

UNIVERSITÉ LUMIÈRE - LYON II
Institut de Psychologie
Laboratoire de Psychologie Génétique Cognitive de Terrain

THÈSE

pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ LYON II

Discipline: Psychologie

Présentée et soutenue publiquement

par

Jorge Caiado GOMES
le 09 Septembre 1999

Titre:

***L'AFFECTIVITÉ COMME SOURCE DE DIVERSITÉ, DE
DÉSORDRE ET DE DÉSÉQUILIBRE: UN MODÈLE POUR
L'ÉPISTÉMOLOGIE GÉNÉTIQUE COGNITIVE***

Directeur de thèse:
Monsieur le Professeur Jean-Marie DOLLE

Jury

M. Jean-Marie DOLLE
M. Jorge CORREIA JESUINO
M. Jacques VONECHE

Sommaire

Introduction	9
---------------------------	----------

Première partie

SUR LE STATUT DE L’AFFECTIVITÉ DANS SES RAPPORTS DIALECTIQUES ET COMPLEXES AVEC LA RAISON FORMELLE

I. Quelques antécédants philosophiques	19
I.1. Les pré-socratiques	19
I.2. Les socratiques	22
I.3. Empirisme Vs. Rationnalisme	25
I.4. Le statut de la sensibilité dans la pensée Kantienne	31
II. L’affectivité au sein de l’épistémologie de Jean Piaget	38
III. La critique de Wallon	46
IV. L’école de Lyon	52
IV.1. Encadrement épistémologique	52
IV.2. Données structuro-fonctionnelles sur l’affectivité	59

Deuxième partie

MÉTHODE: ASPECTS STRUCTURO-FONCTIONNELS EN JEU DANS LA FORMATION DE LA NOUVEAUTÉ COGNITIVE

I. La formation des structures	65
II. Les fonctions de l'intelligence	70
II.1. Fonction d'organisation	71
II.2. Fonction d'adaptation	73
II.3. Fonction d'anticipation	74
II.4. Fonction de régulation	75
II.5. Nouveauté et expérience	76

Troisième partie

MODÈLE: L'AFFECTIVITÉ DANS LA DIALECTIQUE, DANS LA DIVERSITÉ ET DANS L'UNITÉ

I. L'affectivité comme source de vraie diversité cognitive	84
I.1. La dialectique avant la diversité	87
I.2. Le <i>sensorium</i> et le <i>motorium</i>	89
I.3. La dialectique affectivité vs. "effectivité"	93
I.4. Modèle de l'interaction affectivité/ "effectivité", au sein de l'interaction Sujet/Milieu	96
II. Les fonctions de l'affectivité	103

II.1. Fonction de création de sens	103
II.1.1. Création de sens et irréalité	104
II.1.2. Créer du sens vs. véhiculer du sens.....	108
II.2. Fonction d'ouverture et de désordre.....	112
II.3. Fonction de déséquilibration.....	124
II.3.1. L'équilibre dans l'épistémologie génétiq ue de Piaget.....	124
II.3.2. La régulation synchronique du déséquilibre.....	125
II.3.3. Le déséquilibre entre l'affectivité et l' "effectivité"	128
II.3.4. La régulation diachronique de l'équilibre.....	130
II.3.5. La régulation diachronique affectivité /"effectivité"	133
III. Sur la structure de l'affectivité.....	142
III.1. Unité et autonomie.....	143
III.2. La hiérarchie entre les systèmes affectifs autonomes.....	151
Conclusion	163
Bibliographie.....	170
Glossaire.....	182

Introduction

Notre pensée, en Occident, souffre d'un important déséquilibre. Même le sens commun ressent, sans l'identifier, l'existence de ce déséquilibre, générateur d'un malaise de civilisation. C'est peut-être en lui que se cachent les secrets de beaucoup de souffrances individuelles.

Le *savoir* s'érige aussi au travers du *pouvoir*, dans la mesure où ce dernier a un double effet sur le premier; celui de l'empêcher de s'écrouler et celui de rendre plus difficile sa progression. Le christianisme, siège, en occident, du pouvoir-savoir, a peut-être été le grand responsable de ce déséquilibre dans la mesure où, en se rendant compte de l'existence d'un monde profondément polarisé, où le bien s'oppose au mal, le positif au négatif, le ciel à l'enfer, il s'est montré tendancieux. Tendancieux parce que clairement du côté du bien, du positif et du ciel.

L'avantage c'est qu'il a offert un chemin, une direction à suivre, purifiée des poussières de l'incertitude et des efforts de la pondération. Mais, ce qui s'est acquis en chemin et en certitude s'est perdu en harmonie et en richesse. Ont été mis de côté le partage des contraires, les contours de la dialectique et la diversité du réel. Dans un héritage polarisateur le doute est voisin du péché. Dans la course pour la vérité, le dogme est le cheval de bataille. En dehors de notre existence, jetés dans le feu des

enfers, attendent les plus belles sorcières et les plus beaux tremblotements de l'existence.

Une fois mortes les sorcières, l'Occident hérita d'une *tradition scientifique* où trône la loi, le déterminisme et l'ordre. Tradition utile? _ Sûrement. Prématurée? _ Peut-être. Sous-système d'une culture, la science peut toujours être vue en tant que formalisation opérante d'une pensée dominante, délimitée dans l'espace et dans le temps. En prêtant attention on y retrouve, d'un mode récursif, les idéologies, les croyances et l'imaginaire qui fondent la spécificité d'une certaine civilisation. Son identité se partage, contextuellement et nécessairement, avec d'autres sous - systèmes culturels, notamment celui de la religion. Edgar Morin l'a bien rappelé: c'est dans la sphère sur-élevée de *l'inteligenzia* que, dans ce siècle, le mythe a pris la forme de la raison, l'idéologie s'est masquée en science, le salut a pris une forme politique en se disant vérifiée par les lois de l'histoire. «C'est le siècle où messianisme et nihilisme s'entrechoquent et interagissent l'un sur l'autre, la crise de l'un opérant la résurrection de l'autre». (Morin, E., 1986, p.13)

Le mythe de la raison, en science ou en philosophie, a toujours abandonné le feu, l'erreur et le désordre, tout en fondant un univers d'horloger où tout obéit à une loi. S'il y a eu des avantages à cela, nous entrevoyons aujourd'hui un monde appauvri, amputé et froid. Nous sommes en train de nous apercevoir que nous sommes allés trop vite. L'oeuvre de la connaissance, ainsi composée nous semble triste et pauvre. D'autres mondes ne cessent d'émerger et ce qui était clair, ne l'est

enfers, attendent les plus belles sorcières et les plus beaux tremblements de l'existence.

Une fois mortes les sorcières, l'Occident hérita d'une *tradition scientifique* où trône la loi, le déterminisme et l'ordre. Tradition utile? _ Sûrement. Prématurée? _ Peut-être. Sous-système d'une culture, la science peut toujours être vue en tant que formalisation opérante d'une pensée dominante, délimitée dans l'espace et dans le temps. En prêtant attention on y retrouve, d'un mode récursif, les idéologies, les croyances et l'imaginaire qui fondent la spécificité d'une certaine civilisation. Son identité se partage, contextuellement et nécessairement, avec d'autres sous - systèmes culturels, notamment celui de la religion. Edgar Morin l'a bien rappelé: c'est dans la sphère sur-élevée de *l'inteligenzia* que, dans ce siècle, le mythe a pris la forme de la raison, l'idéologie s'est masquée en science, le salut a pris une forme politique en se disant vérifiée par les lois de l'histoire. «C'est le siècle où messianisme et nihilisme s'entrechoquent et interagissent l'un sur l'autre, la crise de l'un opérant la résurrection de l'autre». (Morin, E., 1986, p.13)

Le mythe de la raison, en science ou en philosophie, a toujours abandonné le feu, l'erreur et le désordre, tout en fondant un univers d'horloger où tout obéit à une loi. S'il y a eu des avantages à cela, nous entrevoyons aujourd'hui un monde appauvri, amputé et froid. Nous sommes en train de nous apercevoir que nous sommes allés trop vite. L'oeuvre de la connaissance, ainsi composée nous semble triste et pauvre. D'autres mondes ne cessent d'émerger et ce qui était clair, ne l'est

plus. Tout semble vouloir aller plus vite que notre contrôle. En fait, l'erreur et le désordre sont peut-être des *a priori* de la connaissance. Si la capacité de notre intelligence de s'y opposer est nécessaire, la faculté de questionner sur son rôle dans notre connaissance est une prudence sage.

L'*affectivité*; parce que chaude, trop chaude, a souvent partagé le statut maudit du déséquilibre, du désordre, du feu et de l'erreur. Soit au sein de la Religion, où elle habitait à côté du péché; soit en Philosophie, où elle a porté trop longtemps le statut d'un dieu mineur; soit encore en Science, où elle n'a jamais pu être disséquée, où elle ne s'est jamais laissé décrire dans son essence parce qu'on a voulu la rendre exacte. Mais dire qu'elle a partagé le statut du feu, c'est aussi dire qu'elle a pu toujours établir des double alliances. Elle est bonne quand elle est placide, tranquille, apprivoisée et pacifique; méchante quand trop ardente, sensuelle, intempestive, enfin, trop fouguese.

Si l'étude de l'*affectivité*, à cause de sa nature riche et contradictoire, s'est révélée un terrain fertile pour la littérature et pour les arts, pour la Psychologie, science traditionnellement chargée de s'en occuper, elle s'est très souvent montrée un embarras. L'embarras de ne l'avoir jamais réduite à la certitude numérique, l'embarras du corrompu qui est invité à dénoncer un complice. Les psychologues aiment l'étude de l'*affectivité*, mais très souvent méprisent la complexité du phénomène et son statut dans la connaissance. Cependant (Morin, E., 1977), l'heure de la vengeance des sorcières paraît arrivée. Personne ne peut les arrêter. Le feu, au

seuil de notre siècle, abandonne lentement son statut maudit et met en évidence sa vocation créatrice. Insidieusement, avec la force d'une fatalité, tout ce qu'on lui a envoyé paraît vouloir retourner, plus fort, plus nécessaire. Il est urgent de réinterpréter l'*affectivité* et son statut. Il faut toucher à son côté maudit: l'erreur, le *désordre*, le *déséquilibre*, le *chaos*, car ils peuvent être générateurs de *diversité* au sein de la connaissance.

Piaget, bien assez souvent protégé par la certitude du déterminisme logique, a bien interrogé cette diversité de la connaissance, dont l'affectivité est un élément de plus. Selon lui, elle partage son statut avec d'autres formes de connaissance, et ce partage s'étend depuis les niveaux les plus élémentaires jusqu'aux niveaux les plus complexes de la connaissance formelle. Bien que son modèle du partage entre l'*intelligence* et l'*affectivité* ne soit pas une question centrale, dans l'ensemble de ses travaux, il est si riche qu'il mérite d'être approfondi. Surtout l'idée d'un parallélisme, dans tous les niveaux, entre ces deux types de connaissances. Cependant, sa théorie sur l'équilibration, qui permettrait de mieux comprendre les rapports qui existent entre eux, enferme elle-même une sorte de déséquilibre fondamental: celui de privilégier l'équilibre par rapport au déséquilibre dans la genèse de la connaissance. Piaget aura, par ailleurs, sous-évalué le rôle du processus de déséquilibration dans la formation des structures cognitives.

Quant à nous, nous avons voulu accentuer l'importance du rôle déséquilibrant d'un certain fait psychique, en expliquant comment il se construit dans le

déséquilibre. Mais nous avons bien conscience que nous ne pouvons pas parler de déséquilibre, sans l'opposer d'une façon antagoniste et dialectique à l'équilibre. Toute unité de connaissance est nécessairement marquée par le contrepoint entre deux termes antagonistes, où chacun représente la limite de la déséquilibration de l'autre.

Pour comprendre une affectivité qui se construit dans le déséquilibre il fallait pouvoir lui trouver un terme linguistique qui, en contribuant à sa définition, *s'oppose extrêmement à elle*. Or, en portugais, "efectividade" signifie ce qui est *objectif*, ce qui *existe réellement*. Terme qui nous convient tout à fait, puisqu'il s'oppose d'une façon radicale à l'affectivité. En effet l'affectivité est irréductiblement subjective, existant toujours dans le singulier. Il fallait créer le néologisme "*effectivité*", qui signifie tout ce qui dans notre action a un effet dans le réel. Si la logique est la science chargée de vérifier la véracité du réel, alors elle doit jouer un rôle important au sein de l' "*effectivité*".

Si Piaget a interprété le développement des structures logiques dans le sens de l'objectivité et de l'équilibration, alors il faudrait comprendre l'affectivité comme rendant le sujet irréductible, donc différent, donc déséquilibré. Déséquilibré face aux autres, mais rééquilibré vis à vis de lui-même. L'affectivité donc, dans la mesure où elle appartient au domaine exclusif du sujet, devient progressivement négative. Le même mouvement de l'affectivité qui éloigne le sujet d'un observateur, explicite l'Être. Rend ce sujet explicite à lui-même dans la mesure où celui-ci, ayant

conscience de sa différence, appréhende ce qui le définit. Dans la mesure où il se développe à partir de la différence, le sujet est obligé de défendre cette même différence, avec le risque de ne pas avoir de sens, donc de disparaître. Et cette différence peut rendre aussi le sujet explicite à l'observateur, qui, se rendant compte de la différence de l'autre, se rend en même temps compte de sa propre différence, ayant ainsi accès à de nouvelles connaissances.

Notre modèle , donc, a été construit sur l'idée que l'affectivité, au sein de la connaissance, rend le sujet divers et déséquilibré. Elle diversifie dans la mesure où elle multiplie le sentir et le sens, et parce qu'elle introduit sans cesse de nouvelles réalités, irréelles jusqu'à son apparition. Elle déséquilibre parce qu'elle détruit sans cesse les connaissances déjà établies, les connaissances qui étaient déjà enfermées dans une certaine forme d'équilibre. Elle se structure donc, à partir des exigences de se déséquilibrer. Et il nous semblait convenable de discuter cette hypothèse générale dans le prolongement de la pensée de Piaget.

Ainsi, dans la *première partie* de notre travail, nous avons mis au centre de notre problème la position théorique de Piaget sur l'affectivité. D'abord en essayant de deviner un parcours historique qui aboutisse dans ses idées, et après en présentant deux points de vue qui les complètent. Son idée d'une évolution parallèle, depuis les remparts du développement, entre l'affectivité et l'intelligence, nous a été une bonne référence. Mais sa prise de position enferme une contradiction difficile à résoudre.

En opposant énergie et structure, l'auteur offre à l'affectivité un statut énergétique, lui refusant la possibilité d'avoir une forme. Mais, à ce point de vue l'auteur en oppose un autre, qui considère l'existence de vrais *schèmes affectifs*. Cette contradiction est profonde, et, à notre avis, repose dans une insuffisance de sa pensée, qui fait qu'il privilègue trop l'équilibration dans la formation des structures. En fait, pour Piaget, toute nouvelle connaissance est le résultat d'une rééquilibration d'un déséquilibre qui prend ses sources à l'extérieur. Il aura sous-estimé l'existence d'une déséquilibration plus ou moins réglée, qui s'origine à l'intérieur de l'individu. Une recherche ordonnée du désordre, qui se traduit par la recherche de nouvelles formes de sentir, donc de nouvelles structures affectives.

Le modèle présenté par Jean-Marie Dolle (1987), et que nous prétendons approfondir, se présente comme un prolongement de la pensée d'un Piaget trop soucieux de comprendre les procédures de formalisation, négligeant ainsi le vécu du sujet concret, aussi bien que son contexte interactif. Dolle, après Wallon, privilègue une vision pluraliste du sujet humain, utilisant le concept de relativisme pour comprendre les rapports entre l'affectivité et l'intelligence. Ici, l'affectivité est interrogée dans son rôle de *diversification* de la connaissance et de création de sens. Du point de vue de l'équilibre, son modèle d'interaction d'un sujet complexe, en interaction complexe avec son milieu, fait intervenir plusieurs sujets (dont le sujet affectif) en situation d'égalité, pour la constitution d'un sujet psychologique. Dans cette construction conjointe, faite en synchronie et en diachronie, l'auteur prévoit

toutes les formes de déséquilibre. Cependant, dans ce modèle, la construction de nouvelles connaissances n'est prévue qu'au sein d'un mouvement de rééquilibration. C'est-à-dire que la majoration ne peut pas être conçue que dans le sens de l'équilibre. Or nous voulions concevoir une espèce de majoration affective, construisant de nouvelles structures dans le sens de la déséquilibration. C'est à dire, nous voulions concevoir une "déséquilibration majorante" productrice de connaissances affectives, qui s'oppose dialectiquement à l'équilibration majorante.

Or, pour faire cela, il faudra d'abord circonscrire l'affectivité comme étant un fait psychique particulier, douée de caractéristiques particulières, et éventuellement d'une structure. Il faudrait donc une méthode pour pouvoir décrire une affectivité qui se construit dans le déséquilibre.

Ainsi, dans la *deuxième partie*, notre tâche consistera à décrire la méthode utilisée par Piaget dans l'identification d'un fait psychique, et selon laquelle toute nouvelle connaissance doit pouvoir être comprise à partir de ses *fonctions* et de sa *structure* au sein d'une *expérience*.

Dans la *troisième partie*, une fois comprise l'affectivité au sein de l'action, nous l'avons modélisée, soit du point de vue de ses fonctions, soit du point de vue de sa structure. Il s'agissait de construire un modèle qui la décrive, soit du point de vue de sa diversité, étroitement liée à son rôle de complexification de la connaissance,

soit dans une perspective dialectique, à partir des rapports d'équilibre qu'elle maintient avec son terme antagoniste ("effectivité"), soit encore du point de vue de son unité, c'est-à-dire, de sa structure et des sous-structures qui la composent.

Si la construction de ce modèle se place préférentiellement au sein de l'épistémologie génétique cognitive, nous la comprenons au sein du groupe plus large de l'épistémologie constructiviste. De la même façon, les apports de la théorie systémique ne sont que trop visibles. Ce n'est donc pas étonnant de trouver au centre de ce travail des auteurs aussi divers qu'Henri Atlan, Mauro Ceruti, Edgar Morin, J-M. Dolle, Francisco Varela, Maturana, Paul Weiss, Parret ou Gaston Bachelard, pour ne rappeler que les principaux.

PREMIÈRE PARTIE

**LE STATUT DE L'AFFECTIVITÉ DANS SES RAPPORTS
DIALECTIQUES ET COMPLEXES AVEC LA RAISON FORMELLE**

CHAPITRE I

Antécédents philosophiques

Bien que Piaget eut le souci de développer un système de pensée propre à lui, et qui est l'origine de deux disciplines différentes, la Psychologie Génétique Cognitive et l'Épistémologie Génétique Cognitive, il s'est aussi assumé en tant qu'héritier d'une Histoire de la Connaissance. Nous savons que, intimement, il poursuivait un problème ontologique. Essayons de suivre un parcours imaginaire.

I.1. Les pré-socratiques

La discussion sur le statut de l'affectivité, était déjà fort intéressante chez les pré-socratiques. Chez *Paraménide*, par exemple, le chemin de la vérité ne peut être atteint qu'au travers de la *raison*. Les *sens*, qui se trompent par la transformation naturelle des choses, nous conduisent vers l'erreur. La fonction de la philosophie est celle d'apprendre l'erreur qui survient quand nous nous laissons dominer par ce que nous regardons, entendons ou sentons. Dans ce sens il est possible de considérer Paraménides comme le père du rationalisme.

Empedocle avait une position différente. Pour lui notre capacité de connaître est limitée. On n'a accès qu'à une petite partie d'une vie fuyante, et même cette petite partie est connue par hasard. Donc, aucune parcelle de la connaissance ne doit être perdue: tous les sens et toute la raison ne suffisent pas pour voir les choses telles qu'elles sont. Toutes les choses étaient, pour Empedocle, constituées par la combinaison de quatre éléments: le feu, l'eau, la terre et l'air. Leur union constitue toutes les choses et leur séparation représente la mort. Ces quatre éléments sont dans un perpétuel équilibre entre deux forces en opposition: l'amour (*philia*) qui les lie, et la haine (*neikos*) qui les sépare. Quand l'amour domine complètement, tous les éléments sont unis et entremêlés dans la plus parfaite harmonie. Mais quand cela arrive rien ne peut exister en tant qu'entité différenciée, et il n'existe qu'une totalité uniforme. C'est la discorde qui va permettre que ces éléments se désagrègent, non d'une façon destructive, mais en façonnant la formation des choses. Si c'est la haine qui domine, alors c'est le royaume du chaos où tout se dissout. Remarquons encore un principe important; pour Empedocle nous ne connaissons le semblable qu'à travers du semblable:

«C'est par la terre que nous voyons la terre, par l'eau, l'eau,
par l'éther, le divin éther, le feu par le feu,

«Par l'amour, l'amour, et la haine par la triste haine.» (In Aristote, 1995,

p.18)

La connaissance survient de la rencontre entre les éléments qui existent chez l'homme et les mêmes éléments qui existent à l'extérieur.

En faisant confiance dans les mots d'Aristote, *Anaxagore de Clazomène*, lui aussi, considérait l'âme unitaire: «il assure que la cause du beau et de l'ordre, c'est l'intelligence...» (Idem, p. 17). C'est donc l'intelligence qu'il pose comme principe de tous les êtres, dans la mesure où elle est simple, sans mélange et pure. La limite de notre connaissance est dessinée par les limitations inhérentes à notre sensibilité. La totalité, chez Anaxagore, se trouve dans la particule la plus infime, et c'est l'amour qui rassemble les diverses parties qui composent l'homme.

Enfin, *Démocrite d'Abdère*, est considéré comme le plus important naturaliste de son temps et le père de l'atomisme, soit en physique soit en morale. Selon lui, étant donné que les qualités des corps dépendent de la *figure* et de l'*ordre* de la combinaison des atomes (qui remplissent l'être), les *qualités sensibles* ne sont pas toutes objectives: elles ne correspondent pas objectivement aux choses qu'elles ont provoquées en nous. Ce qui est *objectif*, ce sont les qualités inhérentes aux atomes: forme, dureté, nombre et mouvement. Sont *subjectives* les qualités sensibles qui dérivent de combinaisons et configurations spéciales de ces atomes: le froid, la chaleur, les goûts, les odeurs et la couleur. C'est le *mouvement* des atomes _ la façon dont ils se croisent et se rencontrent selon des lois immuables _ qui est à l'origine de la formation de *mondes infinis*. Ceux-ci, sans cesse se génèrent et se dissolvent. Ce même mouvement explique la connaissance humaine. L'émanation des atomes en

forme de flux ou courants provoquent dans l'âme une image (*eídola*), et c'est cette image qui est à l'origine de la sensation. Mais la *connaissance sensible* n'est pas l'unique possible. Les sensations, dont dérive toute connaissance humaine, se modifient non seulement d'un sujet à un autre, comme à l'intérieur du même sujet, selon les circonstances. Donc elles n'offrent pas un critère objectif d'évaluation du réel. C'est, en revanche, la *connaissance intellectuelle*, en tant que supérieure, qui nous donne cette possibilité. (Abbagnano, N., 1981).

I.2. Les socratiques

La philosophie des Socratiques, à l'inverse de celle des naturalistes, a exclusivement comme objet l'Homme, la communauté qu'il habite et son monde. L'encadrement où elle se place est celui de la *problématique généralisée* des Grecs (celle de la contingence du devenir), de la diversité des points de vue et d'un *univers sensible informationnellement flou*.

Comme Michel Meyer (1989, p.105) nous l'explique, à la question socratique: "qu'est-ce que c'est Socrate?", Socrate refusait de répondre, en affirmant qu'il n'en savait rien. Platon, de son côté, rejetait l'incertitude des alternatives, l'indicibilité liée à la multiplicité des opinions, le chaos du sensible. Il considérait possible de déterminer les conditions pour une réponse, tout en fondant le *Logos* en raison. La

célèbre Théorie des Jeux ou des *essences* consiste simplement, quand nous demandons par exemple, "qu'est ce que c'est Socrate?", a supposer que Socrate *est* quelque chose, et que l'*être* de Socrate est l'objet de la réponse, donc à la question. Pourtant, dans la question "Qu'est ce que c'est X?", nous aurions du lire "qu'est ce que c'est (*ce*) X?". Nous nous interrogeons autant sur le X que sur l'*être* de X. Et ce sont précisément les *essences* qui nous renvoient à un monde *intelligible*, pendant que les *choses en soi* nous renvoient à un monde sensible. Les idées ou les essences définissent le *logos*, dans la mesure où elles sont apodictiques, démontrables. Pour éviter la pluralité des opinions et l'incertitude du chaos sensible, il faut que le X sur lequel repose la question soit ce qu'il est et rien d'autre. Il faut que son être l'identifie de façon exclusive, sans alternative possible. Ce qui n'est pas apodictique provient de la *doxa*, de l'*opinion* et de la *sensibilité*.

Pour Platon la dialectique s'érige en partant du sensible, en montant aux idées et en redescendant au sensible pour l'expliquer, avant d'être un simple jeu d'idées pures, comme en mathématique. Bien que la *passion* soit une partie entière de l'âme, elle ne partage le statut ni de la *raison* ni de de l'*action*. En fait Platon oppose, à côté de la raison, action et passion, un principe actif et un principe passif, qui se contrebalançent mutuellement. La sagesse appartient à celui qui a réussi à éliminer ou à contrôler ses passions. Celui qui se perd dans ses passions ne sait pas ce qu'il fait. Le savoir est identique à la vertu dans la mesure où il représente une conquête opérée sur l'ignorance, à laquelle sont soumis ceux qui ne savent pas contrôler leurs

appétits sensibles. Donc, la passion c'est ce qui fait que j'ignore, la raison ce qui fait que je puisse connaître. Il n'y a pas de transition possible entre la raison et la passion.

Aristote, de son côté a fait une scission entre ce qui est premier en soi, la *substance*, et ce qui est premier pour nous, la sensation acquise à travers des *prédicats sensibles*. Le mouvement de la connaissance consistait à aller du particulier vers le général, qui fonctionnait comme une espèce de support aux qualités sensibles, premières d'un point de vue logique et ontologique. La substance contient implicitement l'attribut que nous connaissons d'abord. Cela équivaut à affirmer que la substance est en puissance dans ses qualités, dont elle est l'actualisation. Le *pathos* se trouve ici, avec la *passion*, autour de la jonction, reniée, entre ce qui est premier en soi et premier pour nous. Il est la voix de la contingence, de la qualité que nous allons attribuer au sujet mais qu'il ne possède pas par nature, par essence. Au début, le *pathos* est une simple qualité, le signe de l'assymétrie entre la *proposition* et ce qui la définit. Il est le lieu d'une différence que nous prétendons éliminer, mais aussi la marque qui fait qu'un sujet ne puisse pas se transformer en prédicat. A partir de ce moment nous ne pouvons pas transformer le sujet en propriété ou inversement. L'identité du sujet logique repose donc, chez *Aristote*, sur le *pathos*. Celui-ci renvoie à la naissance de l'ordre propositionnel, tout en lui donnant une identité. Mais cette identité, paradoxalement, s'abolit dans la différence propositionnelle.

Le *pathos* est ainsi, chez Aristote, devenu *passion*. Expression de la Nature Humaine et de la liberté. C'est à l'intérieur de la passion que se joue l'éthique. Si l'action est ce qui a le pouvoir de transformer les passions, les actions sont des passions devenues insupportables. C'est dans la différence pure que se crée l'émergence d'un *pathos* irréductible au *sujet*. Ce dernier se voit ainsi menacé dans son identité, dans la mesure où domine la pure alternative. A travers le *pathos*, la passion, *nous sortons de l'identité du sujet* et nous tombons dans la contingence. La passion échappe au *logos*, qui fournit une identité apodictique. De là son caractère menaçant et irrationnel. La passion est le lieu de la différence irréductible, du drame qui échappe au concept. Elle est alternative, relation avec l'autre, tout en étant irréductible à ce qui "est en soi" (Idem, p.17).

I.3. Empirisme Vs. Rationalisme

Si c'est dans la Renaissance qu'on situe, d'habitude, la naissance de l'empirisme, avec Copernic et la sortie définitive de l'Homme du centre de l'univers; c'est dans le Baroque que nous irons retrouver la tension entre deux modes de penser contradictoires et inconciliables: le *rationalisme* et l'*empirisme*. Cette tension est aussi marquée par l'opposition entre l'*idéisme* et le *matérialisme*, ou par le *déterminisme* et les défenseurs du *libre arbitre*.

Le jugement qu'on porte sur le statut de l'affectivité, varie selon les écoles. Le courant *néostoïcien* s'intéresse surtout à la composante morale des passions. Les tenants de ce courant refusaient d'avaliser la condamnation stoïcienne des passions, dans la mesure où sa qualité dépend de la qualité de la volonté qui les gouverne. Ici, la raison ne s'oppose pas aux passions, celle-la ayant plutôt un rôle de guide.

Saint Thomas avait déjà engagé cette réhabilitation modérée des passions. Mais il existait aussi un point de vue opposé où l'on trouvait les membres de l'Oratoire, disciples de Jansénius. Ceux-ci soulignaient la tradition augustinienne qui considérait, par exemple, les passions de la gloire et de l'amour propre en tant qu'expressions du péché. Ici, le caractère misérable de la nature humaine était en évidence.

Mais entre ces deux points de vue on trouvait les humanistes dévots, les jésuites, les humanistes libertins, etc; qui accordaient à l'âme la faculté de s'élever par autre chose que la Grâce (la raison, la volonté, la liberté, l'amour, etc.). C'est dans ce groupe que l'on pourrait placer Descartes, nom normalement associé au rationalisme.

Pour le *rationalisme*, opposé à l'empirisme, nous possédons déjà à la naissance une sorte d'idéation élémentaire, implantée par Dieu. Le monde, tel que nous le connaissons est le résultat de la combinaison complexe de ces idées; cependant, elles ne seront retrouvées que petit à petit, sous l'effet du ressouvenir.

La pensée de Descartes se fonde, donc, sur le primat de la conscience de soi. Cette conscience, et cela est fort connu, est l'affirmation d'elle-même comme une nécessité pour elle-même. Le *cogito* contient comme critère de validation la nécessité qui est la sienne, puisqu'il est le fondement de toute proposition vraie possible. L'affirmation de la conscience de soi est nécessairement vraie, parce qu'une vérité, pour la conscience, est précisément une proposition nécessaire. C'est-à-dire, un jugement dont le contraire est impossible (Beyssade, J.-M., 1983).

Cependant Descartes, dans un point de vue défendu dans *Les passions de l'âme*, considère, à côté de la conscience de soi, l'existence d'une *conscience sensible*. Celle-ci se nourrit des impressions venues du monde extérieur et de l'expérience. La *conscience sensible* apparaît presque comme en dehors du champ de la conscience, dans la mesure où elle ne se réfléchit pas nécessairement, avec la nécessité du savoir mathématique. Elle ne livre que des jugements empiriques, sans nécessité aucune.

Dans ce sens on ne pourrait rien apprendre de neuf, provenant de l'extérieur, et cela semble bien absurde. Nous le savons, la vie consciente n'a pas la force contraignante des mathématiques, mais plutôt la souplesse changeante des sensations. Descartes, lui aussi le savait. Alors comment dépasser ce problème sans tomber dans la mollesse empiriste et sans renoncer au *cogito*? _ L'*âme* est le terme qu'il utilise pour ne pas parler de conscience inconsciente. Dans l'*âme*, à côté des représentations que nous nous déterminons à avoir, il y a celles qui s'insinuent en

elle en ayant leur source dans le corps. Ce sont les *passions de l'âme* qui rendent compte d'une vie intellectuelle irréfléchie, sensible, soumise à la mécanique des corps. C'est à travers les passions que le sujet subit le monde et les mouvements qu'il lui imprime. Elles s'associent, donc, à une sorte d'*inconscience*; une *conscience sensible, corporelle*. Ce qui est à son origine c'est la contingence, le possible, l'alternatif, ce que l'on ne pensait pas devoir être mais qui cependant existe.

Cette alternative exclut la vraie connaissance, dans la mesure où la conscience est (nécessairement) une réflexion purement intellectuelle; Descartes rend possible une vie de l'esprit que le sujet n'a pas, d'une façon réflexive, produite à partir de lui-même. Il y a dans la passion un phénomène de *conscience parallèle* à la vérité intérieure du *cogito*. La conscience de soi ne retrouve sa pleine identité qu'en se sachant unie au corps. Elle doit savoir, malgré tout, ce qui est issu de soi et ce qui est issu de l'extérieur. La transparence de la conscience est sauvée par la dissociation entre le *cogito* et la passion. Et s'il y a du *cogito* dans la passion c'est pour affirmer leur différence. Différence d'origine et de causalité, donc de nature. (Meyer, M., 1991).

Si, chez Descartes, la passion est la conscience subissant le corps, elle est, chez *Hume*, le sentiment de soi et de la réflexion.

Pour Hume, comme pour Locke et Berkeley, tout ce qui se passe dans la conscience prend son origine dans le monde extérieur par l'entremise des sens. Il n'existe pas une conscience de soi purement intellectuelle. Au contraire, ce qui est privilégié est la conscience externe et sensible.

Pour l'empirisme, même si nous n'avions que des sensations, la conscience de soi existerait toujours. Pour lui, cette conscience de soi est morcelée en autant de passions que l'on éprouve de sentiments de soi-même. La conception de l'homme doit être ramenée à celle de la nature, et dans ce sens la logique des sentiments n'est rien d'autre qu'une logique physique et naturelle, calquée sur le jeu des forces tel que l'a étudié Newton.

D'un point de vue moral le virage a été immense, car les passions avaient été presque toujours assimilées à ce qui rend l'Homme un être immoral, et ce qui l'approche du royaume animal. La passion, comme nous l'avons vu, avait été toujours voisine du péché et de l'erreur, alors que la raison était ce qui rapprochait l'Homme de Dieu.

Hume, en se rapprochant de la division opérée par Locke, divise l'esprit en deux sortes de contenus: les *impressions* et les *idées*. Cependant, par rapport à la tradition, leur hiérarchie a été inversée, car la raison consiste dans un affaiblissement de la passion. L'idée n'est plus qu'un dégradé ou une trace du sensible. On voit ici le noyau du concept moderne de *représentation*.

L'idée fonctionne donc comme une espèce de surcharge ou ajout du sensible, tout en créant une nouvelle dimension au réel. La réflexion, qui prend son origine dans le sensible, n'est pas redondante dans la mesure où elle laisse une place pour la liberté d'imaginer et de conceptualiser. Tout en s'inscrivant dans le cours naturel des choses, la réflexion modifie ce cours, dans la mesure où elle rajoute quelque chose de nouveau. L'homme s'inscrit dans la nature et modifie la nature.

Le processus de la réflexion se déroule ainsi au sein d'une espèce de chaîne d'inférence passionnelle, en dehors de laquelle l'esprit n'existe pas. La passion produit et reproduit les impressions sensibles, en étant elle-même une. Et dans ce sens, la passion est elle-même une impression et, en même temps, une réflexion. Une réflexion est, donc, une impression qui reflète l'ordre naturel auquel elle répond.

Enfin, il reste à savoir comment s'opère cette *généralisation de la passion*, comme rapport au monde et comme réflexion sur soi dans le monde. Pour Hume l'expérience est toujours indirectement passionnelle. Il faut faire une distinction entre l'*objet* des passions, qui est le Moi, et leur *cause*, qui sont les objets, et qui éveillent une passion en nous. Entre les deux c'est le *jugement* qui permet de *représenter* l'expérience. De la qualité que le sujet attribue à un certain objet dépend la passion éveillée par cet objet. Les choses nous parlent par les passions qu'elles impriment en nous, au travers des propriétés qui nous rapprochent d'elles. (Smith, N.K., 1966)

I.4. Le statut de la sensibilité dans la pensée Kantienne

On a un courant qui valorise, dans la pensée Kantienne, surtout l'autonomie et la pureté de la raison, et un courant qui fait de Kant un des penseurs qui a le plus valorisé et réhabilité le statut de l'affectivité au sein de la connaissance.

Selon Alquié (Alquié, F. 1980) c'est dans l'«Esthétique Transcendantale» de la *Critique de la Raison Pure* que l'on reconnaît que la sensibilité a un rôle indispensable dans la connaissance, et c'est dans la "*Critique du Jugement*" qu'on s'achemine vers une poétique de la pensée sensible. Mais c'est encore dans sa période pré-critique, en 1770 que Kant publie sa Dissertation, *De la forme et des principes du monde sensible et du monde intelligible*.

Au début de la Dissertation il prétend résoudre le problème de la connaissance à partir d'une série de distinctions. En distinguant, d'une part, entre analyse et synthèse idéales et, d'autre part, entre analyses et synthèses réellement effectuées, il conclut qu'il ne pourrait pas exister un niveau d'identité entre les opérations purement intellectuelles et les opérations réalisées dans l'intuition. Il connaissait la méthode leibnizienne, qui possédait comme objet final l'absolument simple. Quand nous prétendons effectuer la démarche que cette méthode implique,

les conditions liées au temps, liées aux structures de la sensibilité, nous empêchent d'arriver à la fin. Le pouvoir d'obtenir une intuition concrète ne semble pas un critère, ni du possible, ni du réel.

L'objectif de la *Dissertation* est donc de préserver l'autonomie de la métaphysique, libérant la connaissance intellectuelle des *impuretés de la sensibilité*. Dans ce sens, l'entendement a le pouvoir de générer des concepts, qui n'ont rien à voir avec ce qu'il appelle connaissance sensitive. L'intelligence est la capacité de *se représenter* et de représenter les choses *telles quelles* sont, sans passer nécessairement par les sens. Il existe un savoir pur, conçu à partir des concepts, qui saisit le réel sans passer par les voies de l'intuition sensible, et qui permet de fonder légitimement la morale et la métaphysique.

Cependant, à la fin de la "*Dissertation*" le *sensible* a déjà été défini comme pouvant se constituer en tant qu'objet d'une science distincte, où il est loin d'avoir le statut de ce qui peut nous conduire vers une erreur, nous empêchant de voir le monde avec précision. Ici, il énonce les erreurs possibles qui résultent de l'usage réel de l'entendement, tout en soulignant les erreurs les plus fréquentes de la métaphysique. Au contraire de Dieu, la voie que l'Homme possède pour accéder à la connaissance passe toujours à travers l'*intuition sensible* (et la sensibilité se définit ici par la capacité qu'un individu possède de recevoir les stimulus).

Cela signifie, hélas, que Kant ne valorise pas plus les idées pures que celles qui proviennent de l'intuition. La distinction qu'il fait entre les deux conduit même à

une valorisation de ces dernières, tout en leur reconnaissant leur passivité, dans la mesure où elles possèdent une *autonomie de forme et de principe*. Cette valorisation passe aussi par la reconnaissance d'une certaine pureté et d'un statut spécifique, bien que passant par un refus de son identification avec un savoir confus et inférieur.

Leonel Ribeiro dos Santos (1994) s'est consacré à l'étude du statut qu'occupe la sensibilité dans la connaissance, chez Kant. Selon lui, on doit à Baumgarten, un contemporain de Kant, la formation effective d'une science générale de la sensibilité, ou science de la connaissance sensitive. Dans *Aesthetica* (1750), ce philosophe aura voulu que cette science soit indépendante de la science de la raison ou Logique. L'Esthétique serait à la sensibilité ce qu'est la logique à l'entendement. A cette autonomisation de la sensibilité par rapport à la logique correspondrait un essai de revalorisation de la première. Pour Baumgarten, la sensibilité diffère de l'entendement dans la qualité logique de ses représentations. De là son statut d'infériorité logique et gnoséologique.

L'importance attribuée par Baumgarten au sensible n'aura pas empêché Kant d'affirmer qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait vu que la sensibilité n'est pas qu'un degré inférieur et confus de la connaissance. Tout en intégrant la connaissance *a priori* de l'entendement, elle possède ses *formes pures*.

Kant, lui aussi, subordonna l'une à l'autre, la raison et la sensibilité, au sein de l'acte de connaître objectivement la nature; mais il n'utilise pas un critère exclusivement formel ou logique pour faire l'évaluation. Les deux diffèrent dans

leur nature et dans leur fonction. Le rôle de la sensibilité est l'*intuition* et le rôle de l'*entendement* est celui de penser l'intuition. L'existence de l'un implique l'existence de l'autre.

L'*Esthétique*, chez Kant, et du point de vue de la Philosophie Transcendantale, désigne donc la science de tous les principes *a priori* de la sensibilité. Les deux principes ou formes pures qu'il a décrits sont, donc, l'espace et le temps, conditions *a priori* pour toute connaissance des objets. Le mot *esthétique*, en tant qu'adjectif, traduit ce qui est intuitif, donc ce qui est en étroite rapport avec la sensibilité: les images, les comparaisons entre les images et les représentations du concret. L'intuitif, dans ce sens «est différent du *discursif* (de l'exposition logique, à travers les concepts de l'entendement). Dans ce sens nous pouvons parler de "perfection esthétique" de la connaissance quand elle obéit aux "lois de la sensibilité, et de "perfection logique", quand elle obéit aux lois de l'entendement. De la même façon, nous pouvons parler de "clarté esthétique", de "vérité esthétique", de "certitude esthétique", et même "d'universel esthétique". (In Santos, L.R., opus cit. p.20).

Chez Kant, les sentiments soutiennent toute connaissance humaine, même s'il s'agit des représentations de l'entendement, pourvu que celles-ci cherchent la connaissance objective. Une représentation esthétique est objet d'un jugement logique, quand ce qui est prétendu est une connaissance objective des phénomènes. Inversement, toute représentation intellectuelle logique est toujours accompagnée

d'un sentiment de plaisir ou de déplaisir. Même le vécu moral est accompagné d'un sentiment esthétique précis, le sentiment du sublime .

Dans la *Critique de la Raison Pure* (Alquié, 1968) le rôle de l'entendement est celui de construire le sensible, à travers une activité synthétique. Et le résultat de cette activité est la logique. Celle-ci s'exerce dans le cadre de l'application de l'entendement, aux données du sensible, et ne concerne que les phénomènes, qu'elle conduit vers l'unité.

Dès le début de la *Logique transcendantale* Kant a voulu découvrir le principe de l'unité des deux sources de la connaissance (la réceptivité des impressions et la spontanéité des concepts) _ Comment le réel scientifique pouvait-il être à la fois donné et pensé, l'objet senti et l'objet conçu n'étant qu'un seul et même objet. Il fallait montrer que la réceptivité et la spontanéité sont deux facultés complémentaires, nécessaires à l'objectivation de la connaissance. Comme l'analysa Alquié, "même définie au niveau de ses formes *a priori*, la sensibilité ne saurait en effet construire les phénomènes: elle ne nous livre que des éléments successifs ou juxtaposés, non un ensemble unifié susceptible de se présenter comme un tout réel et vrai. Pour obtenir un tel ensemble, l'action du jugement est nécessaire: mais cette action ne s'exerce légitimement que sur les données sensibles, qui demeurent nécessaires, elles aussi. Seule l'étude des rapports entre les deux facultés peut donc nous révéler l'essence du réel, entendons du réel scientifique, et, de ce fait, l'essence de la science elle-même" (Idem, p. 18)

Cependant, étant donné la condition sensible de la pensée humaine, pour que les données sensibles puissent s'élever aux formes pures de l'entendement, en recevant ainsi un contenu et une signification, elles doivent être incorporées dans des intuitions et exposées en *images*. La fonction des représentations figuratives est celle de rendre les données sensibles aptes à l'usage de l'expérience. Et cela est fait au travers d'une synthèse du multiple: l'*imagination* reçoit les impressions des sens et réduit le multiple des sensations à une image. L'«imagination pure *a priori*» produit une espèce de «monogramme» ou *schème* des concepts sensibles. Finalement, l'imagination, en tant «qu'imagination transcendante», produit le schème des concepts purs de l'entendement. Ces schèmes sont une synthèse pure, selon la règle de l'unité, et expriment les concepts ou catégories. (Santos, L.R., opus cit, p.29).

C'est donc le *schème* qui sera le véritable intermédiaire entre la spontanéité et la réceptivité. C'est l'imagination productive qui est la source commune de ces deux facultés. Kant se contente de dire que le schème fournit au concept son image: le schème est méthode, opération, principe de construction. Et le texte insiste sur le rôle que joue le temps dans le schématisme: celui-ci est la condition universelle d'appréhension de tous les phénomènes, même externes. Par les schèmes, la spontanéité s'empare du temps considéré comme intuition pure, et préforme ainsi le domaine sensible lui-même. Si le XVIII^e siècle avait déjà rattaché les illusions de la métaphysique à l'affectivité humaine, pour Kant, cette illusion a ses sources dans la raison, et c'est pour cela qu'elle est naturelle et invincible. Elle provient de

l'extension, hors des limites de la seule intuition que nous possédons, à savoir l'intuition sensible, des concepts de l'entendement.

CHAPITRE II

Le statut de l'affectivité au sein de l'épistémologie de Jean Piaget

Bien que Piaget ait été souvent accusé de négliger l'étude de l'affectivité par rapport à la connaissance formelle, son opinion sur le statut de l'affectivité dans la connaissance, est bien fondée et assez étendue. Son cours de Sorbonne (1958) _ *Les relations entre l'affectivité et l'intelligence dans le développement mental de l'enfant* _ constitue, à lui tout seul, une vraie théorie de l'affectivité. Et son point de vue sur l'affectivité ne s'épuise pas à l'intérieur de cet article; il avait déjà développé cette problématique dans *La formation du symbole*, et un peu tout au long de sa vie. Mais son opinion restera pratiquement toujours la même. Pour la conception des rapports entre l'intelligence et l'affectivité, l'influence de Kant sur Piaget est presque trop visible. Mais la Psychologie de son temps, a elle aussi, eu beaucoup d'influence.

La question est encore celle de savoir jusqu'à quel point l'affectivité et l'intelligence seront liées, d'un point de vue structuro-fonctionnel. Deux positions sont possibles: «En un premier sens, on peut vouloir dire que l'affectivité intervient dans les opérations de l'intelligence, qu'elle les stimule ou les perturbe, qu'elle est cause d'accélération ou de retards dans le développement intellectuel, mais qu'elle

ne saurait modifier les structures de l'intelligence en tant que telles.(...) En un second sens, on peut vouloir dire, au contraire, que l'affectivité intervient dans les structures mêmes de l'intelligence, qu'elle est source de connaissance et d'opérations cognitives originales.» (Idem, p.1). Ph. Malrieu, par exemple, soutenait que, au moins à un niveau sensori-moteur, le progrès de la vie intellectuelle dépend positivement de la vie affective. Celle-ci serait alors une vraie source de structures. Th. Ribot avait une position très semblable. Non seulement les sentiments perturbent le raisonnement logique, mais ils peuvent créer de nouvelles structures. Ch. Perelman «repré- sent la notion de rhétorique pour désigner l'ensemble des procédés non formels utilisés pour engendrer la conviction chez autrui. Cette rhétorique est évidemment inspirée en partie par l'affectivité»(Idem, p.2).

Tout au long de son cours de Sorbonne, Piaget assimile l'affectivité à l'*énergie psychique*. Et ce point de vue restera inchangé dans le futur: "l'affectivité assure ainsi l'énergétique de l'action, de laquelle l'intelligence assure la technique" (Piaget, J., 1964, p.266), ou encore, "en effet, dans toute conduite, les mobiles et le dynamisme énergétique relèvent de l'affectivité, pendant que les techniques et l'ajustement des moyens utilisés constituent l'aspect cognitif (sensori-moteur et rationnel)" (Piaget, J., 1973 p.52). Liée à cette conception énergétique, est l'idée que l'affectivité, en soi, ne peut pas modifier les structures cognitives (schèmes), même si elle peut influencer le choix des structures qui vont être modifiées. Même si la question de l'affectif est à l'origine du comportement, même si elle accompagne

constamment le fonctionnement de l'intelligence et même si elle peut accélérer ou freiner le rythme du développement, en soi, elle ne peut pas générer les structures du comportement et ne peut pas modifier les structures ou elle intervient. Pour cette assimilation de l'affectivité à l'énergie, l'influence de la psychanalyse, notamment de l'aspect économique de la *théorie des pulsions* de Freud, aura été importante. D'ailleurs, la proximité du point de vue des deux auteurs a été largement étudiée.

Notre avis, qui est aussi celui de Dolle (Dolle, J.-M., 1977), une conception qui réduirait l'affectivité à une matière primaire, brute et énergétique, enfermerait en elle beaucoup des préjugés de la pensée occidentale. Ces préjugés pourraient être à l'origine des limitations, remarquées par Wallon, dans le point de vue de Piaget sur l'affectivité.

Mais si cela aura été un choix, la vérité c'est que très peu de psychologues avaient, avant Piaget, conçu un rapport aussi étroit, tout au long du développement, entre les deux fonctions du psychisme. Si Piaget faisait donc la distinction entre les *fonctions cognitives* et les *fonctions affectives*, il défendait aussi que «dans la conduite concrète de l'individu elles sont indissociables. Il est impossible de trouver des conduites relevant de la seule affectivité sans éléments cognitifs, et vice-versa» (opus cit., 1958, P.2). Il n'y a pas de mécanisme cognitif sans éléments affectifs, et non plus d'état affectif pur, sans élément cognitif. L'affectivité intervient dans les formes les plus abstraites de l'intelligence. Si elle ne possède pas de structure, elle maintient des rapports d'équilibre très délicats avec les autres formes de

l'intelligence. Et du point de vue de son évolution interne elle dépend aussi de l'équilibre entre l'assimilation et l'accommodation.

Mais pourquoi l'affectivité ne serait-elle pas créatrice de nouvelles structures? _ Piaget connaissait la théorie de l'intérêt de Claparède, selon laquelle toute conduite suppose un *but*, défini par l'affectivité, et une *technique*, définie par les fonctions cognitives. Il connaissait aussi l'application, faite par Kurt Lewin, de la théorie de la forme aux problèmes de l'affectivité. Cette application faisait intervenir la notion de *champ total*, qui englobait le moi et sa structure. Le champ total possède donc un aspect structurel, de nature perceptive ou intellectuelle, et un aspect dynamique, qui est de nature affective. Le point de vue de Piaget reste très proche de celui de Kurt Lewin à l'exception du fait que Piaget préfère le terme *énergétique* à celui de *dynamique*. Dire que «certains systèmes affectifs aboutissent en effet à des structures», ne veut pas dire que ces structures «soient en effet isomorphes aux structures intellectuelles», mais plutôt qu'elles *s'intellectualisent*: «seule l'énergétique reste purement affective; dès qu'il y a structure, il y a intellectualisation, et l'ambiguïté peut venir de ce que structure et fonctionnement, affectivité et intelligence, restent constamment indissociables dans la conduite. Éléments cognitifs et éléments affectifs s'interpénétrant étroitement dans les situations les plus variées» (Idem, p.9). L'auteur oppose donc la structure à l'énergétique, à la fonction et au contenu qui caractérisent l'affectivité. Mais il rappelle que cette opposition est exclusivement théorique. Dans le développement il

est impossible de distinguer les structures de leur contenu. Et si l'affectivité ne peut modifier les structures elle intervient constamment dans les contenus.

L'expression *structure*, dans *Les relations entre affectivité et l'intelligence*, assume un sens de *fermeture*, alors que le terme d'énergétique prend la valeur d'*ouverture*. Plus les systèmes cognitifs seront développés plus ils seront structurées, donc fermés. Mais cela ne l'empêche pas de parler de *construction* dans le domaine affectif, aussi bien que dans le domaine cognitif. Il se borne même à décrire comment la psychanalyse montre la construction des sentiments.

De même, constatant que, par exemple un complexe général, est un *schème* qui s'élabore au cours du développement, se transformant sans cesse, Piaget est amené à prendre en considération la possible existence de *schèmes affectifs*: «il y a ainsi un schématisme des sentiments comme il y a des schèmes de l'intelligence: la construction du complexe est analogue à la constitution progressive d'une échelle de valeurs, comparable à un système de concepts et de relations.»(Idem, p.11)

Dans *La formation du symbole chez l'enfant* (Piaget, opus cit., 1964), la thématique est de nouveau abordée. L'affectivité y est conceptualisée comme faisant partie de la pensée symbolique, donc *structurée schématiquement et passible d'être représentée*. En fait, il considérait que la "*représentation* commence au moment de la différenciation entre les "signifiants" et les "signifiés", ou significations. Or, les premiers signifiants différenciés sont fournis par l'imitation, et son dérivé, l'image mentale, laquelle prolonge l'accommodation aux objets extérieurs" (Idem, p.12). Dans

le cadre d'une adaptation initiale du sujet au milieu, les *significations* proviennent de l'*assimilation*. Celle-ci provoque toujours un *déséquilibre*, auquel doit toujours suivre un *rééquilibre*, ou mouvement d'*accommodation*, qui est dominant dans la situation de jeu. La structuration représentative passe toujours, alors, par la dynamique offerte par ce mouvement ondulatoire, où le déséquilibre de l'*assimilation* est toujours compensé par le rééquilibre de l'*accommodation*. Les deux mouvements, *assimilation* et *accommodation*, ne sont jamais distincts. L'un s'appuie sur l'autre dans une différenciation réciproque, étant le résultat final le dépassement de la situation immédiate, à la fin de la période sensori-motrice, avec l'apparition de la *représentation adaptée*: «c'est la conjonction entre l'imitation effective ou mentale d'un modèle absent et les significations fournies par les diverses formes d'*assimilation* qui permettent la constitution de la fonction symbolique» (Ibidem). Et le symbole se transforme, à travers le jeu symbolique, en construction et *imagination créatrice*.

Quand Piaget, encore dans *la formation du symbole*, essaye de placer ou caractériser les schèmes affectifs au sein de la période symbolique, il considère que ces schèmes, tout comme les schèmes intellectuels, contiennent l'essai d'une logique. Une pré-logique comparable à la pré-logique intuitive: «forme pré-logique et non antilogique de la pensée, la pensée symbolique constitue une expression élémentaire des assimilations proprement dites aux schèmes affectifs» (Idem, p. 271). Cependant, ces schèmes n'atteignent pas le degré de généralisation et d'abstraction

des schèmes logiques. L'exception arrive quand ils sont réglés à travers des opérations réversibles de réciprocité, devenant alors des schèmes moraux. Quand ils atteignent ce niveau, alors ils peuvent être considérés comme des systèmes normatifs, parfaitement *autonomes*, parallèles aux systèmes rationnels. Cela veut dire que les affects «ne possèdent pas la valeur des concepts avant de se transformer en valeurs morales. Au niveau des sentiments spontanés non réglés ils peuvent correspondre, à la limite, aux schèmes intellectuels intuitifs, qui sont une espèce d'intermédiaire entre l'image et le concept» (Idem, p.274). Dans ce sens, la pensée symbolique ne représente pas une expression permanente de l'organisation des schèmes affectifs, qui tendent ainsi vers la régulation logique.

À notre avis, Piaget n'a pas assez exploité les vertus *esthétiques* et *cognitives* de l'affectivité; en soumettant l'esthétique à l'éthique et à la morale, Piaget se laisse entraîner par un *déséquilibre*: celui de trop privilégier l'*équilibre*. Dans le rapport d'équilibre entre l'assimilation et l'accommodation, qui caractérise toute l'adaptation, Piaget a toujours privilégié l'équilibre: «Toute conduite est une adaptation, et toute adaptation le rétablissement de l'équilibre entre l'organisme et le milieu. Nous n'agissons que si nous sommes momentanément déséquilibrés. Claparède a montré que le *déséquilibre* se traduit par une impression affective sui generis qui est la conscience d'un besoin. La conduite prend fin quand le besoin est satisfait: le retour à l'équilibre se marque alors par un sentiment de satisfaction. (...)

« Mais ces notions d'équilibre et de déséquilibre ont une valeur cognitive: la Gestaltheorie définit ainsi la perception comme une équilibration. La loi de la bonne forme est une loi d'équilibre. Les opérations intellectuelles tendent de même vers des formes d'équilibre (Cf. Réversibilité). *La notion d'équilibre a donc une signification fondamentale aussi bien du point de vue affectif qu'intellectuel.*»(Idem p.4, Souligné par nous). *L'équilibre affectif* se joue donc aussi entre l'*assimilation affective*, qui représente l'*intérêt du moi*, et l'*accommodation affective*.

Nous essaierons, plus tard, de concevoir une affectivité qui se différencie surtout dans le déséquilibre, à travers une assimilation et une accommodation qui lui sont propres.

CHAPITRE III

La critique de Wallon

Il se doit de mettre en relief la théorie des émotions de Wallon, car lui aussi à bien contribué à ériger les bases d'une vraie *théorie de l'organisation affective*. D'un autre côté, les affects en acquièrent, avec Wallon, un caractère d'*autonomie* et de *complexité*. Enfin, son attitude critique, vis à vis d'un Piaget qui rend la Psychologie excessivement dépendante de la logique, présente beaucoup d'intérêt.

Wallon construit un système d'explication de l'affectivité inspirée du matérialisme dialectique, qui exalte les possibilités de la *dialectique* entre l'organique et le social. Cette dialectique serait, en soi, aussi bien génératrice de routine que de *diversité*. Et l'on devrait chercher les plus-values du développement dans la *diversité*.

À l'intérieur d'une dialectique entre le biologique et le social, c'est précisément l'émotion, en tant que facteur psychique primordial, qui fonctionne comme point d'articulation. En plus l'émotion, elle-même, serait le résultat de cette dialectique.

Pourquoi est ce que la *méthode dialectique* est une méthode *complexe*? _
Parce qu'elle prend en compte le fait que l'origine, tout comme l'évolution des facteurs psychiques dépendent, à chaque instant, du *niveau de l'organisation* et de

complexité structurelle atteint par l'organisme. Et cette complexité dépend toujours de la variété des conditions *écologiques* en interactions avec le sujet. Le social, chez Wallon, ne se superpose pas progressivement au milieu physique. Il est, depuis le début, au milieu de cette confrontation entre les exigences internes de l'organisme et la diversité du monde des objets. Ce qui arrive c'est que l'ambiance humaine infiltre le milieu physique et le remplace en grande partie, surtout dans l'enfance. (Martinet, 1972)

L'analyse des ensembles est la méthode utilisée par Wallon, pour décrire les faits psychique, en tant que phénomènes complexes. Associés à un fait, nous retrouvons toujours un nombre plus ou moins élevé de facteurs (sensoriels, moteurs, affectifs, intellectuels). Mais, pour la compréhension de ce fait psychique, nous ne pouvons pas le réduire, ni à son réseau externe de relations, ni aux facteurs internes qui le composent. Le déterminisme se trouve dans le *tout* et non dans chacun des éléments. La considération des ensembles consiste donc dans la recherche d'une espèce d'*unité* profonde, qui est, à la fin, la personnalité du sujet. Cette unité n'est pas seulement identifiable dans la totalité des comportements, mais aussi dans chaque moment de l'existence. Les moments de l'existence s'enchaînent, tour à tour, les uns dans les autres, tout en formant des unités plus complexes, qui se succèdent par étapes dans l'évolution humaine. Cette évolution procède, irrémédiablement, du plus simple au plus complexe. La partie s'intègre progressivement dans le tout.

Pour la définition des émotions Wallon utilise un discours qui s'approche de celui de la Théorie des Systèmes. Ainsi, les émotions se présentent comme un *système organisé*, avec des *réactions organiques bien déterminées*. Si leur fonction est bien celle d'inaugurer les relations humaines, elles perdent progressivement leur raison d'être, dans la mesure où elles s'intègrent dans d'autres formes plus élaborées de l'affectivité (par exemple les sentiments ou les passions). Au contraire des formes plus élaborées d'affectivité, les émotions ont une durée de vie relativement courte, en disparaissant vite. Elles ont donc un caractère passager, mais, par contre, sont vécues avec une forte intensité, comme si elles avaient la capacité de s'associer à de grandes quantités d'énergie. D'autre part, une des caractéristiques des émotions c'est de s'exprimer d'une façon ouverte, au travers d'attitudes bien marquées. Dans ce sens elles s'opposent aux passions ou aux sentiments qui peuvent parfaitement passer inaperçus, en ne se déclarant pas. (Trang Thong, W. 1969)

Les émotions, pour Wallon, dans un point de vue qui s'approche clairement de celui de Bergson (Bergson, H., 1927), ne sont pas des phénomènes chaotiques et incohérents, mais plutôt des systèmes de réactions organisées, commandées par des centres nerveux spécialisés. Leur diversité étant proportionnelle à la complexité hiérarchique des êtres vivants qui les possèdent. Tout en étant des réactions parfaitement systématisées et spécifiques, les émotions ne répondent pas seulement aux événements extérieurs. Elles ont une tendance à se développer en circuit fermé au sein de l'appareil psycho-organique. Leur système particulier d'actions a surtout

comme objectif celui de « réfléchir et stimuler les dispositions du sujet, ne pouvant pas être confondues avec les fins de l'activité» (Wallon, H., 1954, p.91). L'auteur se trouve ici proche d'un paradoxe récent qui est celui d'un système qui, étant obligé de se fermer, doit en même temps organiser son ouverture. Son autonomie est illustrée par le fait de l'inexistence de facteurs, au départ, générateurs d'émotions: un tonnerre, par exemple, provoque des réactions émotionnelles chez un enfant et pas chez un autre. Inversement, si le milieu social n'imprime pas complètement les attitudes et la façon de sentir, il laisse ses marques. Par rapport à l'exemple du tonnerre (Wallon, 1950), l'éducation, comme l'expérience personnelle, ont une influence dans les formes individuelles de réagir à des situations comme, par exemple, les tempêtes.

Également, pour l'auteur, les émotions contiennent un dilemme, illustré par la permanente incompatibilité entre l'organisation affective et la désorganisation que celle-ci provoque dans les autres sous-systèmes de l'action. Un dialogue entre l'ordre et le désordre s'impose. D'un côté nous avons les émotions et de l'autre les opérations intellectuelles. En fait, la manifestation d'une émotion dans un comportement adulte est généralement subie comme intrusive, et parfois peut même avoir des résultats désastreux. De là, l'attitude négative à son égard. Il avait bien présent le préjugement, que nous avons déjà identifié, descendant de l'antiquité, où le *pathos* a comme triste effet de troubler le *logos*. (Wallon, opus.cit., 1954)

Le dilemme, énoncé par l'auteur, est le suivant: si les émotions imposent un *désordre* (le terme n'a pas été explicité par l'auteur) aux conduites intellectuelles, elles semblent par ailleurs favoriser ces mêmes conduites intellectuelles. Une démonstration de colère n'est pas toujours bien venue dans une situation de rhétorique? Combien d'impulsions créatrices ont jailli d'états émotifs? Combien d'inspirations scientifiques sont nées du sentiment que quelque chose n'est pas correct? Bergson (op. cit., 1927) a bien noté cet aspect positif. Selon lui, il y a toujours une émotion à l'origine d'une grande oeuvre d'art, de la science et de la civilisation en général. L'émotion n'est pas simplement un stimulant, aidant l'intelligence à apprendre et la volonté à persévérer. Plus encore, elles sont productrices de pensée et toute invention peut avoir la sensibilité comme substance.

Les critiques que Wallon dirige contre Piaget ont peut-être perdu beaucoup de leur pertinence dans la mesure où elles ont été faites à propos de travaux anciens de l'auteur. Mais il faut peut-être les rappeler. Wallon accusa Piaget d'un certain réductionnisme, dans la mesure où il donne à l'évolution psychologique une base trop parcellaire et trop étroite (Wallon, 1945). Parcellaire, dans la mesure où elle ne considère pas le psychisme en tant que totalité, par composition interne d'éléments, en étroite association, privilégiant exclusivement le développement de l'intelligence. Étroite dans la mesure où elle ne prend pas en compte, depuis le début, *l'unité concrète* du sujet. Wallon considère que Piaget fait du sujet une réunion plus ou moins aléatoire d'éléments, en cherchant dans l'individu isolé les éléments ou les

facteurs de sa vie psychique. En la réduisant aux facteurs individuels de la motricité des choses, comme l'usage du symbole ou l'expression de la pensée, Piaget minimiserait autant les *conditions sociales* que les *conditions organiques* de l'évolution psychique.

Si ces critiques contre Piaget ont été, au moins en partie, abolies par l'écriture de *Biologie et connaissance*, une autre paraît avoir gardé sa validité. C'est celle qui affirme qu'il superpose, avec l'apparition de la réversibilité, les systèmes logiques à tous les autres: «La transition des schèmes moteurs vers l'activité intellectuelle n'est pas le résultat d'une évolution ou d'une mutation effective. Les schèmes moteurs ont été, dans chaque étape, interprétés sur un modèle d'un système logique, qui n'est plus, finalement, que celui d'une école ou d'une époque. Avec les schèmes moteurs, comme avec les images, le plan du réel se dissipe dans celui des idées» (Idem, p.67). En faisant cela Piaget finit par réduire excessivement l'évolution fonctionnelle à l'évolution structurelle. En faisant des efforts pour établir une relation de continuité dans les différentes étapes de l'évolution, en envisageant l'évolution comme un processus interactif, il donne une importance excessive aux ressemblances par rapport aux différences. C'est comme s'il existait un modèle idéal et immuable vers lequel tout le développement devrait s'orienter.

CHAPITRE IV

L'École de Lyon

Unité comme diversité paraissent coexister, à l'intérieur d'une affectivité complexe. Comment ce rapport est-il possible? C'est-à-dire, comment le sujet peut maintenir sa propre identité devant la multiplicité des états internes et du réel?

Plusieurs auteurs contemporains, inspirés par l'épistémologie génétique cognitive, ont interrogé l'affectivité dans son rôle de diversification de la connaissance. Nous ne saurions pas rappeler tous ceux qui l'ont fait d'une façon convenable. Mais parmi eux, nous en avons choisi précisément un que présente un modèle de l'affectivité comme *génératrice de sens*, au sein d'un *Sujet Psychologique complexe en interaction complexe* avec le Milieu. Notre point de départ pour la construction de ce travail est le modèle, développé par Jean-Marie Dolle dans *Au-delà de Freud et Piaget* (Dolle, J-M., 1987)

IV.1. Encadrement épistémologique

Le point de départ de *Au-delà de Freud et Piaget* repose sur la critique, déjà formulée par Wallon, d'un excessif formalisme dans la Psychologie de Piaget. Pour

l'auteur, Piaget se centre sur une psychologie du sujet épistémique, en tant que simple créateur de connaissances et de structures. Son objectif était, avant tout, de mettre en évidence les procédures de formalisation, en s'éloignant des contenus concrets, pour penser le possible en vertu du nécessaire. Le but était celui de fournir un modèle logique des opérations réelles de la pensée. Mais, en évitant le sujet concret, son vécu, c'est son propre contexte interactif qui a perdu de sa valeur. Une compréhension du sujet, qui ne prend pas en compte la nature des objets, ni les aspects contextuels, demeure vide de contenu et strictement structuraliste.

Le défi de Dolle est donc celui d'encourager une psychologie cognitive du sujet en situation d'appréhension des contenus concrets: «nous entendons par là autant de connaissances que d'objets signifiants dans des contextes signifiants comportant la présence d'autres personnes dans un référentiel social donné, avec ses lois et règlements particuliers. Autrement dit, le sujet réel engagé dans une activité socialement significative» (Idem, p.19).

Dolle a voulu mettre en évidence les implications épistémologiques que comporte le schéma interactionniste. Et il a fait cela, premièrement, en réhaussant la valeur d'une approche «pluraliste du sujet humain par introduction, en psychologie, du concept de relativisme; secondairement, (par) l'approche unitaire du sujet en reprenant pour direction le vieux problème, sans cesse renaissant, de l'affectivité et de l'intelligence». (Idem, p.20).

Si Piaget avait postulé le principe d'égalité dans la relation entre les deux pôles d'interaction S«---»M, Dolle n'exclut pas la possibilité, tout comme Wallon, de l'existence d'assymétries partielles ou locales, où le sujet comme le milieu peuvent avoir une dominance temporaire. Mais quelle est la signification précise des termes *Sujet* et *Milieu* dans ce contexte?

En fait, le terme *milieu* est si large qu'il peut devenir imprécis. Comme le défend l'auteur, «si l'on entend se placer sur le terrain scientifique, il convient de concevoir le milieu ou la société non pas comme une entité globale jouant le rôle de cause unique, mais comme un système de rapports où interviennent seulement certains facteurs, variables selon les cas» (p.28). C'est pour cela qu'il faut préciser, dans chaque circonstance ou situation, les facteurs du milieu qui sont en jeu pour la variable étudiée. Comme pour tous les concepts linguistiques que nous utilisons, le concept de milieu comporte dans sa structure un principe de hiérarchie, où chaque système considéré est constitué par des sous-systèmes emboîtés entre eux, et intègre d'autres macro-systèmes. De là l'importance, dans chaque situation particulière, de définir les parties en correspondance, dans ce qu'elles comportent de semblable et de différent. Ainsi, dans tout milieu, quel qu'il soit, se trouvent des personnes, des objets naturels ou artificiels, des systèmes de règles qui gèrent les interactions des personnes, des objets entre eux, etc. Dolle a représenté cela dans le schéma suivant:

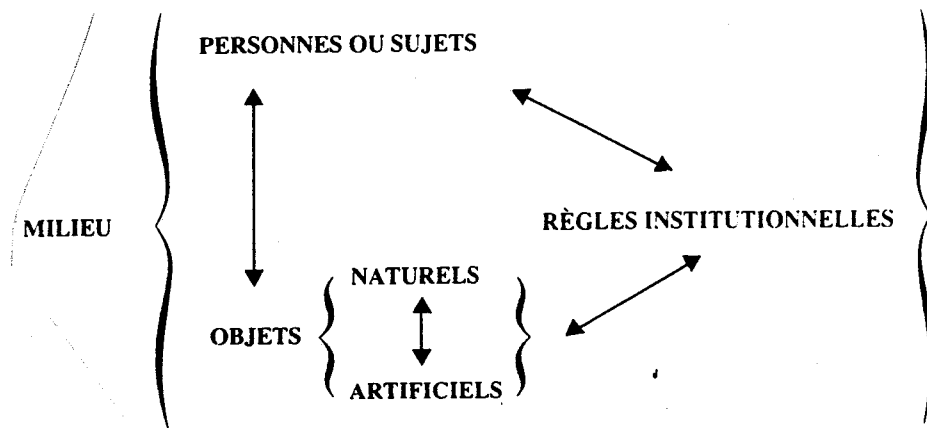


Fig.1 _ La composition du Milieu (Dolle, 1987, p.29)

Dans ce schéma l'auteur prétend définir le *milieu* dans sa composition, mais il ne peut pas le définir dans sa nature, variable selon le contexte. En fait, très difficilement nous pourrions trouver un milieu complètement identique à un autre, ou identique à lui même dans deux moments distincts. Par sa nature, les éléments qui le composent, objets ou personnes, changent en permanence. Mais la particularité ou l'originalité de chaque milieu, n'exclut pas l'existence d'éléments qui demeurent identiques, montrant ainsi un caractère de stabilité.

Le *sujet*, pris dans sa totalité, peut être décomposé en une multiplicité de sujets. Le choix est multiple et pourrait être presque arbitraire. Mais la psychologie, en tant que science, a tout intérêt à délimiter l'existence d'un *sujet psychologique* en interaction avec le milieu. Dolle a décidé de diviser ce sujet psychologique en quatre

sujets distincts, qui le composent: le *Sujet Affectif*, le *Sujet Social*, le *Sujet Cognitif* et le *Sujet Bio-physiologique*. Le schéma de son interaction est le suivant:

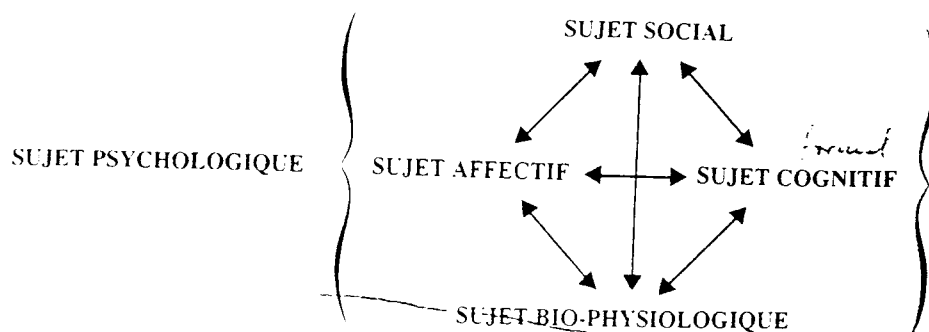


Fig.2 _ Graphe des sujets en interaction, pour la composition du Sujet Psychologique (Dolle, 1987, p.31)

Le choix, comme l'auteur l'admet, est loin d'être exhaustif et pourrait être autre. Mais celui-ci est très pertinent par sa simplicité. Comme le souligne Dolle, chacun de ces sujets, au sein du Sujet Psychologique, présente quelque chose de spécifique et de commun avec les autres. Et, entre eux, ils établissent de multiples relations, chacun contenant, d'une certaine façon, tous les autres.

Ce n'est pas notre propos de définir ici tous les sujets qui composent le Sujet Psychologique. L'oeuvre en question traite de cela. Mais nous aimerions mettre en évidence quelques principes:

- Il existe une élaboration diachronique, progressive, des divers sujets considérés. «Quel que soit le moment synchronique considéré, nous

trouverons toujours le même graphe des sujets en interaction, c'est à dire quel que soit le niveau de développement atteint»(p.31).

- Chacun de ces sujets s'élabore d'une façon indépendante, au sein d'une interaction avec tous les autres.
- Le graphe du Sujet Psychologique peut être lu en synchronie comme en dyachronie. La lecture synchronique s'applique aussi bien à chaque stade, pris dans son état d'équilibre final, qu'à chaque moment du développement, quel qu'il soit. La lecture diachronique rend compte des transformations opérées à l'intérieur de chaque sujet, comme de celles effectuées entre chaque sujet et tous les autres en interaction: «par exemple, la prévalence du sujet affectif sur les sujets cognitif, social et bio-physiologique dans la période de la pensée symbolique» (p.32)
- Toute anomalie ou pathologie à l'intérieur d'un sujet, a nécessairement des conséquences sur tous les autres sujets avec lesquels il interagit.
- Il n'existe, entre les sujets identifiées, aucun type de hiérarchie, étant donné que les sujets sont impliqués en synchronie, et forment un réseau d'interactions complexes avec des dominances alternées et variables. Bien sûr, cela ne signifie que le sujet ne se constitue pas en tant que totalité organisée. Ce qui est hiérarchique et intégratif ce sont les structures de l'activité, dont le modèle d'intégration est parfaitement visible dans le

ystème de stades décrit par Piaget. Mais ces structures sont aussi bien affectives que sociales, ou cognitives.

- L'organisation des paliers ou niveaux intégratifs est dépendante de la complexité des structures de l'activité caractéristiques de ces mêmes niveaux. Cela veut dire que l'organisation de chaque sujet qui compose le sujet psychologique dans sa totalité, est dépendante des possibilités structurelles de l'ensemble.
- A chaque moment, le sujet psychologique dans sa totalité, ou chacun des sujets qui le composent, peuvent revenir à un mode de fonctionnement inférieur. Cela est une conséquence directe de la composition intégrative du système.

Le graphique de l'interaction complexe entre le sujet et le milieu, proposé par

Dolle est le suivant:

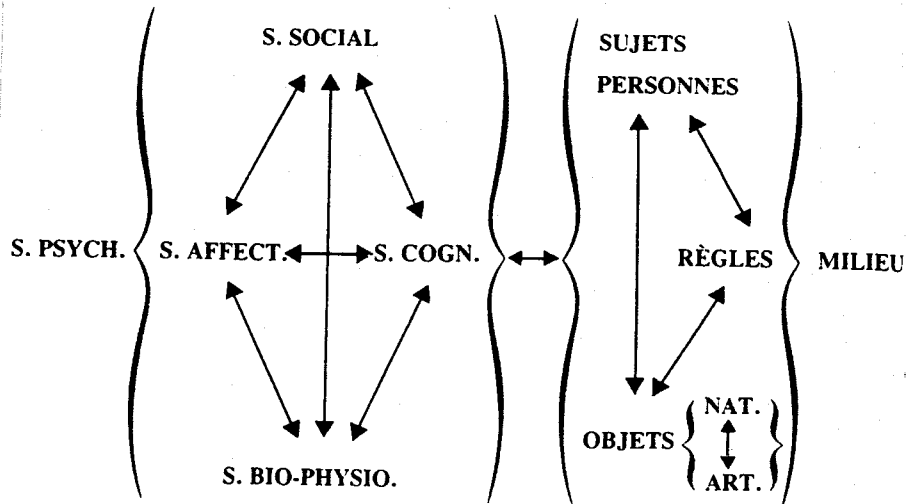


Fig.3 _ Graphe de l'interaction complexe entre le Sujet et le Milieu (Dolle, 1987

p.40)

Selon Dolle, la non existence d'une hiérarchie stable entre les divers sujets en interaction « n'exclut pas des rapports variables, souples et mobiles du point de vue fonctionnel, fondés sur la prévalence provisoire de l'un ou de l'autre en fonction de la nature de l'interaction établie avec le milieu. Si par exemple, le sujet affectif noue une relation avec une personne, une répartition s'établit selon la prévalence du sujet affectif au sein du sujet psychologique et du pôle sujets (personnes) au sein du milieu» (p.40). Dans cet exemple, quand le sujet affectif et la personne sont directement liés dans une relation, les autres sujets sont simplement liés par «solidarité organique». De la même façon, la prépondérance temporaire d'un sujet, dans un cadre d'interaction avec le milieu, ne s'oppose pas à une autre prévalence sériale telle que, par exemple, sujet social > sujet cognitif > sujet bio-physiologique. Et rien n'empêche qu'une prévalence puisse laisser tous les autres éléments inaltérés (par exemple, $s > a \equiv b \equiv c \rightarrow s > b \equiv a \equiv c$, etc.), avec toutes les combinaisons possibles.

IV.2. Données structuro-fonctionnelles sur l'affectivité

L'affectivité se caractérise par une division en deux aspects fondamentaux: l'un *statique* et un l'autre *dynamique*.

L'aspect *statique* dérive d'un produit de la sensibilité, le *retentissement*. «Chaque *état* est un système en équilibre-déséquilibre dont le mouvement propre

d'équilibration-déséquilibration et inversement maintiendrait la permanence et la relative stabilité.»(p.81) L'affectivité oscille, en permanence, entre deux états opposés qui s'impliquent mutuellement: par exemple, amour/haine, rage/tendresse ou passion/nausée. De plus, chaque *état* implique des changements d'intensité, dont la gradation est difficile à exprimer d'une façon linguistique. L'auteur essaye d'exprimer cette gradation comme ce qui va de l'inquiétude à l'angoisse, en passant par l'anxiété; l'état opposé oscillerait entre la quiétude et la tranquillité, passant par une impression de confiance.

Dans son aspect *dynamique*, l'affectivité doit donc être étroitement liée au mouvement *d'équilibration/rééquilibration*, qui suit un mouvement de *déséquilibration*. Si un état peut varier entre un équilibre et un déséquilibre statique, c'est l'action qui dynamise le processus d'équilibration et de déséquilibration. Chaque état pouvant avoir, dans ce sens, son propre dynamisme pour rétablir l'équilibre.

Pour mieux comprendre les bases structuro-fonctionnelles de l'affectivité, regardons la division suivante, opérée par Dolle, de l'organisation de la connaissance:

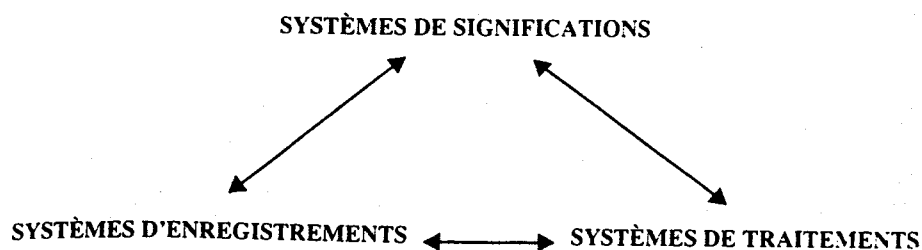


Fig.4 _ Système d'ensemble de la connaissance, à partir de l'interaction entre les systèmes de signification, les systèmes d'enregistrement et les systèmes de traitement (Dolle, 1987, p.84)

Ici, les *systèmes d'enregistrement* représentent l'ensemble des récepteurs sensoriels, qui s'organisent dans la perception. Ils rassemblent tous les centres de captation de l'information, interne comme externe. Cette sensibilité perceptive (ou sensibilités perceptives), tout en fournissant des informations sur l'objet perçu en situation, contribue à confirmer ou infirmer un sens qui lui avait été attribué initialement, et provoque des états affectifs.

Toute activité perceptive, dans la mesure où elle est dépendante du sens et des significations de l'activité, est un travail de «codage, de décodage et de réencodage en fonction d'une probabilité d'occurrence de sens, par là même, constamment réajustée et réorganisée» (p.85).

Les *systèmes de traitement* sont constitués par toutes les structures de l'activité, qu'elle soit sensori-motrice, intériorisation de l'imitation, opératoire concrète ou opératoire formelle.

Enfin, les *systèmes de signification* sont l'ensemble des signifiants qui permettent le groupement des signifiés: «des indices aux signes en passant par les symboles. Signifiants et signifiés s'organisent en *significations-pour-le-sujet* en fonction de son expérience, de ses connaissances et des structures de son activité» (p.59). Pour Dolle, les systèmes de signification sont liés au *sens* que le sujet

accorde au réel. Ici se groupent toutes les mémoires, bio-physiologiques, cognitives, affectives et sociales en interaction. L'organisation de ces mémoires, nous pouvons le déduire, est faite à partir du sens conféré par le sujet, donc, par la diversité de son activité. Cela veut dire que ce qui donne du sens c'est l'activité et c'est elle qui fait que tous les systèmes sont interdépendants, ne pouvant pas exister les uns sans les autres. Cette activité donatrice de sens consiste dans une codification _ sous la forme d'indices, de symboles et de signes (microsystèmes de codification) _ des informations établies par l'interaction entre le milieu et les trois systèmes: d'enregistrement, de traitement et de signification.

Le *sens*, est donc «l'ensemble des significations que reçoivent les "informations" codées et mémorisées en fonction des significations antérieurement établies, selon les niveaux de développement atteints, dans une activité d'assimilation-accommodation au moment de leur encodage» (p.86). Le sens qui est attribué au milieu peut être en parfait accord avec les systèmes déjà constitués (assimilation), ou exiger une modification, provoquant ainsi un réencodage, ou s'intégrer dans une signification incomplète.

L'interdépendance entre les divers systèmes étudiés fait que le niveau de développement qu'un système peut atteindre est, au départ, limité par le niveau déjà atteint par les autres systèmes. De la même façon, génétiquement, les trois systèmes se construisent d'une façon intégrative et hiérarchique. Et cela est aussi bien valable pour chacun d'eux pris individuellement, que pour les trois ensemble, en vertu de

leur interaction. Dans ce sens, nous trouverons, par exemple, des systèmes de signification sensori-moteurs, pré-opératoires, opératoires concrets et opératoires formels, pour suivre la classification faite par Piaget. Si chacun des niveaux considérés, possède les dimensions bio-physiologiques, affectives et cognitives, qui correspondent aux différents sujets qui composent le Sujet Psychologique; alors chaque sujet possède, a lui tout seul, ses propres systèmes d'enregistrement, de signification et de traitement.

Quel est, dans ce contexte, le rôle de l'affectivité? Elle a d'abord l'effet de régler nos rapports. Et cela dans le double sens de nous renseigner des intentions (ou du caractère plus ou moins dangereux) de notre interlocuteur. L'affectivité "absorbe" du sens, et, en même temps, communique du sens, renseignant les autres sur notre état interne. Elle se nourrit du sens, et c'est le sens qui la structure, équilibre et déséquilibre. A travers la lecture des indices signifiants, elle "capte" les intentions de l'interlocuteur, tout en renforçant ainsi les possibilités de survie (p.88). Ces indices devront recevoir du sens et s'intégrer dans les systèmes de signification déjà établis.

Le sens est donné par l'activité; mais cette activité s'inscrit, à son tour, dans une intentionnalité et dans une finalité. C'est cela qui marque l'adhésion du sujet à son acte. L'affectivité comporte, tels que tous les autres aspects de la connaissance, *des voies réceptrices*; un *état de l'équilibre* interne; et *des voies effectrices*. Elle réside, alors, dans l'acte de signification. Nous reviendrons à cette idée.

DEUXIÈME PARTIE

**MÉTHODE: ASPECTS STRUCTURO-FONCTIONNELS EN JEU DANS LA
FORMATION DE LA NOUVEAUTÉ COGNITIVE**

CHAPITRE I

La formation des structures

Nous voudrions présenter, dans la troisième partie de notre travail, l'affectivité comme un fait psychique, producteur de diversité cognitive. Et pour cela il nous faut une *méthode*. Nous avons donc décidé d'adopter celle que Piaget a utilisée pour l'identification d'un fait psychique, et selon laquelle toute nouvelle connaissance doit pouvoir être comprise à partir de sa *structure*, de ses *fonctions*, au sein d'une *expérience*. Exposons donc le cadre général de cette méthode.

*

L'idée sous-jacente à ce qu'on appelle habituellement constructivisme Piagetien, c'est que la connaissance ne doit pas être comprise comme quelque chose qui absorbe passivement le réel, mais plutôt quelque chose qui se construit activement. Dans ce sens Piaget se sépare clairement d'un vieil empirisme, ou d'un associationnisme déjà consommé.

Si l'enfant, au moment même de sa naissance, vient déjà doué d'une série de structures, qui représentent un compromis de continuité entre le passé et le futur; le constructivisme génétique a bien su s'opposer au nativisme, dans la fameuse discussion qui a opposé Chomsky à Piaget (Piattelli- Palmarini, M., 1980). Le nativisme

paraissait vouloir transporter la connaissance, a chaque instant, vers l'unité qui dessine l'organisation. Le constructivisme a su garder dans son essence l'idée de diversité, dans un compromis il y a longtemps énoncé par Kant. Concevoir l'avantage de l'identification des formes ne doit pas être incompatible, au contraire, avec le questionnement de sa *diversité*. L'idée de concevoir l'unité d'une structure quelconque de l'intelligence ne doit pas être incompatible avec l'idée de multiplicité a l'intérieur de cette unité.

Par exemple dans son *Essai de logique opératoire*, Piaget accepte les limites de la formalisation, dans le sens de l'existence de "réalités intuitives" (Piaget, 1971, p. 16), dont les rapports avec les structures formelles ont besoin d'être montrées. La genèse de la *diversité*, ou de la *nouveauté cognitive*, dans le cadre de l'épistémologie cognitive, doit être étudiée au sein de cet équilibre délicat entre ce qui demeure inchangeable et ce qui est produit de nouveau.

L'idée de *construction* _ dans le sens de l'existence de vraies constructions et reconstructions, qui donnent origine à de nouveaux niveaux et de nouvelles compétences _ implique l'existence de *structures* communes à tous les individus à un certain niveau de développement, et des éléments nouveaux à chaque instant. Diversification et stabilisation doivent coexister, soit dans le développement phylogénétique, soit dans le développement ontogénétique.

La production de *nouveauté cognitive* _ étroitement liée au processus de création de nouvelles structures _ doit toujours, chez Piaget, être comprise au sein

d'un processus de développement dans le sens de l'*équilibration*. Le processus de recherche de l'équilibre se définit comme un processus de *continuités fonctionnelles* au travers duquel se produisent des *structures* différentes et nouvelles, avec la variété de caractéristiques phénoménologiques et logiques qui leur sont propres.

Comme l'a bien noté Maria Aguilar Macedo, «l'explication fonctionnelle de ce mécanisme repose synchroniquement sur la mobilité horizontale des rétrocontrôles et des anticipations, et dans la mobilité verticale de l'abstraction réfléchissante» (Macedo, 1997, p.159). C'est la réflexivité qui thématise, reorganise et amplifie ce qui est construit d'une façon immanente. La nouveauté, en ce sens, ne serait pas au niveau des contenus, mais serait le produit d'un processus de construction .

Dans le cadre d'un processus de construction de nouvelles structures qui procède du seul sens de l'équilibration, il est normal que les structures douées d'une complète réversibilité opératoire finissent par assumer un rôle bien spécifique, dans la mesure où elles fixent le point d'interdépendance maximal des dynamiques internes par rapport au temps et aux contenus. Les structures réversibles sont un point d'arrivée qui, à leur tour, produisent un univers de possibles caractérisé par des temps de développement qui lui sont propres.

La construction de nouvelles *structures* doit toujours, chez Piaget, être vue au sein de la confrontation entre la *pensée naturelle*, qui tend à suivre une direction, et

la *pensée logique*, qui «consiste dans un effort rétroactif pour déterminer les conditions nécessaires et suffisantes de toutes les assertions et pour expliciter toutes les médiations et toutes les conséquences» (Piaget, J. 1979, p.78). Pendant que la première fournit les contenus, la deuxième fournit la forme. La structuration consiste dans une dissociation des formes et des contenus, et dans une élaboration de nouvelles formes par abstraction réfléchissante des formes plus primitives .

Dans ce sens, la *pensée naturelle* est vue comme spontanée et peu élaborée, dans la mesure où elle ne réfléchit pas sur ses limites et ses conditions. Cependant, elle a le pouvoir de déclencher le fonctionnement d'une pensée logique, implicite et interne au sujet. C'est cette logique qui, en se plaçant à un niveau supérieur, va exploiter et déduire les potentialités de la pensée naturelle, en la prolongeant et en la contrariant en même temps. La *logique formelle* n'est pas donc indépendante de la logique "naturelle". La première retire de la deuxième, à travers l'abstraction réfléchissante, les principes élémentaires que s'y trouvaient en acte (par exemple le principe d'identité, de la non-contradiction et du tiers exclu). Et c'est cette réflexion qui dote la pensée naturelle d'une liberté de plus en plus importante. Dans ce sens, donc, l'objet de la logique formelle _ dont la forme la plus épurée est l'axiomatique _ possède comme objet les structures opératoires de la pensée "naturelle" et épistémique. (Piaget, op.cit, 1971, p.15).

Une *structure* a été définie dans ce cadre, par Piaget, comme un système de transformations qui comporte des lois en tant que système (par opposition aux

propriétés des éléments) et qui se conserve ou s'enrichit par le propre jeu de ses transformations sans que celles-ci sortent à l'extérieur de ses frontières ou fassent appel à des éléments extérieurs (Piaget, J., 1967). Au sein de l'opposition entre les aspects logico-mathématiques et les aspects exogènes de la connaissance, les structures logico-mathématiques supposent «une partie prépondérante d'activité et d'organisation interne»(Idem, p.12). Par rapport aux aspects exogènes de la connaissance elles sont plus riches dans la mesure où ceux-là ont fourni des éléments d'organisation qui n'existaient pas comme tels dans les événements extérieurs. D'un point de vue systémique, une structure ne peut pas être comprise d'une façon atomiste comme la somme de ses éléments, ni au contraire, comme un tout holistique et monolithique. Une structure est un ensemble d'éléments, différents entre eux, et organisés par des lois d'ensemble, donc solidaires. En plus, la totalité qui constitue la structure est, non seulement structurante, mais implique toujours un caractère de transformation et de genèse.

CHAPITRE II

Les fonctions de l'intelligence

Une structure exerce toujours une fonction. Chez Piaget, le terme *fonction* est utilisé dans le sens «d'un ensemble de structures» (Piaget, op.cit., 1967, p.165) et de leur fonctionnement: «C'est dans ce sens courant que nous parlons de "fonction cognitive" ou que nous utilisons le terme de "fonction symbolique", etc.» (Ibidem). Mais, normalement, nous parlons de fonction pour désigner l'action exercée par le fonctionnement d'une sous-structure sur celui d'une structure totale, ou, inversement, l'action exercée par le fonctionnement de la structure totale sur celui des sous-structures, comme c'est le cas de la *fonction d'organisation*.

Notons aussi que, dans le rapport entre les structures et les fonctions, une même fonction peut impliquer en soi plusieurs structures, et, inversement, une seule structure peut être impliquée dans plusieurs fonctions.

Dans le point de vue de la continuité entre le fonctionnement biologique et le fonctionnement cognitif, Piaget considère comme *les fonctions les plus générales de l'organisme*, «l'organisation, l'adaptation et l'assimilation, la conservation et l'anticipation, la régulation et l'équilibration» (Idem, 196).

II.1. Fonction d'organisation

Cette fonction consiste dans l'action du fonctionnement total sur celui des sous structures.

Piaget a rappelé comment Bertalanffy _ *dans l'examen des structures de l'organisation* _ avait su dépasser la traditionnelle opposition entre mécanicisme et vitalisme, au travers d'une idée de *totalité relationnelle* et non "pré-causale". Pour Bertalanffy "un organisme vivant est un ordre hiérarchique de systèmes ouverts, dont la permanence est assurée par le mouvement d'échange de ses composants, réalisé en vertu de ses conditions de système» (Bertalanffy, *Les problèmes de la vie*, p.173 in Piaget, 1967, p.180). Dans ce sens, toute *organisation est un système ouvert*, qui maintient des échanges dynamiques avec l'extérieur et possède une activité primaire.

Mais, Piaget était peut être plus intéressé par l'aspect *fermeture* des systèmes, pour décrire la fonction de l'organisation: «l'équivoque centrale est dans la notion de "système ouvert", parce que, s'il y a un système, intervient alors quelque chose de semblable à une fermeture, laquelle doit être conciliée avec l'ouverture... L'ouverture est donc le système d'échanges avec le milieu, mais cela n'exclut pas la fermeture, dans le sens d'un ordre cyclique et non linéaire. La fermeture cyclique et l'ouverture des échanges ne se posent donc pas, dans le même plan, pouvant être

conciliées de la même façon, entièrement abstraite mais suffisante pour une analyse structurelle qui prétende rester assez générale.

«Appelons A, B, C,...Z les éléments matériels ou dynamiques nécessaires à sa manutention. Nous aurons alors, le signe X représentant l'interaction des termes du premier ensemble avec ceux du deuxième, et le signe X représentant le résultat de ces interactions:

$$(A X A') \rightarrow (B X B') \rightarrow (C X C') \rightarrow \dots$$

$$(Z X Z') \rightarrow (A X A') \rightarrow \text{etc}$$

«Dans ce cas, nous sommes en présence d'un cycle fermé en tant que cycle, qui exprime la reconstruction en permanence des éléments A, B, C...Z, et qui caractérisent les parties de l'organisme; mais chaque interaction (A X A'), (B X B'), représente en même temps une ouverture vers le milieu, source de nourriture)»

(Idem, p.181-182).

C'est ce caractère cyclique, ou fermé, qui doit assurer la permanence du système ouvert, *qu'il soit une organisation biologique ou cognitive.*

D'une façon assez générale, la fonction d'*organisation* exprime «l'opposition entre la continuité du fonctionnement organisateur et l'innombrable diversité des formes structurales de l'organisation»(Idem, p.173). Cette fonction joue donc un rôle fondamental dans la *continuité* et dans la *conservation* du fonctionnement. Sans cette continuité, la construction progressive de la connaissance ne serait pas possible.

D'ailleurs cette continuité est celle qui permet l'intégration des divers sous-niveaux de l'être dans *une totalité relationnelle*, hiérarchiquement organisée. La connaissance, comme tout l'être, est constituée par une infinité de structures, composées par des sous-structures, et par des sous-structures de sous-structures, qui s'intègrent et se différencient progressivement tout en obéissant à un plan d'organisation. Le tout est une totalité qui dessine une structure "*fermée*" du point de vue organisationnel, et "*ouverte*" du point de vue des contenus.

II.2. Fonction d'adaptation

La *fonction d'adaptation* exprime le fait qu'aucune organisation ne peut être comprise en dehors d'un contexte d'*adaptation*, car «un système organisé est ouvert vers l'extérieur et son fonctionnement suppose ainsi des échanges avec l'extérieur, dont la stabilité définit le caractère adapté qu'il possède.» (Idem, p.198).

Connaître un élément de l'extérieur implique toujours un élément interne à l'organisme qui lui soit équivalent. C'est dans ce sens que nous parlons habituellement de représentation. Pour pouvoir parler d'adaptation à un certain élément de l'extérieur, il faut d'abord qu'il existe un élément qui lui soit correspondant, à l'intérieur du sujet, et que ces deux éléments soient en interaction. Puis, il faut qu'à chaque changement de l'élément extérieur corresponde un

changement conforme de l'élément interne. C'est dans ce sens que le processus d'adaptation est considéré comme une *équilibration progressive entre l'assimilation et l'accommodation*:

«1°- Tout schème d'assimilation a une tendance à se nourrir, c'est-à-dire, à incorporer les éléments qui lui sont extérieurs et compatibles avec sa nature (...).

2°- Tout schème d'assimilation est obligé de s'accommoder aux éléments qu'il assimile, c'est-à-dire, de se modifier en fonction de ses particularités, mais sans perdre sa continuité (donc, sa fermeture, en tant que cycle de processus interdépendants), ni ses pouvoirs antérieurs d'assimilation» (Piaget, 1975, p.13).

L'adaptation n'est achevée que lorsqu'elle aboutit à un système stable, c'est-à-dire, lorsqu'il y a un équilibre entre l'assimilation et l'accommodation. Et cela est aussi valable pour les systèmes biologiques que pour les systèmes cognitifs.

II.3. Fonction d'anticipation

Étroitement liée à la fonction d'adaptation, nous trouvons la *fonction d'anticipation*. Celle-ci apparaît comme une extension des informations obtenues, à travers les mécanismes fonctionnels de l'assimilation et de l'accommodation. Piaget

donne deux exemples de cette fonction. Le premier à un niveau biologique, consiste «dans le transfert d'un schème d'un niveau anatomique-physiologique vers un autre» (Piaget, op.cit., 1967, p.226). Le deuxième, à un niveau scientifique, «l'établissement des lois suppose la prévision, parce que, pour vérifier les hypothèses relatives à la loi recherchée, il faut organiser l'expérience, c'est à dire, l'orienter en fonction de certaines anticipations et ne pas laisser les événements se dérouler au hasard.»(Idem, p.221). Cette fonction se trouve à tous les niveaux des mécanismes cognitifs.

II.4. Fonction de régulation

En ce qui concerne la *fonction de regulation*, Piaget offre un excellent modèle de régulation psychique où la fonction d'équilibration et le problème de l'équilibre en général, fonctionnent comme l'articulation entre la structure et la genèse. D'une façon assez générale, pour l'auteur, le développement des structures évolue dans le sens d'une certaine instabilité vers une plus grande stabilité. Donc, dans le sens de l'équilibration.

La psychogénèse doit donc être comprise comme un processus qui construit des structures formelles de plus en plus équilibrées. Cela veut dire, des structures douées d'une réversibilité opératoire de plus en plus importante, ce qui les libère

progressivement de toute dépendance temporelle. Les structures se génèrent par étapes dans le temps, au travers d'une réversibilité progressivement plus importante.

Le caractère progressif dans la construction des structures n'est possible que grâce à la *fonction de régulation*. Elle doit être comprise comme un instrument principal de la constructions des formes et des échanges. La condition essentielle de son fonctionnement, est celle «d'être auto-régulatrice, sans quoi elle perdrait son identité et sa continuité» (Idem, p.234).

Piaget considère que nous ne devons pas opposer la régulation à la construction, dans le sens où la construction aurait tendance à aller de l'avant, alors que la régulation tendrait à faire des corrections "en arrière". Les deux, pour lui, sont indissociables: «La construction de nouvelles formes n'est pas le résultat d'un principe irrationnel, d'une impulsion vitale, etc. Elle n'est pas intelligible seulement dans la qualité d'un nouvel équilibre, c'est à dire, le produit d'une rééquilibration qui constitue la réponse à une tension du milieu. Or, parler de rééquilibration revient à parler de régulation ... (Idem, p.235).

II.5. Nouveauté et expérience.

Piaget distingue, dès le début de l'ontogénèse trois types distincts d'expérience que le sujet subit dans son interaction avec le réel: l'*expérience*

physique, l'expérience *logique-mathématique* et, moins connue, l'expérience *psychologique*.

L'expérience *physique*, elle consiste à agir sur les objets pour découvrir leurs propriétés, les retirant à travers une *abstraction simple* à partir des informations perceptives auxquelles ils donnent lieu. C'est par exemple, la découverte que le poids des objets est proportionnel à leur volume s'ils demeurent homogènes (même densité) et que «ce poids est indépendant des formes et des couleurs, etc.» (Piaget, 1967b, p.385, in Ceruti, 1992). L'abstraction empirique, donc, «tire ses informations des objets comme tels ou des actions du sujet en leurs caractères matériels, donc, de façon générale des observables ...» (Piaget, op. cit., 1977, p.303). Cela correspond en gros à un aspect exogène de la connaissance, bien que, chez Piaget, aucune connaissance ne dérive exclusivement du milieu: «Les connaissances ne partent, en effet, ni du sujet (connaissance somatique ou introspection) ni de l'objet (parce que la perception elle-même contient une partie considérable d'organisation), mais des interactions entre le sujet et l'objet, et des interactions provoquées par les activités spontanées de l'organisme, aussi bien que par les stimulus externes» (Piaget, op. cit. 1967, p.39-40).

Si les apports de l'abstraction empirique sont reconnus comme indispensables, car ils fournissent des contenus de connaissance (Montangero, J. ; Maurice-Naville, D.; 1994), Piaget prend bien soin de minimiser leur importance dans les cadres de connaissance qu'il cherche à expliquer, car ce ne sont pas eux qui sont

en jeu dans la formation des instruments de connaissance (par exemple la classification logique, les opérations arithmétiques, la possibilité de combinatoire).

Le deuxième type d'expérience est l'*expérience logique mathématique* (nécessaire à l'enfant à un niveau où il n'est pas encore capable d'opérations ni de déductions réglées). Elle *consiste aussi à agir sur les objets*; seulement elle va chercher l'information, non dans les objets en tant que tels, mais dans les actions qui s'exercent sur eux et qui les modifient ou, ce qui revient au même, aux propriétés que les actions introduisent dans les objets: par exemple, «découvrir par des manipulations que deux objets réunis à trois autres donnent le même résultat que réunir les trois derniers aux deux premiers, ou que la réunion des ensembles $A+A'$ donne le même tout B que la réunion $A'+A$ (commutativité de l'addition ou de la réunion)» (Piaget, op.cit.1967b, p.385).

Ce qui est relatif à l'expérience logique-mathématique est le *schème*, donc un résultat objectif en tant que répétable: «L'ensemble structuré des caractères généralisables de cette action, cela veut dire, des caractères qui permettent de répéter la même action ou de l'appliquer à de nouveaux contenus. Or, le schème d'une action n'est ni perceptible (on perçoit une action particulière, mais non son schème) ni susceptible d'introspection, et on n'a conscience de ses implications qu'en répétant l'action et en comparant ses résultats successifs. Dans le cas des actions destinées à être intériorisées en opérations, les schèmes de l'action

comprennent alors leurs caractères les plus généraux , ce qui veut dire, les caractères de coordination comme tels. En effet, des actions comme réunir (ou dissocier), ordonner (dans un sens ou dans le sens réciproque, mettre en correspondance, etc), des actions qui sont le point de départ des opérations élémentaires de classe et de relation, ne sont pas seulement des actions susceptibles d'avoir des incidences sur les objets extérieurs: elles sont, avant tout, des actions dont les schèmes expriment les coordination générales de toutes les actions, une fois que toute action (dès les réflexes simples jusqu'aux actions apprises, comme cueillir une fleur ou allumer une pipe) suppose au moins une des coordinations qui consiste à ordonner des mouvements successifs ou à réunir des éléments, etc. C'est pour cela que des tels schèmes ont une atteinte entièrement générale et ne caractérisent pas une seule ou une autre action d'un seul individu. Mais c'est pour cela qu'ils sont inconscients» (Idem, p.199-200).

Si toute connaissance nouvelle suppose une abstraction, la connaissance logico-mathématique prend son origine dans deux types d'abstraction, qui ont une séquence évolutive, bien que les deux se retrouvent dans la pensée adulte: le premier type est l'abstraction *pseudo-empirique* et le deuxième est l'*abstraction réfléchissante*. Nous avons tout intérêt à les expliciter.

Lorsque l'objet a été modifié par des actions du sujet et enrichi de propriétés tirées de leurs coordinations (par exemple en ordonnant les éléments d'un ensemble) l'abstraction portant sur ces propriétés est dite *pseudo-empirique*, parce que, tout en

procédant sur l'objet et sur ses observables actuels, comme dans l'abstraction empirique, les constatations atteignent en réalité des produits de la coordination des actions du sujet: «il s'agit donc d'un cas particulier de l'abstraction réfléchissante et nullement d'un dérivé de l'abstraction empirique.» (Piaget, op.cit., 1977, p.303).

L'abstraction pseudo-empirique n'est donc pas un enregistrement passif de la réalité, dans la mesure où elle dépend de l'existence d'un cadre logique interprétatif (constitué par les schèmes qui, à l'intérieur de l'action, ont introduit de nouvelles propriétés dans les objets), de caractère circulaire et constructif. La *prise de conscience* est toujours associée à cette *construction effective d'une nouvelle connaissance*, qui place dans un nouveau plan ce qui opérait dans un plan précédent. Piaget veut ainsi remplacer l'ancien modèle associationniste, qui expliquait la formation de l'intelligence à partir d'une causalité linéaire du genre $S \rightarrow R$, par un modèle de construction de connaissances en termes de liaison d'implication, ce qui implique toujours une organisation.

L'*abstraction réfléchissante* est le cadre de transition d'un niveau relativement élémentaire de la connaissance logico-mathématique vers un autre plus élevé: «L'abstraction consiste (...) d'abord à prendre conscience d'une des actions ou opérations, c'est-à-dire, à noter son possible intérêt, jusqu'ici négligé(...). Puis il s'agit ensuite de "réfléchir" (dans le sens physique du terme) l'action thématifiée, la projetant sur un nouveau plan, par exemple celui de la pensée opposée à l'action pratique, ou celui de la systématisation abstraite par rapport à la pensée concrète

(comme l'algèbre par rapport à l'arithmétique). Enfin, il s'agit de l'intégrer dans une nouvelle structure, c'est-à-dire de la construire, mais cela n'est possible que dans deux conditions: a) la nouvelle structure doit avant tout constituer une reconstruction de la structure antérieure(...): elle en sera donc le produit sur ce nouveau plan; b) mais elle doit aussi élargir l'antérieur, le généralisant par une combinaison entre les éléments du nouveau plan de réflexion, car sinon il n'y aurait aucune nouveauté. Ces deux dernières conditions caractérisent ainsi une "réflexion" mais cette fois dans le sens psychologique du terme(...). Nous nous proposons donc d'appeler "abstraction réfléchissante" (dans le double sens physique et mental du terme réflexion) ce processus de reconstruction avec de nouvelles combinaisons qui permettent l'intégration d'une structure opératoire d'étape ou de niveau antérieur dans une structure plus riche de niveau supérieur» (Piaget, op. Cit. 1967, p.362-363).

Si les deux premiers types d'expérience, physique et logico-mathématique, semblent être le résultat d'une action directe sur le milieu, le troisième type paraît vouloir faire une pause au sein de cette même action, pour pouvoir abstraire ses qualités: pendant que l'expérience logico-mathématique se réfère aux résultats de l'action, exclusivement intersubjectifs, l'*expérience psychologique* est le résultat d'une introspection et d'une prise de conscience des caractères subjectifs et individuels de l'action.(Beth et Piaget, 1961, p.250). Donc, alors que l'expérience logico-mathématique concerne exclusivement les actions qui, une fois intériorisées se transforment en opérations, toutes les autres actions tombent dans le domaine de

l'expérience psychologique. À l'intérieur d'une même action les deux expériences ne doivent pas être confondues. Dans un calcul arithmétique, par exemple, le *sentiment* de facilité ou de difficulté de la tâche, ou l'impression que le résultat est correct ou non, appartient au domaine de l'expérience psychologique. Elle est donc relative au développement causal ou introspectif des actions.

L'expérience psychologique étant ainsi définie, nous pourrions bien considérer que l'*affectivité* partage préférentiellement ses voies, au sein de l'action. Elle pourrait bien se présenter dans la continuité de l'expérience physique, mais en étant plutôt créatrice de subjectivité, en agissant dans le sens de l'intériorité. Cette idée mériterait peut-être d'être approfondie. Mais il nous faut répondre aux questions posées au début de cette partie: Quel est sa spécificité, quelles sont ses principales fonctions, et comment peut-on lui concevoir une structure?

C'est ce à quoi nous essaierons de répondre dans la prochaine partie.

TROISIÈME PARTIE

**MODÈLE: L'AFFECTIVITÉ DANS LA DIALECTIQUE, DANS LA
DIVERSITÉ ET DANS L'UNITÉ**

CHAPITRE I

L'FFECTIVITÉ COMME SOURCE DE DIVERSITÉ COGNITIVE

Nous avons voulu résumer comment Piaget explique, d'un point de vue structuro-fonctionnel, la formation de nouvelles connaissances, pour rendre évident le caractère continuiste de sa théorie. Dans la mesure où il cherche à décrire le fonctionnement d'un sujet épistémique, c'est à dire, d'un sujet fonctionnellement identique dans les différentes étapes de sa formation; la *nouveauté cognitive* est toujours relative. Relative d'abord au milieu, d'où le sujet extrait une connaissance physique; relative à l'organisation qu'il possède au moment de sa naissance; et relative aux opérations qui tendent, étant donné son caractère logique, vers des formes universelles. Dans ce sens, l'ouverture doit être comprise comme une ouverture à l'extérieur, et non comme une ouverture qui part de soi-même pour revenir à soi même. Alors, la *vraie diversité*, celle qui appartient exclusivement au sujet concret, par opposition à celle qui réfléchit un sujet épistémique n'a jamais été pour lui un vrai souci. Comme le rappellera justement Mauro Ceruti: «le problème central de l'épistémologie génétique peut être défini d'une façon absolument générale comme le problème de la stabilité structurelle et, d'une façon complémentaire, comme le problème de la genèse des structures. Ce que

l'épistémologie génétique se propose d'expliquer, d'abord et particulièrement, c'est la genèse de la nécessité ou, autrement dit, comment se construisent dans le temps les liens nécessaires qui apparaissent comme "indépendants du temps", à travers les instruments de la pensée qui, comme l'observe Piaget, sont des opérations psychologiques susceptibles d'évoluer et qui se constituent dans le temps. Piaget étudie la psychogénèse comme un processus qui tend vers la construction de structures formelles de l'intelligence de plus en plus équilibrées, c'est-à-dire, douées d'une réversibilité opératoire interne de plus en plus importante, qui les émancipe progressivement de toute dépendance temporelle. La tâche de l'étude génétique de l'intelligence (et de la recherche psychogénétique en général) est, alors, celle d'étudier comment ces structures prennent leur origine au sein d'une genèse temporelle qui se caractérise par des étapes où la réversibilité opératoire se constitue progressivement.»(Ceruti, M., 1986, p.96-97). Donc, pour Piaget, la loi fondamentale qui semble régir la interiorisation progressive de l'action est, en effet, la transition de l'irréversibilité vers la réversibilité, du déséquilibre vers l'équilibre. Dans un contexte où la formation des structures est le résultat d'un processus d'équilibration, le déséquilibre et l'irréversible apparaissent toujours comme menaçants, dans la mesure où ils introduisent le risque de l'autopersuasion et de la réflexion spéculative.

Ainsi, dans cette partie de notre travail, nous essayerons d'inverser le sens de l'explication de Piaget, en offrant une valeur positive et génésique au déséquilibre et

à l'irréversible. Ce sont eux que, dans une dimension exclusivement individuelle et non épistémique, sont à l'origine de la vraie nouveauté cognitive. Nous sommes convaincu que la vraie nouveauté cognitive, ou la diversité cognitive, n'advient pas seulement de l'aboutissement d'un projet téléologique quelconque, ni d'une adaptation stricte au milieu; ayant comme point de départ l'interaction adaptative, elle dépasse le cadre interactif et peut se rendre dangereusement inadaptative... pour pouvoir redevenir adaptative.

Contrairement au point de vue défendu par Piaget dans son texte de Sorbonne, nous sommes convaincu qu'il existe un principe vital d'irrationalité, avec une valeur génétique, qui se développe dans le déséquilibre et dans l'irréversibilité.

L'affectivité pourrait-t-elle jouer un rôle central dans cette diversité évolutive de la connaissance? .Pourrait-t-elle être le siège d'une raison propre, par opposition à une raison universelle. Au fond, pourrait-elle être, dans son essence, productrice de vraie nouveauté cognitive? Et comment la diversité peut-elle être liée au déséquilibre, au désordre?

_ C'est ce que nous essayerons d'étudier. Pour cela nous accepterons et exposerons la méthode proposée par Piaget, qui consiste à analyser toute nouvelle connaissance d'un point de vue structural et d'un point de vue fonctionnel. Nous ferons aussi recours à quelques concepts des Sciences Cognitives, macro-système scientifique où l'épistémologie génétique s'insère.

En essayant de trouver le vrai terme d'opposition de l'affectivité, nous proposerons alors un modèle qui, d'un point de vue structural et fonctionnel présente l'affectivité comme productrice de sens, donc de nouveauté cognitive, tout en se nourrissant et en s'appuyant sur le déséquilibre et l'aléatoire.

I.1. La dialectique avant la diversité

Dans une perspective développementale, c'est un principe orthogénétique connu (Werner, H. 1957) celui qui défend que tout développement, procède d'un état de relative globalité et indifférenciation vers un état de différenciation accrue, articulation et intégration hiérarchique.

Aussi l'affectivité, en tant que système en permanent développement, est obligée de faire ce double compromis, entre l'unité qui se différencie progressivement dans la multiplicité, et la multiplicité qui s'intègre dans des unités progressivement plus amples.

Mais entre un terme et l'autre, il existe un terme de transition qui ne doit pas être oublié. Le *dualisme*, dessiné à partir des limites de la différence entre deux termes, est le premier terme d'opposition à l'unité, dans une voie classique, et le dernier terme à atteindre, dans une voie évolutionniste, avant l'unité. C'est pourquoi son rôle doit être fondamental dans la composition de tout être vivant. Selon la

doctrine dualiste pour qu'une entité puisse exister, elle doit admettre deux principes premiers irréductibles. Deux éléments de natures différentes doivent coexister.

Pour l'élaboration des critères qui définissent un processus mental, Bateson défendait que «l'interaction entre les parties de l'esprit est provoquée par la différence» (Bateson G., 1979, p.88), nous introduisant ainsi aux termes en opposition. L'existence d'une différence entre deux processus est toujours nécessaire pour qu'ils puissent débiter une interaction dialectique.

Le dualisme peut être vu sous la perspective d'une division génératrice de rupture, et une autre de développement. La division signifie la différenciation, et le développement implique toujours une interaction entre deux termes en opposition. Or, précisément, ce qui définit l'interaction entre les deux extrémités d'une différence, c'est la *dialectique*. Celle-ci, bien que caractérisée dans son essence par une opposition, fait que la différence se dilue jusqu'à la formation d'une nouvelle unité. La dialectique est, alors, dans les deux sens, le mécanisme qui permet la transition entre l'unité et la diversité, et la transition entre la diversité et l'unité.

L'affectivité, en tant que processus mental, doit donc toujours être vue au sein d'une double dialectique. Pour pouvoir s'organiser en tant que système psychique, elle doit être le résultat, au moins d'une opposition et d'une complémentarité. De la même façon, pour aider à composer un système hiérarchiquement supérieur, elle a dû maintenir des rapports de complémentarité/antagonisme avec un terme différent. Comme l'expliqua Bateson

«la matière de la sensation est constituée par une paire de valeurs variables, présentée pendant un certain temps à un organe sensoriel, et dont la réaction dépend de la proportion entre les membres de la paire. (Idem, p.67).

Mais, s'il est assez facile de concevoir que l'affectivité, comme système global, est constituée à partir de la dialectique entre deux affects de hiérarchie inférieure, il est plus difficile de trouver un terme qui s'oppose dialectiquement à l'affectivité. Quel est donc le terme qui, s'opposant dialectiquement à l'affectivité, contribue à sa définition? Quel est le système qui, faisant des échanges de significations plus profondes avec l'affectivité, s'y oppose d'une façon aussi radicale?

I.2. La dialectique Sensorium/Motorium

C. G.Jung a bien dit que le psychisme humain est profondément divisé par le double signe d'un *animus* et d'une *anima*. Si l'un est plus masculin, dans son essence, et l'autre plus féminin, les deux coopèrent et s'entrecroisent dans les deux sexes. Bachelard (Bachelard, G., 1960), en assumant une attitude poétique en psychologie, disait que «l'*animus* est actif, clairvoyant, prudent et audacieux» (p.21). L'*anima*, qui s'exprime à travers la rêverie, est passive, profonde et paradoxale. C'est «a l'*animus* qu'appartiennent les projets et les soucis, deux façons

de ne pas être présent dans soi même. A l'*anima* appartient la rêverie qui vit le présent des images heureuses ... Les *images* sereines ... s'équilibrent dans la paix de l'*anima*». (Idem, p.61).

Edgar Morin, pour identifier une dialectique équivalente, nous rappelle que notre cerveau se construit à partir d'une boucle auto-éco-génératrice, allant du *sensorium* au *motorium*:

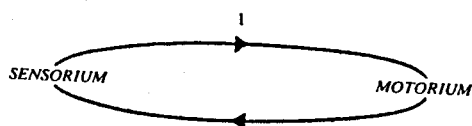


Fig.5 _ La boucle de coproduction entre le *sensorium* et le *motorium*
(Morin, 1986, p.54)

Et il rappelle aussi que notre tissu nerveux, comme notre peau, se différencie à partir d'une région de la membrane externe de l'embryon ou ectoderme. C'est dire qu'il s'est formé, phylogénétiquement, à partir des interactions avec le monde extérieur. (Morin, 1986, p.53-54).

Jusqu'à quel point coexistent, dans notre connaissance, un principe passif, sensoriel, et tourné vers l'intérieur du sujet, avec un principe actif, moteur et soucieux de l'extérieur? _ Il faut peut-être jeter un regard dans la neuropsychologie pour comprendre la profondeur de cette cohabitation. La division en deux hémisphères est, peut-être, la traduction structurelle au niveau du cerveau, d'une

division plus fondamentale de la connaissance. Roger Sperry, travaillant avec des sujets à cerveau scindé (Split Brain) a trouvé une spécialisation fonctionnelle pour chaque hémisphère. Nous retrouvons ici notre dialectique:

HÉMISPHERE GAUCHE	HÉMISPHERE DROIT
Analyse	Appréhension des formes globales
Abstraction	Concret (intonation de la voix, couleurs)
Logique	Émotion; intuition
Temps séquentiel	Orientation spatiale; aptitude à reconnaître des modèles visuels complexes
	Aptitudes musicales

(R.W.Sperry, 1981, p.218)

Comme dirait Piaget, l'origine de notre système nerveux «pourrait fournir le point de départ à toute une philosophie»... (Piaget, op. Cit, 1970, p.46).

Morin, inspiré des conclusions de Sperry, propose la typologie suivante:

GAUCHE	DROIT
Pensée analytique, abstraite	Pensée intuitive, concrète
Explication	Compréhension
Focalisation sur les objets	Focalisation sur les personnes
Linéarité, séquentialité, sérialité	Simultanéité, synthèse, globalité
Rationalité/calcul	Esthétique/art
Contrôle/domination sociale	Communication psycho-affective
Masculin	Féminin
Technicien	«artiste»
Culture/éducation occidentale	culture/éducation orientale

(Morin, E., 1986, p.89)

Morin rappelle comment cette division est plutôt fonctionnelle, car elle peut changer d'une culture à une autre, et chacun des hémisphères peut assurer la fonction de l'autre dans le cas, par exemple, d'une lésion précoce. En plus, tout paraît indiquer que la nature de cette division est exclusivement Occidentale. Elle est évidente dans les sujets *Split Brain*, car ces sujets gardent les caractéristique typiques d'un hémisphère et perdent celles de l'hémisphère lésé. Par exemple le sujet qui ne fonctionne qu'avec l'hémisphère gauche semble perdre toute son expression affective, mais garde toutes ses capacités d'élocution. C'est comme si l'expression linguistique s'opposait à l'expression des sentiments.

Et ce qui est étonnant c'est que cette division n'est jamais égale, il existe toujours une dominance car quand un des hémisphères domine, l'autre se soumet. Très rarement les deux peuvent dominer à la fois. Il existe une concurrence antagonique et une inhibition réciproque. Comme nous ne sommes pas tous des Leonardo da Vinci ou "bissexuels" psychiques, il est assez rare de trouver au sein de notre culture un logicien qui soit aussi un artiste fameux.

Il est donc possible de concevoir une *anima* qui subit, tournée vers le monde intérieur. Pôle d'une sensorialité qui cherche la globalité et le concret. Pôle de l'art, de la complexité et de l'intuition. Et il est aussi possible de concevoir un *animus* qui est vu comme actif, dans la mesure où il cherche à avoir un effet dans ce qui lui est extérieur. Et il agit dans cet extérieur pour le casser, le déstabiliser, le rendre discret et aléatoire. L'*animus* casse le temps et l'espace que l'*anima* avait voulu rendre entier. Le but est d'analyser la nature de ce monde extérieur, d'abstraire ces qualités. Et il fait cela pour pouvoir lui offrir une séquence et une logique. La logique de *l'anima*.

I.3. Dialectique Affectivité/Effectivité

La distinction faite par Morin nous paraît fort intéressante. Cependant, à cause de sa terminologie, elle enferme une réduction trop importante pour être oubliée. En opposant le sensoriel au moteur, il éloigne le premier du plan de

l'action. Le sensible devient exclusivement passif. Et cela équivaut à une dévitalisation du sensoriel. Or, nous avons apprécié l'effort qu'avaient fait Wallon et Piaget pour re placer le sensoriel dans le domaine de l'action. Et, en fait, la sensorialité est trop dynamique pour qu'on puisse l'opposer au mouvement. C'est pour cela que l'opposition entre un sensorium et un motorium ne nous semble pas adéquate pour décrire la division dialectique la plus profonde de la connaissance.

Nous préférons l'opposition entre l'*affectivité* et l'«*effectivité*» car elle semble mieux décrire les deux caractères de l'action de connaître, qui s'opposent d'une façon plus profonde, étant en même temps complémentaires. N'existant pas dans la langue française, l'expression portugaise "*efectividade*" (Moderno Dicionário da Língua Portuguesa, Lexicoteca, Círculo de Leitores), que nous avons traduit par "*effectivité*", exprime la qualité de ce qui est *effectif*. L'adjectif effectif, comme nous le savons tous, exprime ce qui se traduit par un effet et par des actes réels; ce qui est positif, réel, tangible. Donc, le contraire de ce qui est fictif et irréel. (Nouveau Petit LE ROBERT, Dictionnaire de la Langue Française)

L' "effectivité" est donc la possibilité que l'activité possède de s'exprimer dans un réel. Pour nous, étant donné que l'action est connaissance, l'effectivité est la partie de la connaissance qui a une expression dans l'autre. L'effectivité est la connaissance en tant que conséquence, résultat d'une réalisation dans un milieu.

L'affectivité, dans ce contexte, doit être comprise, dans la composition de l'action de connaître, comme le terme qui s'oppose de la façon la plus radicale à

l'effectivité, tout en lui étant complémentaire. Pour ce travail elle exprime la partie de la connaissance, donc de l'action, qui possède des effets et des résultats non plus dans le milieu, mais dans un sujet qui connaît, indépendant de ce même milieu. Par le mot affectivité nous voulons exprimer une réalité exclusive d'un sujet de connaissance, pris comme une unité, avec une indépendance relative du milieu qui l'entoure. Une connaissance qui n'a pas d'expression ni réelle, ni vraie, ni positive. Elle a donc une expression irréaliste et négative pour un observateur. L'affectivité est une connaissance fictive, et qui n'a pas d'existence, avant sa légitimation par l'effectivité. Son existence dépend de l'existence d'une différence, donc d'un principe d'éloignement du réel.

L'*affectivité* s'arrête là où l'individu perd la capacité de se transformer. Au delà de ses propres limites de transformation, le sujet ne peut que transformer le réel, en attendant que ce réel puisse de nouveau l'aider à se transformer. Elle peut avoir une dynamique exclusivement interne au sujet, soit d'un point de vue synchronique, soit d'un point de vue diachronique. Ainsi, une modification du milieu peut affecter le sujet, ou non. De la même façon une modification du sujet, peut avoir comme conséquence une transformation du milieu, ou non.

Une définition ainsi construite, ne peut pas se vouloir objective, et c'est d'ailleurs une *impossibilité*. Aucun des termes ne peut exister sans l'autre. Mais cela constitue le caractère contradictoire d'un système qui est, en même temps bouclé sur lui-même, et composé à partir d'une opposition dialectique

Comme l'a fait Piaget, nous aurions pu opposer l'affectivité à l'*intelligence* ou à la *raison*. Mais l'expression intelligence, dans la mesure où elle peut être confondue avec l'adaptation est une réalité bien trop vaste pour nous convenir. Et en plus nous voudrions tenir compte d'une certaine *efficacité* que possède l'action, dans la mesure où elle peut retourner au sujet, après s'être enrichie dans le milieu. Dans ce sens, nous pensons que le terme d'intelligence est plus vaste que celui d'"effectivité".

I.4. Modèle de l'interaction affectivité/ "effectivité", au sein du cadre plus général de l'interaction Sujet/Milieu

Nous avons fait un exercice pour essayer de mieux saisir la dialectique affectivité/effectivité au sein du cadre de l'interactionnisme.

Si nous regardons la représentation classique de l'interactionnisme (Sujet «--» Milieu), nous ne pouvons identifier _ dans un premier regard, et du point de vue synchronique _ que deux directions ou sens fondamentaux. Une qui a son point de départ dans le milieu pour atteindre le sujet (S «-- O), et une autre dans le sens inverse (S --» O). En gros, le premier sens correspond à l'action qui, après avoir été confrontée avec le réel, retourne vers le sujet. Cette direction, afférente, partage les voies de la réception sensorielle, et a pour effet de transformer le sujet, qui s'adapte

ainsi au milieu. Le deuxième sens est celui qui, ayant pris son origine dans une transformation du sujet, transformera le milieu, qui s'adapte ainsi au sujet.

En fait il s'agit d'une boucle interactive, plus que d'une séquence interactive, car l'action fait, sans cesse, des allers-retours qui dessinent un cercle. Représentons d'une façon figurative cette boucle de l'action.

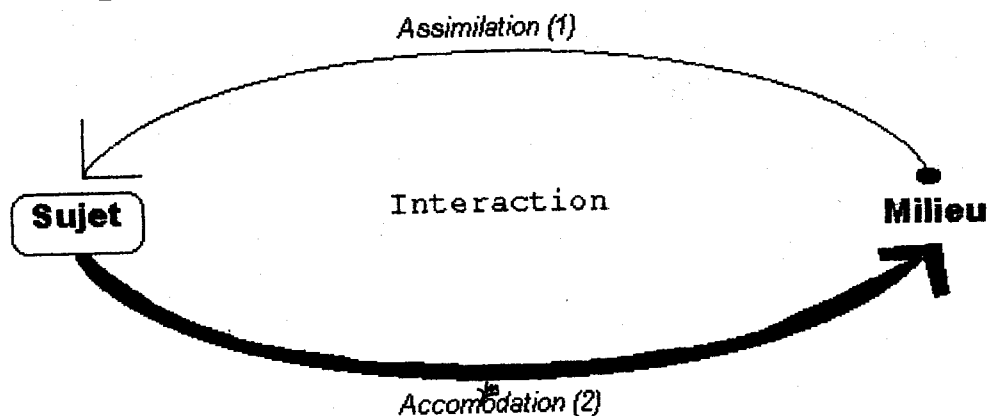


Fig. 6 _ Boucle de l'interaction entre le sujet et le milieu, pour l'affectivité

Cette boucle interactive figure une unité, et représente le mécanisme de retroaction ou *feedback* négatif qui détermine, à son tour, l'équilibre entre le sujet et le milieu. Nous considérons, *a titre d'hypothèse de travail*, que le sens de rotation de cette boucle correspond à celui de l'affectivité.

Mais cette boucle doit bien pouvoir *inverser son parcours*. Rappelons nous: «La formalisation s'oriente dans un sens contraire aux tendances spontanées de la pensée naturelle, étant donné que la pensée commune tend à aller de l'avant, alors que la formalisation consiste dans un effort retroactif» (Piaget, op.cit, 1979, p.78). En fait, pour Piaget, la réversibilité, qui tend vers la réversibilité logique, est l'unique

possibilité que possède l'action d'inverser son parcours: «Nous appelons réversibilité la capacité d'exécuter la même action, dans les deux sens du parcours, mais en ayant conscience qu'il s'agit de la même action» (in Apostel, L. et al, 1957, p.44). Cette inversion de sens pourrait être représentée de la façon suivante:

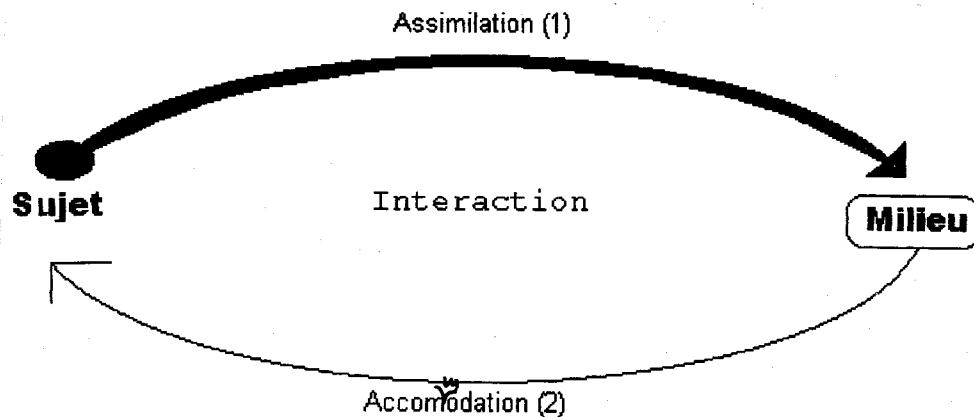


Fig.7 _ La réversibilité dans le sens de l'action, opérée par l' "effectivité"

Nous convenons de considérer que ce deuxième *sens de rotation de l'action* correspond à celui de l' "effectivité".

Pour faire une description du modèle interactif, en tant qu'observateurs, nous sommes toujours obligés de considérer, comme point de départ de notre observation (représenté par un cercle autour du sujet ou autour du milieu), soit le sujet soit le milieu. Pour l'étude de l'affectivité nous centrerons notre observation sur le *sujet*, en tant que récepteur et producteur de sens. Pour la deuxième voie, celle de l'effectivité, nous nous concentrerons plutôt sur le milieu. Le milieu fonctionne ici comme un obstacle pour le sujet. Alors que la première voie

est productrice de sens, la deuxième voie serait donc une *voie de contrôle* de la première, avec pour but de la rendre plus efficace, plus adaptée.

Cependant, nous le répétons, les deux voies de l'action ne sont pas des actions différentes, mais plutôt deux aspects complémentaires et antagoniques qui résident dans toute action. Nous pouvons représenter cette complémentarité de la façon suivante:

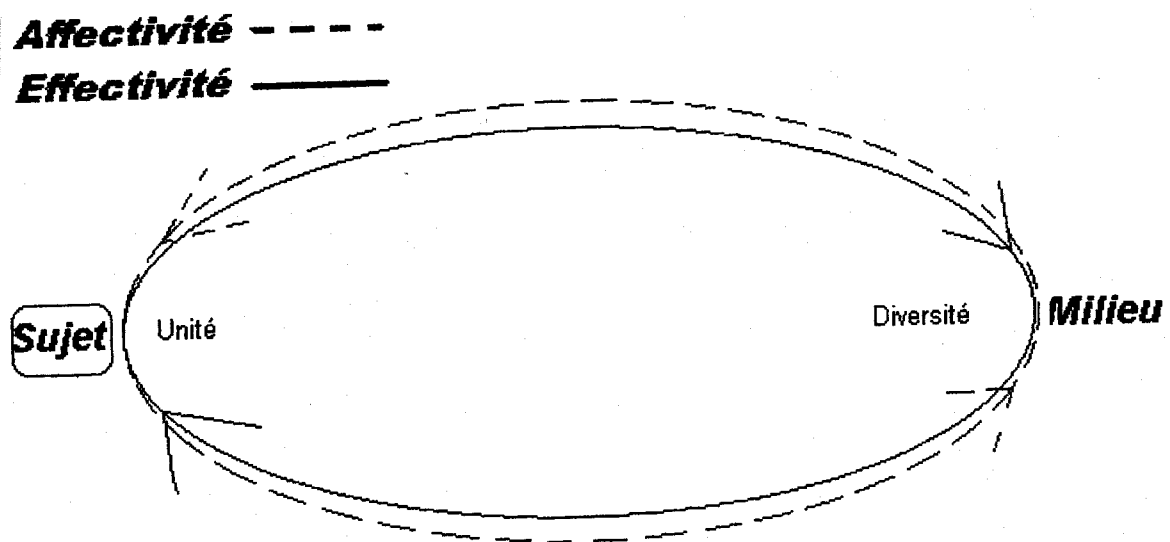


Fig. 8 _ La double voie de l'action

Il existe donc, dans la boucle dessinée par l'action de connaître, une première voie, la *voie de l'affectivité*. Ici, ce qui est en jeu c'est la production de sens. A chaque tour que l'action dessine, de nouveaux sens se dégagent, aussi bien du sujet, que du milieu, qu'au-delà des deux. Pour le Sujet (en évidence pour nous en tant qu'observateurs), il s'agit d'abord d'une voie d'*assimilation*. L'assimilation part du milieu pour arriver progressivement au sujet. N'étant jamais passive, plus elle

s'approche du sujet, plus elle devient éloignée de la réalité. Elle est une interprétation du milieu, et toute interprétation presuppose des *erreurs*. *L'assimilation en question, qui semble partir du milieu, serait l'interprétation liée au "ressenti" de quelque chose d'extérieur qui reçoit un sens (interprétation), adéquat ou non.* Les éléments fournis à l'assimilation ne sont, au début que des éléments discrets (par la propre nature physique des organes des sens); il sont des éléments dispersés dans l'espace qu'il faut fixer dans le temps. *L'affectivité, en tant qu'assimilation,* a comme objectif premier d'offrir un sens à ces données, les transformant en *images*. Et c'est à travers les images que l'affectivité articule le discontinu dans le continu.

Mais l'assimilation est un simple mécanisme d'un sujet en perpétuelle modification. Tout individu doit construire un monde interne à lui-même et dans lequel il va habiter. Ce sujet doit se transformer sans cesse, *s'accommoder* en permanence. Et *l'affectivité est, surtout, s'accommoder.* *L'affectivité, en tant qu'accommodation,* c'est pouvoir devenir, à travers l'*imagination*, ce qu'on a voulu être. Dans ce sens, inverse à celui qui lui a été attribué par Piaget, plus on s'accommode, plus on s'impose au réel, dans notre subjectivité. Le sujet, a travers l'affectivité, s'accommode, non au milieu, pour redevenir adapté, mais s'accommode plutôt à soi-même, tout en se transformant et se différenciant. La construction affective a toujours un caractère délirant. Le délire du sens que nous attribuons au autres et à nous mêmes. Dans ce sens, *connaître c'est se différencier par rapport au réel.* Et, se différencier c'est en même temps un acte d'interprétation

et un acte de création. Aussi, d'un point de vue purement dialectique, plus le sujet se différencie dans son identité, donc dans son unité, plus le milieu devient diversifié, dans la mesure où il a la possibilité de devenir ce qu'il n'était pas encore.

Mais cette interprétation nécessite inévitablement une vérification, car c'est cette vérification, à travers ses corrections, qui lui fournit son équilibre et son identité. L' "effectivité" doit enlever du sens quelque chose de signifiant afin de rétablir ou établir un sens ou une significations en rapport avec le réel.

La *deuxième voie*, de la boucle dessinée par l'action de connaître, est donc celle de l' "effectivité". Si le "délire" interprétatif du réel et de soi même est le support de toute connaissance; il transforme le sujet, qui en se transformant, transforme irrémédiablement le milieu. Et il faut qu'il le transforme d'une façon qui lui soit convenable car chaque comportement, aussi simple soit-il, peut avoir des conséquences catastrophiques, rendant le sujet inadapté. Il faut qu'il existe une voie de contrôle, dans l'action, qui serve à valider l'efficacité dans le milieu, de tout comportement émis.

Si l'on prend, en tant qu'*observateurs*, le milieu comme référence, l' "effectivité" possède, tout comme l'affectivité, un moment d'assimilation et un autre d'accommodation. Mais l'assimilation, dans l'effectivité a un sens complètement opposé à celui de l'affectivité. Si dans l'affectivité, l'assimilation se faisait dans le sens de l'articulation du discontinu dans le continu, c'est-à-dire, dans l'articulation de la diversité du réel dans l'unité du sujet; dans l' "effectivité", elle part de l'unité

du sujet pour saisir la diversité du réel. Nous cherchons, dans le réel, toujours ce que nous ne connaissons pas encore, ce qui est différent de nous.

Mais, en agissant sur le milieu, pour le connaître dans sa diversité, le sujet le transforme, le découpe, le déchire, le fragmente. Pour le saisir de nouveau, il faut réfléchir sur lui, il faut accommoder sa diversité à notre unité. L'accommodation, pour l' "effectivité" consiste en une élimination de l'ambiguïté et dans une réduction des possibles. Ici, elle n'a pas une valeur de *construction du sujet* dans le réel, mais plutôt une valeur de *construction du réel* dans le sujet.

Nous considérons aussi, en tant qu'observateurs, que dans l'affectivité l'accommodation domine sur l'assimilation, en vertu de ses fonctions, et dans l'effectivité l'assimilation domine sur l'accommodation, dans la mesure où les nouvelles données sur le réel sont primordiales pour que l'action du sujet puisse continuer d'être efficace. Mais cela deviendra plus explicite avec l'évolution de la construction du modèle.

CHAPITRE II

LES FONCTIONS DE L'FFECTIVITÉ

Normalement on commence la description d'un système donné, en essayant de circonscrire sa structure, trouvant ainsi son unité. Seulement après on essaye de saisir quels sont les rapports fonctionnels de ce système. Ici nous avons fait le contraire car, dans son rapport dialectique avec l'effectivité, l'aspect structurel de l'affectivité est secondaire. Comme nous le verrons, nous pouvons bien identifier un affect comme une unité de connaissance, mais, personnellement, nous ne nous rappelons pas d'avoir vécu la même émotion, le même sentiment, ou la même image deux fois de suite.

II.1. Fonction de création de sens

Si, pendant son assimilation, les chemins de l'affectivité nous conduisent progressivement de la diversité du réel vers l'unité de l'image sensorielle, après, elle part de l'unité de l'image (donnée, dans un niveau élémentaire, par la perception),

pour arriver à la multiplicité plastique de l'imagination. L'imagination créatrice de sens.

II.1.1. Création de sens et irréalité

L'affectivité, au sein de notre connaissance, est le domaine de l'irréversible, de l'irrationnel ou de l'anti-raison, du chaos et du feu. C'est le monde des mondes possibles. Essayons de saisir son esprit.

Si la fonction de la logique, au sein de l'effectivité, est l'élimination de l'ambiguïté et la réduction des possibles, pour une meilleur adaptation au réel; la fonction de l'affectivité, au contraire, est celle de nous conduire vers l'irréel, le fantastique, le surplus de significations. Pour rentrer dans son monde il faut d'abord ne pas vouloir "agir", car il commence avec la contemplation, là où les mouvements s'arrêtent

L'action affective est intrinsèquement subjective, et s'oppose à toute objectivité. Elle est l'anti-univers de la rêverie (Bachelard, G., 1948), des jeux d'enfants, du rêve et du surréalisme, de toute création esthétique .

Comment la rationalité scientifique peut-elle s'accommoder à l'irrationnel, qui est le domaine des passions (Rouanet, S.P., 1985), des délires, de l'art et de la mystique? Pourtant, si l'irrationnel a toujours passé à côté de la science, il n'est pas passé complètement inaperçu à la philosophie: il était bien le thème central de

l'*idéalisme magique* de Novalis, de la rêverie de Gaston Bachelard ou des jeux de langage de Wittgenstein. L'homme irrationnel est bien aussi le Super-Homme de Nietzsche.

Gaston Bachelard, par exemple, attribue à l'imagination cette fonction de l'irréel: «pour nous, l'image perçue et l'image créée sont deux instances psychiques très différentes et il faudrait un mot pour désigner l'*image imaginée*. Tout ce qui est dit dans les manuels sur l'imagination reproductrice doit être attribué à la perception et à la mémoire. L'*imagination créatrice* a des fonctions bien différentes de celles de l'imagination reproductrice. C'est à elle qu'appartient cette *fonction de l'irréel*, psychiquement aussi utile que la fonction du réel, et évoquée si fréquemment par les psychologues pour caractériser l'adaptation d'un esprit à une réalité marquée par les valeurs sociales.» (Bachelard, op. cit., 1948, p.3).

L'expression *image imaginée* est peut-être celle que nous avons trouvée la plus adéquate pour décrire le mode de fonctionnement de l'affectivité. Nous ne devons pas, cependant, confondre l'imagination avec l'affectivité car la première est un simple mécanisme de la deuxième. Bachelard encore, lui, l'a bien décrite: «L'imagination est un principe de multiplication des attributs, pour l'intimité des substances. Elle est aussi une envie d'être plus, non évasive, mais prodigue, non contradictoire, mais ivrognesse d'opposition. L'image est ce qui se différencie pour être sûre de devenir» (Idem, p.23).

Jung (Jung, C.G., et Pauli, W., 1955), lui aussi, a forgé toute une théorie sur l'existence "objective" de significations "subjectives". Mais Freud, plus soucieux de la rationalité s'est vite pressé de lui rappeler le danger de se laisser submerger par la marée noire de l'occultisme.

En fait, il semble difficile de concevoir une anti-raison, domaine de l'affectivité, sans tomber directement dans le domaine du mystique, pôle traditionnel d'opposition à la science, et dont la face la plus noire est précisément l'occultisme. Cependant le vouloir être, à tout coup scientifique, réduisant si souvent les objets d'étude au point de les rendre incompréhensibles, n'est pas moins occultiste. Faudra-t-il prouver l'existence objective, au sein de la connaissance, d'une fonction de l'irréel, qui s'oppose à toute objectivité. Autrement dit, la *possibilité* peut, tout en s'opposant à l'objectivité, être génératrice de nouvelles objectivités.

Atlan, dans son excellent ouvrage *A tort et à raison* (Atlan, H., 1986), insiste bien sur l'existence de plusieurs rationalités, ou sur différentes formes d'avoir raison, aussi différentes que légitimes. Il se demande si la science moderne saura se sortir de l'image d'une nature programmatrice, et si elle saura retrouver l'*homme-jeu*. Le défi est celui d'accepter «de jouer le jeu des systèmes interprétatifs différents, scientifiques, philosophiques, mystiques, artistiques» (p.233). Tout en faisant attention de ne pas mélanger les règles.

Le jeu, nous le savons, n'est pas une simple copie de règles pré-établies. Le jeu est aussi le siège d'une certaine irréalité. De ce qui ne pouvait pas être mais qui l'est quand même. Le jeu est l'imagination, l'affectivité qui veut se rendre effective.

Pour Winnicott (Winnicot, D. W. 1971), le jeu constructif _ celui qui n'obéit pas à des règles _ différencie progressivement le sujet de l'objet (la mère). Le jeu, dans ce qu'il possède d'irréel et auto-créateur, remplit progressivement l'*espace transitionnel*, lieu de séparation et d'union avec la mère. Il s'agit d'un espace, au-delà du sujet et en-deçà de l'objet, où sentiments de réalité et d'irréalité se mélangent au sein d'une activité créatrice.

Fink, lui aussi (in Atlan, op.cit., 1986) se penche sur l'irréalité du jeu. Il s'intéresse au jeu en tant que générateur de nouveaux possibles, dans la mesure où il s'enracine dans l'imaginaire. Pour Fink le jeu est le *domaine des possibilités infinies, dans son aspect gratuit, inutile, qui ne s'appuie sur rien, extérieur à la chaîne des causes et des effets, aussi bien qu'aux finalités* de l'action et des significations, au travers desquelles nous appréhendons, habituellement, le monde comme réel. Le jeu possède donc le caractère paradoxal d'être réel et irréel. Réel pour nous, qui avons eu une expérience, et irréel dans la mesure où son contenu est irréel. L'irréel de Fink est un espace fermé et séparé à l'intérieur du réel, il possède un domaine qui n'appartient qu'à lui, comme le sacré et le symbolique.

Le jeu enfantin contient cet aspect créateur, avec l'affectivité de réalités aléatoires, internes au sujet et au début simplement imaginées. Mais il est aussi une

situation privilégiée, de mise en place dans le réel, de ces contenus aléatoires. Il existe une dimension du jeu, comme de l'affectivité, qui sépare le sujet du réel _ dans la mesure où il fait exister des réalités de plus en plus éloignées de la réalité _ et il existe une autre dimension du jeu qui approche le sujet du milieu, comme l'effectivité. La même action qui sépare réunit. L'*originalité* ne peut jamais se dégager complètement de la tradition. Chez l'enfant comme chez l'adulte, pour pouvoir continuer à jouer, et à créer, il faut en même temps respecter les règles du jeu.

II.1.2. Créer du sens Vs. véhiculer du sens

Voir comment un enfant joue, c'est voir comment un adulte pense. Les contenus de l'imagination doivent être constamment vérifiés dans leur validité pour pouvoir exister. Un contenu qui n'est pas effectif, c'est-à-dire, qui ne résiste pas aux règles concrètes de la situation, tend irrémédiablement vers la disparition et l'oubli. Mais la formation de nouvelles règles: des règles qui approchent de plus en plus le sujet de ses propres valeurs (voir Piaget, 1932), n'empêche pas pour autant la créativité et l'originalité. Du "*playing*", pour suivre les expressions de Winnicott, où tout arrive par hasard, l'enfant doit évoluer vers le "*game*", joué à l'intérieur de règles strictes.

Cette dialectique évolutive est spécialement visible à l'intérieur d'un type privilégié de jeu. Le jeu du langage (voir Wittgenstein). Le langage, lui aussi, a cette double tâche de *créer du sens* et de *véhiculer* du sens. C'est-à-dire, il peut suivre plutôt les règles de l'affectivité ou plutôt les règles de l'effectivité. Le "langage de l'affectivité" part d'un niveau de description réaliste de la réalité, de description des images, pour aller jusqu'à un niveau de création de sens, comme par exemple le langage poétique, avant de prendre une signification pour un interlocuteur dans le réel. Ce type de langage essaye d'échapper aux règles de la formalisation, ce qui peut se traduire par une rupture avec les règles syntaxiques. Le "langage de l'effectivité", a donc une fonction inverse, de *réduction de sens* pour qu'il soit compréhensible dans le réel. Ce langage doit être spécialement soucieux de sa communicabilité. Ici la polysémie doit se soumettre aux règles de la syntaxe et de la phonétique.

Nous parlons ici, bien sûr, d'une opposition entre une dimension esthétique du langage, qui se fonde dans le désir, ayant en même temps une fonction de créer du désir; et une dimension herméneutique, soucieuse de véhiculer du sens. Nous ne pourrions pas rendre compte de l'état de la discussion qui oppose une philologie à une herméneutique. Mais nous pensons qu'il est utile de placer quelques axes de la discussion, car elle réfléchit, au niveau du langage, l'opposition entre les fonctions de l'affectivité et celles de l'effectivité.

Ricoeur (Ricoeur, P., 1986), par exemple, remplace le concept de Sujet par celui d'identité narrative. Ce qui garantit la permanence du sujet, en tant que tel, c'est la possibilité de demeurer dans l'esprit des autres, pendant le temps d'une narration. Le discours est vu ici comme le siège de la construction de sens et donc, d'identité, car le sujet ne retourne jamais identique à lui-même. Il est, en permanence, altérité et socialité. Concevoir un sujet qui pendant le déroulement de ses actes demeure identique à lui-même, en dépit du vécu d'une infinité d'états, est une illusion substantialiste, dénoncée il y a long temp par Hume et Nietsche (Mourão, J.A. 1996, p.13).

Le discours est, en même temps, une expression des états de l'âme, et sa proclamation; et, au-delà de nous, il est aussi interprétation et traduction de sens. Pour Aristote, l'interprétation était un acte de signification, producteur de sens à travers l'énonciation. Pour la phénoménologie, au contraire, elle est découverte, dévoilement de sens. Les sens étant multiples, il existe autant d'herméneutiques que de sens. Il n'existe pas une vérité, mais des vérités, chaque'une étant l'expression d'une façon d'exister dans le monde.

Pour Ricoeur, donc, le sens ne doit pas être enfermé à l'intérieur de soi-même. Le sens est transposition, conversion, acte de convoquer. Il est interdépendance et interproduction. Son existence ne doit pas être enfermée dans une intuition de soi-même pour soi-même, mais médiatisé par le discours, par les oeuvres, par la culture, par les institutions politiques et par l'histoire. Cela doit

aboutir à la création d'une subjectivité instruite par le monde de l'oeuvre et de l'institution, à travers les sens.

Mais, pour d'autres auteurs, il existe un "sentir le sens" indépendamment de toute objectivité. Parret (Parret, H. 1988), par exemple, postule la nécessité de comprendre la subjectivité comme une proto-subjectivité souveraine. Il existe, pour lui, un sujet pré-sémiotique et une subjectivité a-sémantique. C'est l'existentiel qui se transforme en morphologie et syntaxe. C'est-à-dire, qu'il existe un «sujet de désir et d'obligation», possédant un caractère «existentiel, amorphe, thymique et proprioceptif»(p.93).

Pour Mourão, «les passions peuvent être définies comme des drames iconiques, des colorations subjectivement liées au contexte externe, où se trouve installé un sujet. Elles réfléchissent ce qui se passe entre le sujet et le monde, du point de vue de l'organisation qualitative, d'un point de vue thymique. Elles se présentent en tant que des configurations modales que le temps fixe selon les "sociolectes" et "idéolectes" culturels» (Mourão, opus cit., 1996, p.191). Pour Zilberger (Zilberger, C., 1988), aussi, l'espace du *pathos* est celui de la modalisation, propagation et manifestation des valeurs. D'un point de vue descriptif, c'est un sujet qui croit dans l'objet et dans sa valeur. Le *pathos* est un espace de modalisation, serré entre le niveau des noms et un niveau critique, narratif, qui contrôle: pendant que le devoir implique la totalisation, la négation de l'excès; le vouloir implique l'infinie négation du manque. La création de sens, peut donc être ici comprise d'une façon modulaire,

chaque module constituant une unité de sens. Les unités de sens se ferment, là où le sens voulu se croise avec le sens retrouvé. Où se touchent, désir et identité.

Mais l'affectivité peut aussi être comprise comme drame, tragédie, inattendu; là où le sens "transborde" sans jamais pouvoir se retrouver... sans jamais trouver un lieu d'être.

II.2. Fonction d'ouverture et de désordre

Fonction d'ouverture

L'*affectivité* est, avant tout, *ouverture*. Ouverture tout au long des niveaux qui caractérisent la vie. Bien qu'elle soit obligée de se fermer pour pouvoir exister, depuis les niveaux les plus élémentaires l'affectivité est une fille de l'ouverture et veille pour que cette ouverture se maintienne. Elle est le siège, pour le sujet, de la *diversité*.

L' "*effectivité*", à l'inverse, veille sur la *fermeture*, c'est-à-dire limite les nouveaux possibles, par imposition de l'impossibilité qui est celle du réel.

En fonctionnant toute seule, abandonnée à elle-même, l'affectivité plongerait le psychisme dans une perpétuelle catastrophe, où une éventuelle identité n'en serait jamais connue, dans la mesure où elle demeurerait toujours une possibilité: ce qui peut devenir mais que n'est pas encore. Un choix qui n'a pas vu le jour.

Au contraire, l'effectivité nous plongerait dans le trou de l'entropie, de l'ensemble fermé qui devient de plus en plus vide. La connaissance est un système vivant, donc elle organise son ouverture et sa fermeture. Tout système vivant danse sur un équilibre, toujours précaire entre les deux tendances.

L'ouverture est toujours une ouverture à la complexité. Et la *Théorie Générale des Systèmes*, fondée dans les années 50 par Bertalanffy a eu le mérite de contenir, dès le départ, un principe de complexité. La notion de système ouvert a ainsi échappé à un formalisme réaliste, dans la mesure où il permet l'intégration de notions abstraites, comme les idées ou les sentiments (Le Moigne, J.-L., 1977). L'idée de l'existence des systèmes de connaissance permet de concevoir la connaissance dans sa double caractéristique d'unité et de différenciation permanente.

Le concept de système ouvert était, au début, délimité _ par la négative _ par les limites d'application du deuxième principe de la thermodynamique. C'est-à-dire, celui qui prévoit l'existence de systèmes fermés, ou systèmes qui ne nécessitent pas d'apport d'énergie ni d'information. Les systèmes ouverts, par opposition à ces derniers, étaient donnés avec un gradient différentiel qui leur permettait de contrarier le flux d'entropie. Le secret de sa survie consistait dans la manutention d'un état de permanent déséquilibre avec l'extérieur; déséquilibre qui, paradoxalement, contribuerait à la manutention de l'équilibre interne. Tout système ouvert est condamné, pour empêcher sa désintégration, à maintenir un certain degré de fermeture. Mais le grand intérêt du concept de système ouvert a été d'encadrer et

d'offrir un contexte au système d'échanges des systèmes vivants; ils nécessitent tous, non seulement alimentation externe, matérielle et énergétique, mais aussi organisationnelle et informationnelle (Morin, E., 1990, p.29).

Mais pourquoi peut-on dire que l'affectivité privilègie l'ouverture? Dans la mesure où elle recherche en permanence la découverte de nouveaux sens, de nouvelles formes de sentir, de nouvelles formes d'être dans un lieu. L'affectivité est activement impliquée dans la complexification de l'individu. Elle détruit en permanence les sens pré-établis, les anciennes formes, pour les transformer, les métamorphoser en nouvelles formes de sentir. Son chemin est une séquence ininterrompue de catastrophes, qui, non seulement élargissent les limites de notre conscience et de notre connaissance, mais nous conduisent aussi vers ce que nous ne connaissons pas encore: le chaos, la connaissance de l'infini.

Mais, nous le répétons, si pour l'affectivité la fonction d'ouverture est une des plus importantes, elle doit, pour pouvoir fonctionner, se soumettre elle-même aux exigences d'une structure. En fait, nous ne pouvons pas concevoir une ouverture sans la fermeture correspondante. Tous les systèmes, et cela inclut les systèmes cognitifs, sont doués d'une organisation qui fonctionne à travers un réseau d'échanges, qui se réalisent dans un cercle de causalité fermée. L'organisation circulaire est un système homéostatique qui a la fonction de veiller sur la pertinence des composantes à intérioriser, de façon à maintenir la circularité-même du système.

C'est aussi la "circularité de son organisation" elle-même qui transforme les systèmes vivants en *unités* d'interaction.

Un système vivant doit définir, pour chaque niveau de son organisation, quels sont les domaines d'interaction qu'il peut établir sans perdre son identité. Selon ce point de vue, et à cause de cette circularité, les systèmes vivants ont un domaine d'interactions auto-référencié. Chaque état interne requiert la production de conditions d'interactions qui conduisent à ce même état initial. L'environnement d'interaction se définit par les classes d'interactions qu'un organisme peut investir, ou, du point de vue de l'observateur, par les classes d'interactions qu'il peut observer. Le système cognitif, du point de vue de sa fermeture, «est un système dont l'organisation définit le domaine d'interactions où il peut agir d'une façon efficace pour la manutention de son Moi (*Self*). Le processus de cognition est l'action actuelle dans ce domaine. Les systèmes vivants sont tous des systèmes cognitifs, et le processus de la vie est un processus de cognition. Et ce principe est valable pour tout organisme, avec ou sans système nerveux» (Maturana, H.R. et Varela, F. 1980, p.13).

Le dialogue ouverture/fermeture est donc, lui aussi, constitutif de tout affect, de toute unité de connaissance. Si l'ouverture de l'affectivité représente le mouvement de l'imagination _ qu'il s'agisse d'imaginer des images sensorielles ou autres _ la fermeture représente l'image elle-même en tant qu'état. Les affects demeurent dans notre esprit, pendant un certain temps, plus ou moins long, avant de disparaître, pour pouvoir redevenir autre.

Fonction de désordre

L'affectivité est donc le domaine de l'anti-raison. Elle est le siège, dans le psychisme, d'un chaos qui cache un ordre simplement possible ou imaginé. D'un point de vue dynamique, elle casse sans cesse les limites imposées par la raison, se constituant comme le siège même de la diversité, de l'irréversible, du *désordre*.

Mais il ne s'agit pas d'un désordre meurtrier, mais plutôt d'un désordre créateur, créateur de sens nouveaux. Un désordre qui se nourrit d'un chaos et qui se dirige vers de nouveaux ordres.

Cette idée de création à partir du chaos, est une idée très ancienne, avec un parcours tortueux, dont nous ne pouvons raconter qu'une petite partie.

Avant la transformation opérée au sein des sciences cognitives, où l'idée d'auto-organisation remplace le paradigme logique de traitement de l'information, une vraie révolution s'était déjà produite au sein de la Physique et de la Mathématique, à la fin du siècle dernier. Morin le synthétise parfaitement. L'ordre qui regnait dans la science classique, et qui ignorait la dispersion et la dégradation, surtout au sein de la Physique, fut brusquement interrompu par la formulation, de Carnot et de Clausius, du deuxième principe de la thermodynamique. Ce principe postulait que l'énergie qui se transforme en chaleur ne peut pas se reconvertir entièrement, perdant une partie de son aptitude pour effectuer un travail. Clausius

appela entropie cette diminution de la capacité pour effectuer un travail, propre à la chaleur. (Morin, E., 1977). Dans un système fermé, c'est-à-dire un système qui ne maintient pas des échanges énergétiques avec l'extérieur, une transformation opérée à l'intérieur est toujours accompagnée d'une augmentation de l'entropie. Dans le cas où ce processus se maintient, ce système tend vers un équilibre thermique, c'est à dire, vers sa disparition.

Comme le rappelle Morin, «ce qui est étonnant c'est que le principe de dégradation de l'énergie de Carnot, Kelvin et Clausius, s'est transformé en principe de dégradation de l'ordre, pendant la deuxième moitié du XIXe siècle, avec Boltzmann, Gibbs et Plank» (Idem, p.39). En 1890, avec la notion de *quantum* d'énergie, Max Plank casse définitivement les fondements microphysiques de l'ordre . De ce fait, les particules qui constituent l'atome, jusque la l'unité constitutive de la matière, n'ont plus de localisation physique absolue. L'existence de ces particules dépend de son mouvement, son «identité se divise, se partage entre le statut de corpuscule et le statut d'onde». (Idem, p.42). On est revenu à l'hylózoïsme des pré-socratiques dans le sens où la *physis* est définie par son caractère actif et dynamique. Elle n'est pas la substance, dans son immobilité, mais la substance en tant que principe d'action et d'intelligibilité de tout ce qui est *multiple en devenir*. L'unité, avec Max Plank, se dissout, et l'élément stable devient aléatoire. Le *désordre* envahit la *physis*. Mais il ne s'agit pas d'un désordre destructif, mais d'un désordre génésique qui, au lieu de dégrader, fait exister.

Les développements de la thermodynamique, débutés par Schrödinger (Schrödinger, E., 1945) et développés par Prigogine (Glansdorff, P. et Prigogine, I., 1971), montrent bien cette relation de complémentarité entre phénomènes désordonnés et phénomènes organisateurs. Morin rappelle comment cette idée peut avoir des implications cosmiques, avec l'idée d'un univers qui s'organise dans la turbulence, dans l'instabilité, dans le détour, dans l'improbabilité et dans la dissipation énergétique.

Shannon (1949), de son côté, se demandait comment et dans quelles conditions l'information peut se créer à partir du bruit. Sa théorie de l'information mesure les probabilités de présence d'un signe, dans un lieu donné d'un message, sans s'intéresser à la signification de ces mêmes signes. Ses résultats ont été curieux: plus l'apparition d'un signe est improbable, dans un message donné, plus le signe contient d'information. Il a donc établi que la quantité d'information qu'un élément informationnel peut contenir est, selon lui inversement proportionnelle à sa *redondance*.

Newman, (Newmann, J.Von, 1966), est arrivé à une conclusion de la même nature, quand il affirme que, ce qui distingue l'automate vivant des autres automates, c'est qu'il fonctionne avec le désordre. L'ordre de ce qui est *vivant* fonctionne avec le désordre. C'est-à-dire que la vie est une «order from noise principle» (Foerster, H.Von, p.31-50).

Atlan (1979, 1986) est peut-être l'auteur qui est parvenu le mieux à une vraie théorie de l'organisation du vivant à partir de l'antagonisme entre l'ordre et le désordre. Lui aussi s'est rendu compte que l'opposition classique entre organisé et hasard devrait être revue. Dans *Entre le cristal et la fumée* (1979), il définit l'organisation «par une dynamique de variation de la quantité d'information dans le temps et où, à chaque instant, le degré d'organisation est défini, non par un point sur une droite (un seul paramètre qui permettrait de l'ordonner) mais par trois paramètres: deux d'entre eux expriment un compromis entre redondance et variété, entre ordre répétitif et ordre par improbabilité(...). Le troisième est un paramètre de fiabilité qui exprime une sorte d'inertie du système par rapport aux perturbations, dont l'effet peut être d'ailleurs aussi bien positif que négatif, suivant le niveau (...)» (Idem. 70-71). Dans cette théorie Atlan se situe dans un point de convergence entre les directions de Von Foerster, de Shannon et de Brillouin, pour qui la quantité d'information, donc la complexité d'un système, sont relatives à un ordre dont on ne connaît pas le code, c'est l'information qui nous manque, c'est l'incertitude sur ce système. L'ordre, dans ce contexte, est pour nous une mesure de la simplicité, et nous est donné par la redondance, c'est à dire, ce qui est répétitif.

Atlan étend d'une façon intéressante ce principe aux systèmes humains. Les mécanismes de création et d'organisation à partir du bruit sont à l'oeuvre dans les processus de l'évolution des espèces par mutations-sélections (voir les travaux de S.J.Gould), ainsi que dans le *processus d'apprentissage*: «Ils apparaissent dans le

mélange entre ce qui est déterminé et ce qui est stochastique, mélange qui caractérise aussi bien l'organisation cérébrale que celle des machines à apprendre.»(Idem, p.135).

La question centrale était celle de savoir à quoi correspondent notre conscience et notre volonté, si nous concevons un psychisme qui s'organise à partir du bruit et de l'indétermination. C'est-à-dire, à quoi correspond ce qui est ressenti par chacun de nous comme la source de notre détermination: suivons-nous un programme, selon une conception purement déterministe; ou sommes nous des systèmes auto-organiseurs, où l'invention et la nouveauté apportées par le temps qui passe, proviennent en fait d'une accumulation de secousses contingentes. La nouveauté cognitive pourrait-elle être comprise en termes d'irruption du radicalement nouveau et de la création, non du néant mais du chaos? Voyons: «Appliquant le principe de complexité par le bruit à une théorie de l'apprentissage, on aboutit à un certain nombre de propriétés de ce qu'on peut considérer comme un système auto-organisateur à l'oeuvre dans un processus d'apprentissage non dirigé. Il faut, en effet, distinguer un apprentissage dirigé d'un apprentissage non dirigé. Dans un apprentissage non dirigé, un système placé dans un environnement, nouveau pour lui, crée en quelque sorte, dans cet environnement inconnu, les patterns qu'il va ensuite se conditionner lui-même à reconnaître.»(Idem, p.144). Deux propriétés se dégagent de cet apprentissage non dirigé, conséquences du principe de complexité par le bruit. La première (c'est l'apprentissage) doit être comprise comme une

création de patterns bien particuliers qui en exclut d'autres. Dans ce sens l'apprentissage implique toujours une augmentation de la différenciation, de la variété, de l'hétérogénéité. La deuxième propriété c'est que les patterns, une fois créés, sont comparés avec les nouveaux stimuli; et la reconnaissance de ces stimuli ne peut jamais être qu'approximative, puisque les patterns produits par la comparaison, possèdent toujours quelque chose de complètement unique.

Pour Atlan, donc, l'organisation psychique se nourrit du nouveau et de l'aléatoire pour son évolution, tout se passe comme si nous fabriquions sans cesse de l'organisé à partir du chaos. Une des questions qui émerge immédiatement dans cette façon de concevoir l'apprentissage, c'est le statut de certaines productions inattendues et plus ou moins aléatoires, comme le délire, dans ce même processus d'apprentissage. Dans *A tort et à raison* (op.cit. 1986), il offre au délire ce même statut de processus formateur, normalement en oeuvre dans l'acquisition de nouvelles connaissances. L'idée qui est défendue c'est l'existence de plusieurs rationalités. Il n'existe pas une raison unique, qui reflète une *réalité ultime*, mais une raison acrobatique, osée, qui joue la multiplicité et le relativisme. Se reposant la question des frontières entre la mystique et la rationalité, il montre comment ordre et chaos coexistent, même au niveau de la rationalité symbolique. Et comment coexistent aussi, un discours rationnel sur la réalité et «l'expérience d'une réalité sans raison».

(Idem, p.99)

L'affectivité est donc une de ces rationalités, mais avec cette responsabilité accrue de gérer les possibilités de désorganisation qui possède une unité de connaissance. Les uniques limites de ces possibilités sont les exigences de l'affectivité, avec le risque de rester trop déconnecté, donc malade ou inadapté. L'affectivité étant désordre, elle est aussi le siège d'une recherche active de nouveaux ordres, de nouvelles réalités et de nouvelles formes de sentir. Cette envie de changer, cette inquiétude existentielle, inhérente à l'affectivité, est ce qui fait que nous cherchons, sans jamais pouvoir trouver. Ce que nous, éventuellement cherchons, est ce qui est multiple en devenir et qui nous trouble.

D'un point de vue dialectique, ce mouvement de désordonner implique toujours l'activation de l'effectivité. L'ordre de l'un implique le désordre de l'autre et inversement. Leur rapport dans la genèse pourrait être résumé dans la figure suivante: (Cf. Fig.9, p. 123)

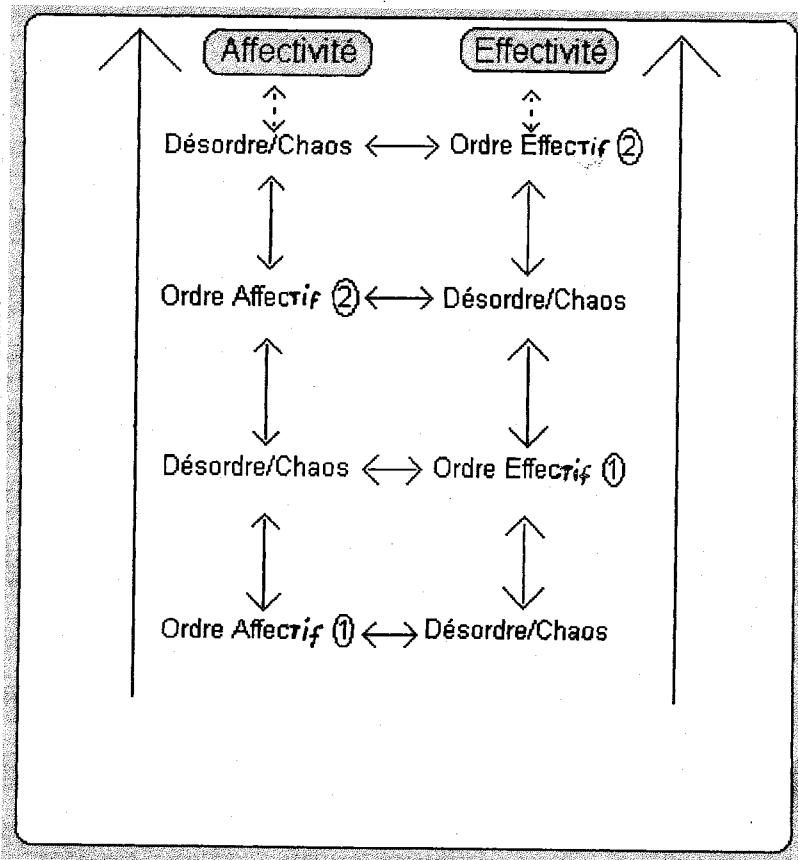


Fig 9 – L’Alternance de l’ordre et du désordre dans la formation des structures affectives, par opposition aux structures de l’ “effectivité”.

Nous sommes ici en présence d’un rapport d’équilibre qui a besoin d’être explicite.

II.3. Fonction de déséquilibration

II.3.1. L'équilibre dans l'épistémologie de Jean Piaget

Chez Piaget, le problème de la stabilité structurelle, donc de l'équilibre, est central pour la compréhension de la genèse des structures de la connaissance. En fait la thématique de l'équilibre est un bon point de départ pour la compréhension de toute l'épistémologie génétique.

Fondamentalement, comme nous l'avons déjà vu, Piaget (1952, 57, 59, 75) défend l'idée que l'acte de structuration psychique se déroule toujours dans la transition entre un moment de déséquilibre, provoqué par le milieu, et un moment d'équilibre, dû à une régulation du sujet. L'acquisition des structures se fait toujours dans le sens de la rééquilibration, c'est-à-dire d'une réaction du sujet qui le rend plus adapté au milieu, plus équilibré. Les structures qui résultent de ces actes sont organisées dans une progression hiérarchique, où les structures de niveau supérieur sont aussi celles qui se présentent les plus équilibrées. Autrement dit, la connaissance tend vers la stabilité, donc vers l'invariance et la permanence.

Comment Piaget résout-il le problème des tensions entre les nécessités d'invariance et le besoin de changer?

En fait, l'équilibre ne doit pas être confondu avec un équilibre mécanique, dans la mesure où il ne représente pas une compensation entière, mais plutôt une *modération de la perturbation* (Piaget, op.cit., 1975). Ceruti (Ceruti, M., 1992) souligne bien que, chez Piaget, l'équilibre ne doit pas être confondu avec un équilibre thermodynamique qui est un état de repos après la destruction des structures. Il est,

au contraire, plus proche des *états stationnaires mais dynamiques* _ ce dont parle Prigogine _ capables de maintenir un ordre fonctionnel et structurel dans un système ouvert. Dans ce sens, pour la genèse des structures, ce qui est important ce n'est pas l'équilibre comme état, mais le propre processus de recherche de l'équilibre, qui manifeste un pouvoir explicatif plus important .

Nous pouvons donc distinguer trois types d'équilibration principaux; un qui se situe entre l'assimilation et l'accommodation, et qui conditionne l'équilibre entre le sujet et le milieu; un deuxième qui arrive entre deux sous-système en déséquilibre, à l'intérieur d'un même système hiérarchique; et le troisième, qui existe à l'intérieur du système hiérarchique, et qui réunit tous les sous systèmes de la connaissance dans un seul système global. Ces trois formes d'équilibration se réunissent dans une seule dynamique globale d'auto-régulation des structures cognitives.

II.3.2. La régulation synchronique du déséquilibre

Jean-Marie Dolle (Opus cit., 1987) remarque que Piaget, « opposant adaptation-état à adaptation-processus, ne considère pas que l'adaptation-état procède d'un processus d'adaptation et puisse fonctionner par assimilation quand l'adaptation-processus s'enclenche au contraire par un déséquilibre qui met en oeuvre l'accommodation. Si l'assimilation et l'accommodation s'impliquent l'une l'autre, comme invariants fonctionnels du même sujet, elles ne renvoient ni l'une ni l'autre

au même état. Certes, l'état d'équilibre, dans son instabilité relative ou sa mobilité même, comme en toute interaction adaptative vivante, engendre-t-il son contraire, le déséquilibre, créant un mouvement incessant de l'un à l'autre et réciproquement. Mais l'association, comme invariante, caractérise le mode fonctionnel de l'état de l'équilibre (mobile encore une fois) du sujet. L'accommodation, en revanche, naît du déséquilibre où se trouve peu à peu le sujet dans son interaction adaptative avec le milieu. Autrement dit, le sujet psychologique oscille entre deux états opposés, l'équilibre et le déséquilibre, le premier fonctionnant par assimilation, le second par accommodation.» (p.93). En soulignant l'existence d'un *état* de déséquilibre, ferme, comme le résultat final d'un processus d'accommodation, Dolle se démarque d'un Piaget qui ne concevait que la transition entre deux *états* d'équilibre de nature différente.

Il représente de la façon suivante, un «sujet qui oscille d'un état d'équilibre relatif à un état de déséquilibre relatif et réciproquement»:

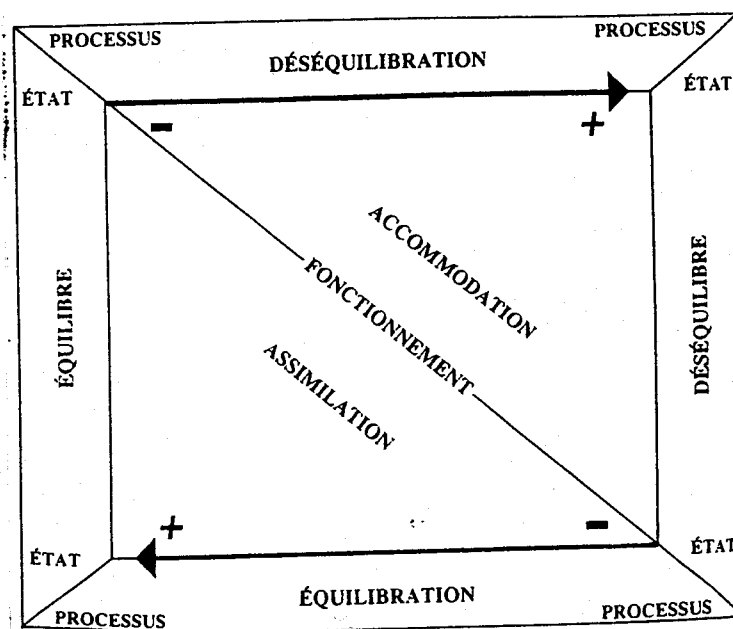


Fig. 10 _ Interpénétration de la déséquilibration avec l'équilibration, en fonction de la prépondérance de l'assimilation ou de l'accommodation (Dolle, 1987, p. 94)

La transition entre un moment où prévaut l'assimilation et un moment où prévaut l'accommodation _ chaque état potentialisant l'autre opposé _ ne se fait pas brusquement. Elle «s'opère progressivement selon des tâtonnements, des approximations, des ajustements, des retours en arrière plus ou moins longs et plus ou moins pénibles»(p.95)

Pour rendre compte de cette progression, au sein du *sujet psychologique*, Dolle a construit le schéma suivant, ayant recours à la lemniscate:

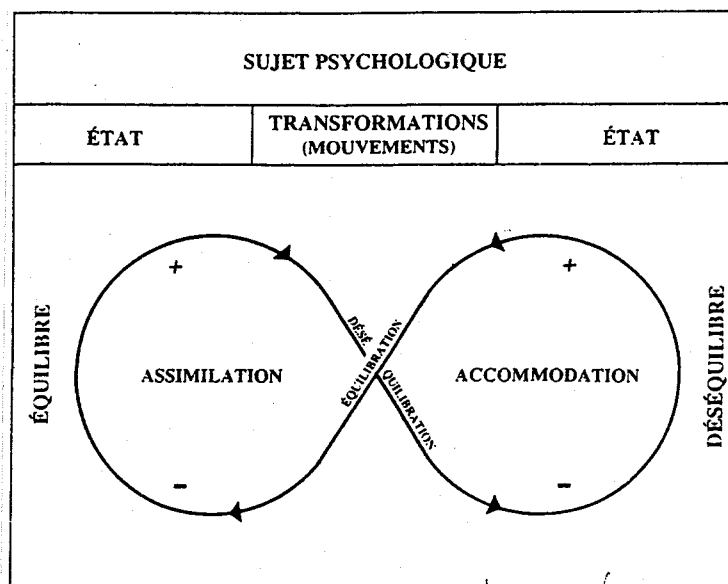


Fig.11 _ Mouvement alterné des équilibrations-déséquilibrations, en fonction de la transition entre l'assimilation et l'accommodation (Dolle, 1987, p. 96)

Il s'agit d'un schéma idéal, en parfait équilibre, qui comme l'auteur le fait remarquer, peut comporter toutes les déséquilibres, où l'assimilation l'emporte sur l'accommodation, ou alors où l'assimilation est franchement moins importante que l'accommodation, comme dans les deux cas suivants:

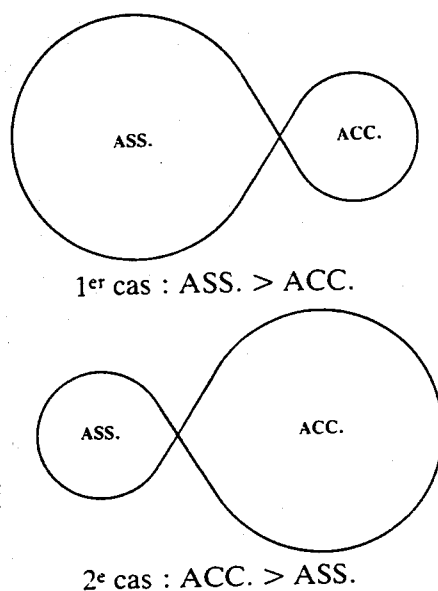


Fig. 12 _ Dissymétrie entre l'assimilation et l'accommodation (Dolle, 1987, p.120)

II.3.3. Le déséquilibre entre l'affectivité et l'effectivité

D'un point de vue strictement synchronique, conceptualiser un équilibre virtuel _ pour le Sujet Psychologique _ entre l'assimilation et l'accommodation, n'exclut donc pas toutes les asymétries. Bien sûr, ces asymétries existent soit à l'intérieur du Sujet Psychologique vu comme une unité, soit à l'intérieur des sous-systèmes qui le composent.

Il existe donc une asymétrie entre l'effectivité et l'affectivité, en ce qui concerne l'utilisation de l'assimilation et de l'accommodation. Mais si l'asymétrie a un caractère exclusivement temporaire pour le Sujet Psychologique, pris en tant que totalité, elle peut avoir un caractère permanent quand il s'agit de ses sous-systèmes. Regardons le schéma suivant:

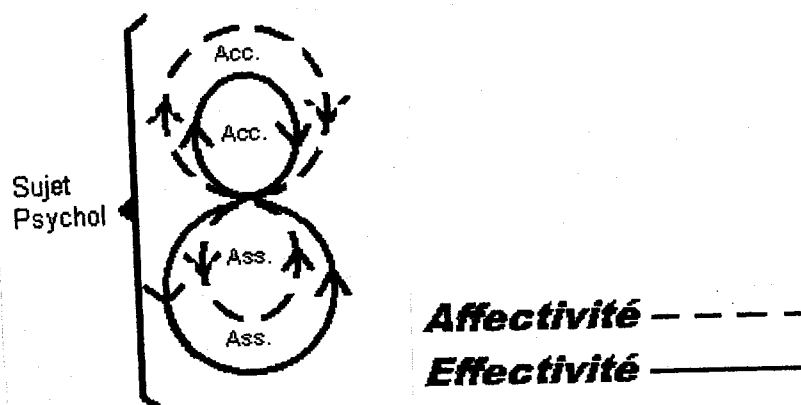


Fig.13 _ Dissymétrie permanente entre l'affectivité et l'effectivité, au sein du Sujet Psychologique, en ce qui concerne l'utilisation de l'assimilation et de l'accommodation.

Ce schéma veut exprimer l'existence d'un déséquilibre permanent entre l'affectivité et l'effectivité, au sein du sujet psychologique, dans ce qui concerne l'utilisation de la fonction d'assimilation ou d'accommodation. Si les rapports d'équilibre, entre ces deux composantes de l'action, ne peuvent pas être compris qu'au sein d'une relation dialectique, où la déséquilibration de l'un représente l'équilibration de l'autre et inversement; par rapport au sujet psychologique, l'

“effectivité” se présente comme plutôt assimilatrice et l’affectivité, se présente plutôt accommodatrice.

II.3.4. La régulation diachronique de l’équilibre.

Bien que Piaget ait pris en considération les aspects homéostatiques de l’auto-régulation organique et cognitive, ce qui l’intéresse d’avantage sont les aspects évolutifs. C’est-à-dire qu’il conçoit un *modèle de développement en spirale* (Piaget, op.cit. 1967), caractérisé par une amplification de la rétroaction, jusqu’à la production d’un système de niveau supérieur. L’influence d’une cybernétique de deuxième ordre, celle qui prend en considération les systèmes qui observent, est nette dans la théorie de l’équilibration de Piaget.

Pour l’auteur, le déséquilibre est toujours le résultat d’une perturbation dérégulatrice, d’origine externe, bien que, au fur et à mesure, la propre dynamique interne elle-même des structures fonde un système interne de déséquilibration. Le processus qui s’oppose à cette dérégulation peut être une compensation par inversion ou par réciprocité. Le succès de cette possibilité de compenser la perturbation, conditionne l’existence d’une *équilibration majorante*, ou d’une nouvelle forme d’équilibre. L’équilibration majorante se caractérise fondamentalement par un élargissement de son domaine cognitif (assimilation); et par une différenciation de la compréhension, ce qui se fait à travers la régulations des régulations qui est l’*abstraction réfléchissante*.

L'*équibration*, pour Dolle comme pour Piaget, «ne peut se concevoir que dans une dissymétrie à l'avantage de la permanence.» (Dolle, op.cit. 1987, p.97). Les structures se construisent toujours au sein d'un processus de rééquilibration qui fait suite un moment de déséquilibration. *Dolle accorde trois sens à l'équilibration majorante*: «Du point de vue génétique le plus général, nous sommes renvoyé au constructivisme génétique, c'est-à-dire à la mise en place successive de structures de plus en plus complexes, souples et mobiles. De là des équilibrations majorantes interstade pour réaliser l'équilibre final du stade considéré d'une part, des équilibrations de structures finales en leur palier d'équilibre. Ce qui revient à considérer les équilibres de stade à stade.»(Idem, p.98). L'auteur représente ainsi cette *progression génétique intrastade*, rendue possible par l'existence d'une équilibration majorante: (Cf. Fig.14, p.132)

Le deuxième sens de l'équilibration majorante est celui d'être responsable de la *construction de schèmes emboîtants d'équilibre* légèrement supérieur dans un processus intrastade. Et enfin, dans un troisième sens elle est responsable de la production de structures avec la création de nouvelles structures.

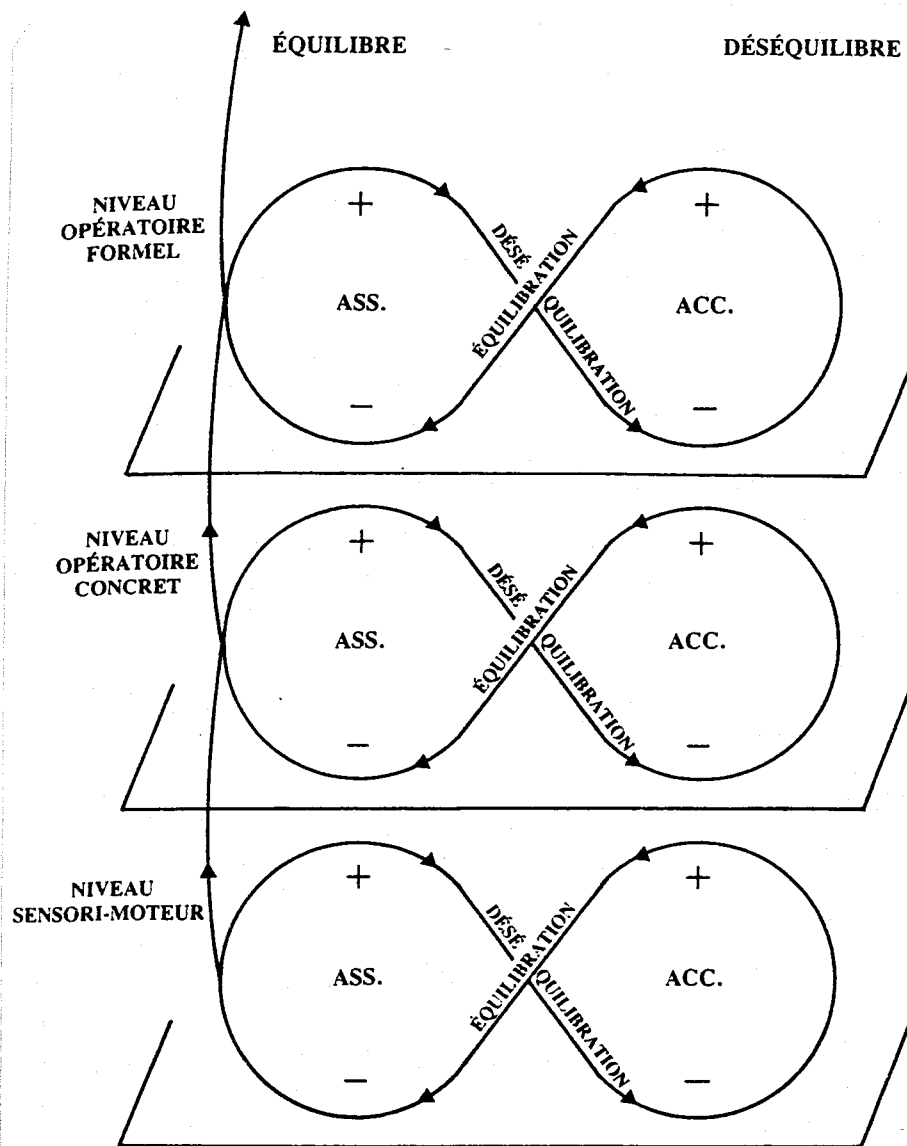


Fig.14 Progression génétique intrastade à partir de l'équilibration majorante (Dolle, 1987, p.99)

II.3.5. La régulation diachronique affectivité/effectivité

Piaget a pu décrire (Opus cit, 1954), bien que d'une façon sommaire, l'évolution parallèle, au long des stades de développement, entre l'affectivité et l'intelligence. Mais, du point de vue de l'équilibre, *il n'a jamais pu concevoir une affectivité qui produise, d'une façon relativement indépendante et dans la déséquilibration, ses propres connaissances*. Dans le schéma de Dolle que nous venons de présenter, on ne voit pas encore une vraie dialectique entre l'équilibre et le déséquilibre, dans la genèse des structures (ce que l'auteur remarquera plus tard).

D'une façon *schématique*, la meilleure façon de représenter un système qui évolue à l'intérieur de deux limites d'équilibre est le thermostat d'Ashby

Nous sommes partis de cette représentation pour présenter l'évolution du sujet Psychologique, comme le résultat d'une composition d'antagonisme/complémentarité entre deux sous-systèmes, qui évoluent à l'intérieur de deux limites d'équilibre: l'affectivité et l'effectivité. Pour cela, nous nous sommes inspiré du graphique de l'évolution conjointe et des rapports d'équilibre, entre la figurativité et l'opérativité, fait par Dolle dans des travaux récents (1990, 1992, 1998).

Le thermostat de Ashby est cependant inadéquat dans la mesure où il rend compte d'un système qui évolue toujours à l'intérieur des mêmes limites d'équilibre et déséquilibre. Cela ne peut jamais arriver dans un système cognitif, dont l'existence dépend du perpétuel élargissement des frontières d'équilibre (sans quoi les rapports de hiérarchie ne seraient pas possibles). L'action viole en permanence

ses frontières de connaissance. Et nous avons voulu représenter cette évolution de la façon suivante: (Cf. Fig.15, p.135)

Nous rappelons que ces schémas ont seulement une valeur illustrative, sans prétention dans le domaine de l'objectivité.

Ce qui ressort immédiatement de cette représentation c'est le fait que l'équilibration comme la déséquilibration sont toujours interprétées dans le sens de la majoration. C'est pourquoi nous parlerons, dans ce travail, d'équilibration majorante comme de *déséquilibration majorante*. La majoration peut toujours être comprise comme un *nouvel état* d'une totalité en évolution. Et cet état peut être un état d'équilibre comme un état de déséquilibre.

De cette façon, si nous transposons le schéma de la majoration interstades, proposé par Dolle (Cf. Fig 14, p.132), sur notre modèle, nous obtenons trois schémas du rapport dialectique entre l'affectivité et l'affectivité pour la constitution d'une connaissance au sein du sujet psychologique.

Soit donc le schéma: (Cf. Fig. 16, p.136)

Il s'agit d'une représentation de l'*évolution génétique du sujet effectif*, d'un point de vue synchronique et diachronique, à partir des rapports de complémentarité entre l'assimilation et l'accommodation. Nous pouvons maintenant observer qu'il s'agit d'un système en progressive équilibration, et où la *fonction d'assimilation domine la fonction d'accommodation*. Ici, les transformations que le réel opère sur le

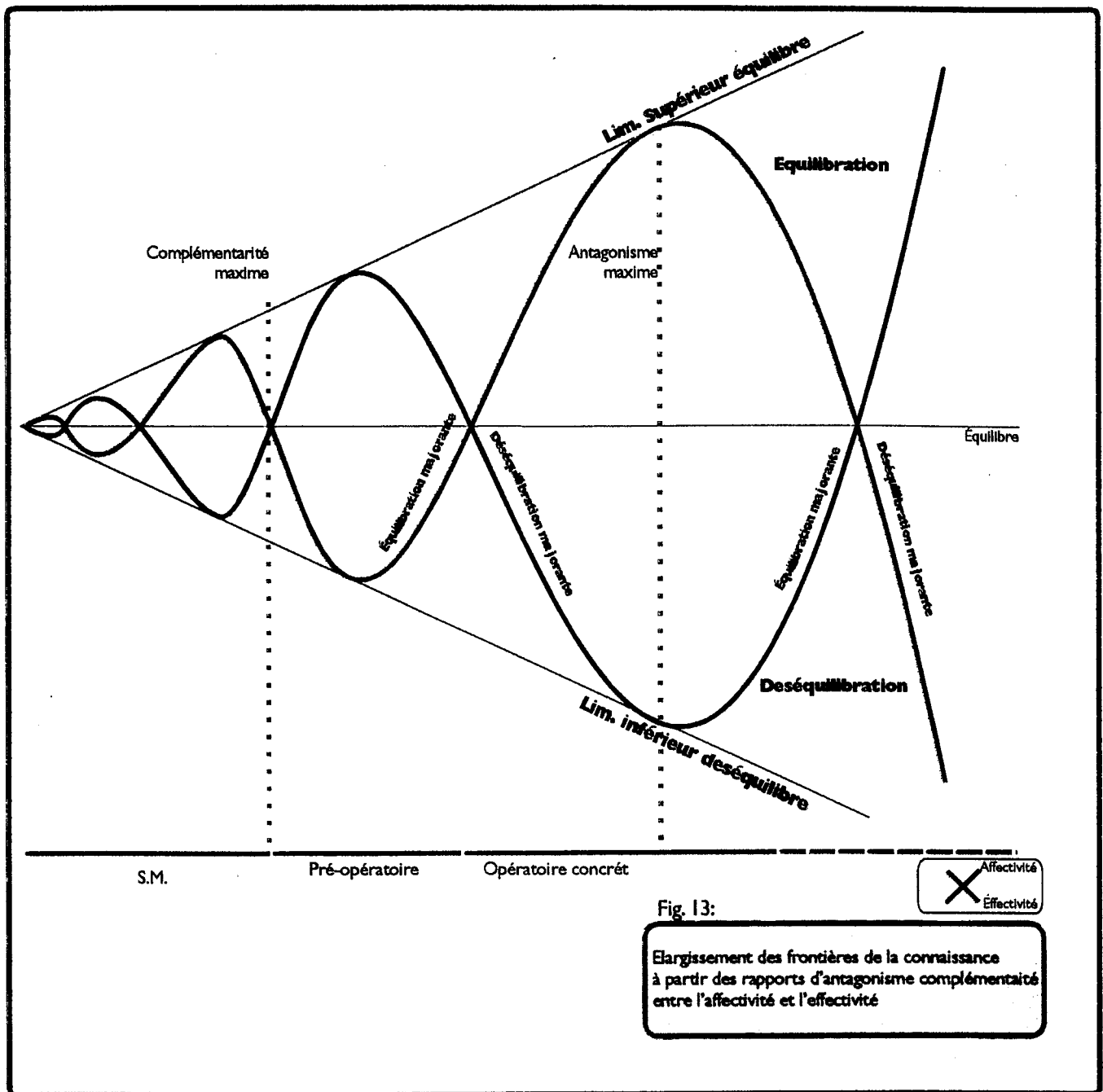


Fig.15 _ Évolution du Sujet Psychologique, comme le résultat d'une composition d'antagonisme/ complémentarité entre deux sous-systèmes, qui évoluent à l'intérieur de deux limites d'équilibre: l'affectivité et l'effectivité

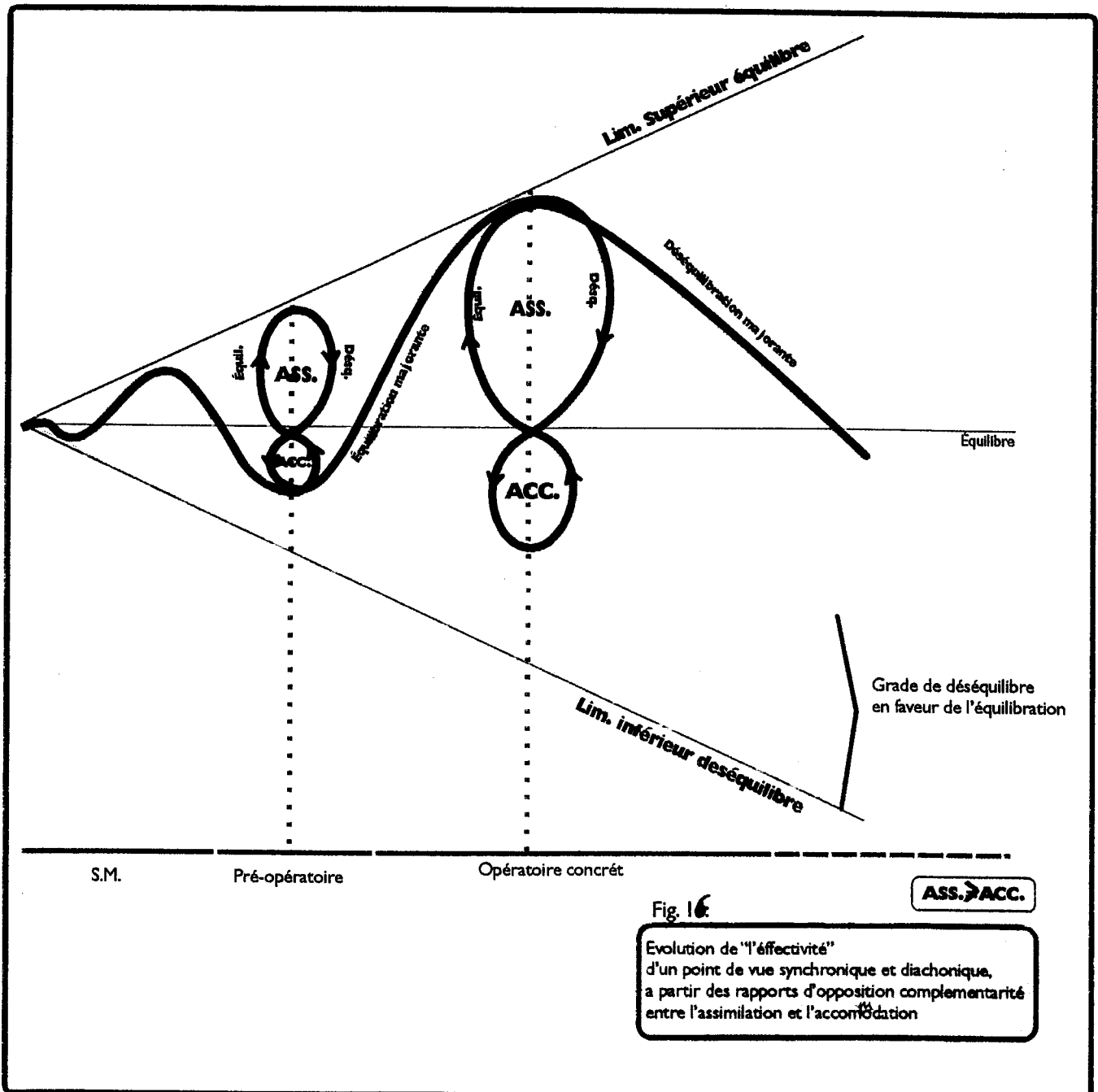


Fig. 16 _ Évolution de l' "effectivité" d'un point de vue synchronique et diachronique à partir des rapports de complémentarité entre l'assimilation et l'accommodation

sujet, sont supérieures aux transformations que le sujet impose à lui-même. Le degré de déséquilibre, en faveur de l'équilibration en tant que processus, est représenté par les lignes hachurées.

Mais au-delà de ce déséquilibre, il y en a un autre qui n'est observable que dans l'alternance entre les états, et d'un point de vue interne au sujet effectif. En fait, selon le *stade de développement* où se trouve le sujet psychologique, l' "effectivité" se centre davantage sur la fonction d'assimilation, ou davantage sur la fonction d'accommodation. Et cela d'une façon alternée et déphasée.

Le deuxième schéma est celui de l'évolution génétique du sujet affectif, d'un point de vue synchronique et diachronique, à partir des rapports d'opposition et de complémentarité entre l'assimilation et l'accommodation. (Cf. Fig. 17, p. 138)

Ici, d'une façon générale, *l'accommodation domine l'assimilation*, bien que cela n'empêche pas que l'affectivité se centre plus sur l'un ou sur l'autre. C'est donc un sous-système du sujet psychologique qui *tend vers le déséquilibre*.

Mais ce n'est pas parce qu'il tend vers le déséquilibre, que le sujet affectif est plus déséquilibré que le sujet effectif. Du point de vu de la fermeture du système, c'est-à-dire de la manutention de ses structures, la limite inférieure de déséquilibre est aussi efficace que la limite supérieure de l'équilibre. Les deux, l'équilibre et le déséquilibre, sont relatifs l'un à l'autre.

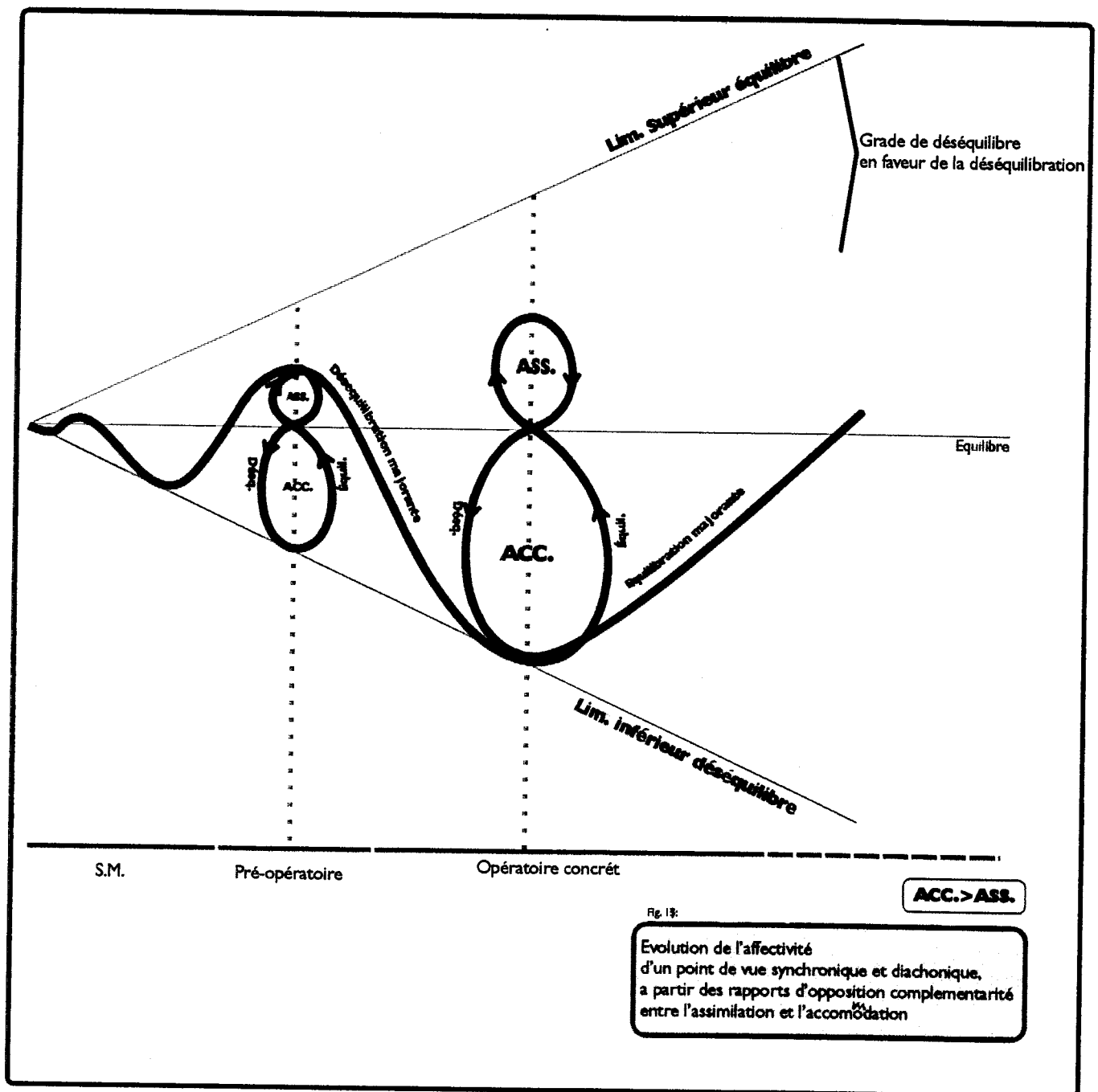


Fig17. Évolution génétique de l'affectivité, d'un point de vue synchronique et diachronique, à partir des rapports d'opposition et de complémentarité entre l'assimilation et l'accommodation

Pour mieux illustrer le rôle du déséquilibre dans la genèse de structures, nous avons aussi représenté l'*évolution génétique de la connaissance*, à partir des rapports d'équilibre entre l'affectivité et l'effectivité, et en fonction de la dominance de l'assimilation ou de l'accommodation: (Cf. Fig 18, p. 140)

Nous pouvons y observer comment, par exemple dans le stade de développement qui correspond à la période pré-opératoire l'affectivité est dominante. Ce stade, comme nous le savons de Freud correspond à une période de grande turbulence et déséquilibre affectif. Les aspects figuratifs de la connaissance sont en évidence, dans la mesure où ils se trouvent en équilibre par rapport au milieu. Dans le stade suivant, le stade opératoire concret, que Freud décrit comme une période de latence affective, ces rapports d'équilibre s'inversent.

Bien qu'il soit difficile de représenter schématiquement, il faut imaginer le modèle comme une double hélice, tournant autour de l'axe du temps, formant une double spirale en formation permanente.

Bien sûr, cela prétend montrer un sujet psychologique épistémique, où l'affectivité et l' "effectivité" sont en parfait équilibre (ou déséquilibre). Dans la pratique aucun sujet ne suit cette tendance idéale. Et un déséquilibre trop important, d'un côté ou de l'autre, peut être générateur de pathologie.

Bien que ce schéma ait été utilisé pour opposer l'affectivité à l' "effectivité", pour la formation de connaissance, il aurait pu l'être pour l'opposition entre un affect élémentaire et un autre affect élémentaire, dans la constitution d'un affect

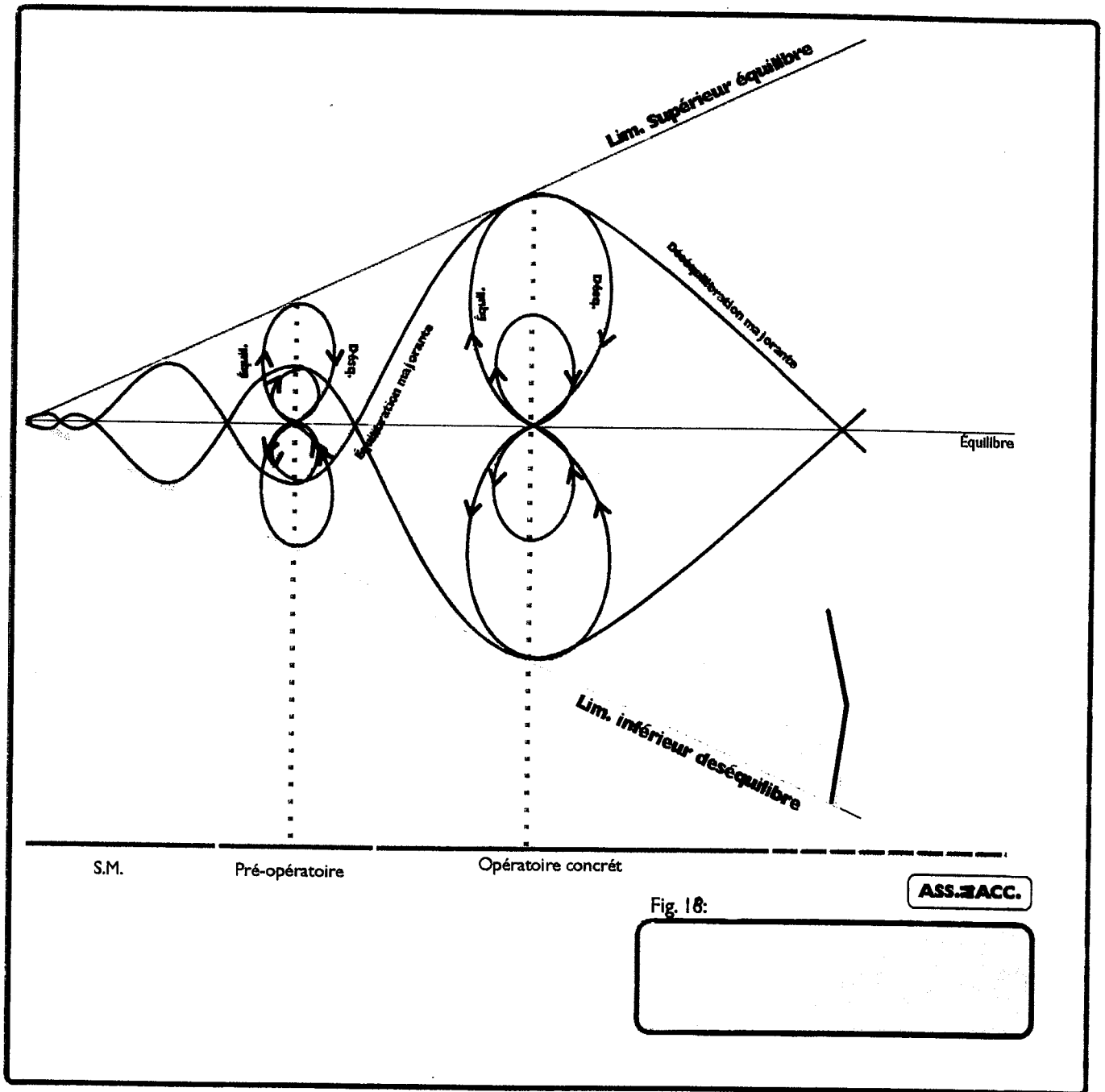


FIG.18 _ *Évolution génétique* de la connaissance, à partir de la dialectique affectivité/éffectivité

hiérarchiquement supérieur; ou pour n'importe quelle opposition entre des systèmes de connaissances antagoniques, pourvu que cela implique la construction de structures.

CHAPITRE III

SUR LA STRUCTURE DE L'FFECTIVITÉ

Nous avons vu que, pour l'épistémologie génétique cognitive, la formation de nouveauté cognitive est toujours associée à la formation de nouvelles structures. Or, pour concevoir l'affectivité comme siège de nouveauté, il faut pouvoir saisir ses structures. L'unique façon que nous avons trouvée pour structurer une notion aussi peu matérielle que les affects, étant donné que notre intérêt est loin d'être une description phénoménologique de ceux-ci, a été de les concevoir comme *systèmes vivants, structurés cycliquement et organisés hiérarchiquement*.

Si nous avons conçu l'affectivité comme structurée cycliquement, il a fallu d'abord la concevoir comme *structurée*. Le modèle fonctionnel de l'affectivité que nous venons de présenter dérive de cette idée. L'idée de concevoir les systèmes vivants en tant que les systèmes stratifiés et structurés cycliquement, a eu son point de départ dans les années 30_ avec la biologie organiciste_ et a trouvé, dans les vingt dernières années, de nouvelles perspectives avec le développement de la cybernétique de deuxième génération; aussi qu'avec le développement de la théorie des systèmes autonomes.

S'interroger pour savoir si un système vivant possède ou non une *structure propre*, passe, aujourd'hui, par la discussion de son *identité*. Et l'identité d'un système vivant peut être comprise par la façon dont il maintient un certain ordre, d'une façon *autonome*. Cette idée, de système cognitif en tant qu'*action autonome*, a eu son point de départ, au sein des sciences cognitives, dans une discussion qui marque aussi la naissance du projet cybernétique.

III.1. Unité et autonomie

La cybernétique naît au sein d'une discussion entre deux points de vue radicalement différents. Le premier a été présenté par Mc Culloch et Pitts (1943), dans son article *A logical Calculus of the Ideas Immanent in Nervous Activity*. Selon eux, les neurones reproduisent les principes logiques de traitement de l'information. Donc c'est la logique qui explique le fonctionnement du cerveau. Le cerveau humain est une immense machine de computation logique. La position *cognitiviste*, qui aura des développements importants dans la psychologie, restera toujours liée à cette idée de cerveau machine.

Le deuxième point de vue, également fondateur du projet cybernétique, a pris ses origines dans les travaux d'Arthur Rosenblueth, Wiener et Bigelow. Ce point de

vue présente la cognition comme une *action au tonome, autocréatrice* (voir Dupuy, J.P., 1985).

Frank Rosenblatt (1980) soutenait que la première position n'était applicable qu'à des systèmes statiques, c'est à dire, à des systèmes où toutes les conditions sont définies au départ (par exemple la Machine de Turing). Comme le résume Ceruti (op.cit. 1992, p.62), les deux extrêmes de la controverse circulent autour de deux notions, *autonomie Vs, hétéronomie*. Le premier point de vue étudie les systèmes vivants en tant qu'unités hétéronomes, déterminées par le monde qui leur est extérieur, avec lequel elles maintiennent une logique de correspondance. Cela implique l'idée d'une représentation de l'environnement par le système; le rapport entre identité et changement est interprété selon le schéma *input-output*. Dans le deuxième point de vue, l'unique logique qui intervient est une logique de cohérence, déterminée à partir de l'intérieur.

Dès les premiers temps de la cybernétique (Varela F., 1992), la logique, en tant que système explicatif du fonctionnement du cerveau, a été mise en cause. Simplement parce que les neurophysiologistes n'ont jamais pu mettre en évidence l'existence de règles ou d'un processeur logique dans un cerveau réel. D'un autre côté, dans le même cerveau, l'information ne se garde pas dans des régions précises, mais plutôt à partir d'interconnexions massives sur un schéma distribué. Ces ensembles sont douées d'une aptitude à l'auto-organisation qui ne trouve aucune représentation en logique.

L'*autonomie*, pour Francisco Varela (1980) peut être comprise à partir de quatre perspectives principales. Dans une *perspective empirique*, le terme autonomie désigne les unités qui spécifient mutuellement leurs conditions de production, comme par exemple, dans la gravure d'Escher où les deux mains se dessinent mutuellement. L'auteur défend que c'est au travers de ce genre de processus que la vie se spécifie et acquiert son autonomie: «une cellule émerge de la soupe moléculaire en définissant et en spécifiant la frontière qui la distingue de ce qu'elle n'est pas. Toutefois, cette spécification des frontières se fait à travers des productions de molécules, qui nécessitent la présence même de ces frontières. Il y a donc une spécification mutuelle des transformations chimiques et des frontières physiques» (Idem, p.21). A chaque fois qu'une boucle d'une chaîne d'opérations se ferme, il arrive une *clôture opérationnelle*. Cette clôture annule les différences de niveau qui s'étaient enregistrées jusque là. La différence entre produit et producteur, ou entre entrée et sortie ne font plus de sens. La clôture opérationnelle élimine aussi la différence entre les niveaux de complexité, qui s'unissent pour former un unique niveau distinct.

Dans une *perspective formelle*, l'autonomie se manifeste sous la forme d'un paradoxe propositionnel. À chaque fois qu'il existe une autoréférence il arrive un paradoxe de ce type, qui peut être exemplifié par le théorème de Gödel. Ces paradoxes _ qui ne font pas de sens au sein d'une déduction logique des valeurs de véracité ou de fausseté _ peuvent avoir un sens dans un niveau supérieur d'analyse.

Dans une *perspective cognitive* l'autonomie nous rend compte du problème de l'observateur. Avec l'intégration de l'observateur dans l'étude de la connaissance, les sciences cognitives élaborent des concepts de deuxième ordre, qui fondent ce qui peut déjà être considéré comme une *théorie de l'observateur*. C'est la réponse des sciences cognitives à un empirisme qui prétendait atteindre l'objectivité par un refus de l'importance du sujet d'observation.

Maturana résume de la façon suivante les données principales de cette théorie:

- (1) «Tout ce qui est dit, l'a été fait par un observateur. Dans son discours, l'observateur parle toujours à un autre observateur, qui peut être lui même; tout ce qui s'applique à l'un s'applique aussi à l'autre. L'observateur est un être humain, donc un système vivant, et tout ce qui s'applique à un système vivant s'applique aussi à un observateur.
- (2) L'observateur appartient en même temps à l'entité qu'il considère (l'affectivité dans notre cas) et à l'univers auquel elle est liée (par exemple l'effectivité). Cela le conduit à interagir avec les deux et à avoir des interactions qui sont nécessairement à l'extérieur du domaine de l'interaction de l'entité observée.
- (3) C'est un attribut de l'observateur que être capable d'interagir indépendamment avec l'entité observée et ses relations; pour lui, les deux sont des unités d'interaction.

- (4) Pour un observateur une entité n'existe que quand il peut la décrire. Décrire c'est énumérer les interactions potentielles ou actuelles et les rapports avec l'entité décrite. Par conséquent, l'observateur ne peut décrire une entité, s'il n'en existe pas une autre pour faire la distinction, et avec laquelle il interagit ou qu'il décrit. Cette deuxième entité, qui sert de référence pour la description, peut être une entité quelconque, mais la référence ultime d'une description quelconque est l'observateur lui-même.
- (5) L'ensemble des interactions qu'une entité peut établir correspond à son domaine d'interaction. L'ensemble des relations, dans lesquelles une entité peut être observée correspond à son domaine de relations. Ce dernier domaine inclut le domaine cognitif de l'observateur. Une entité n'existe en tant que telle, que quand elle possède un domaine d'interactions, et si ce domaine inclut des interactions avec l'observateur qui peut ainsi lui spécifier un domaine d'interactions. L'observateur peut définir une entité à travers la spécification de son domaine d'interactions; alors une partie des entités, ou groupe d'entités, peut former des unités d'interaction, à travers l'observateur.
- (6) L'observateur peut se définir soi-même en tant qu'entité, spécifiant son domaine d'interactions; il peut continuer à être un observateur de ces interactions, qu'il peut traiter comme étant des unités indépendantes.

(7) L'observateur est un système vivant, et la compréhension de la cognition en tant que phénomène biologique doit prendre en compte l'observateur et son rôle.» (Maturana, op.cit., 1980, p.8-9).

Ainsi, ce qui est en jeu dans la perspective cognitive (Varela, op.cit., 1980) de l'autonomie, est aussi une certaine forme d'auto-référence, donc de clôture opérationnelle. Ce que nous sommes en train de connaître c'est notre propre connaissance.

Enfin, dans la *perspective de l'interaction entre un sujet et un objet*, la conception de l'autonomie nous conduit à reformuler l'opposition classique entre subjectivité et objectivité dans la connaissance. La circularité, en intégrant participation et interprétation, réunit irrémédiablement le *sujet* et l'*objet*. Toute différence d'ordre hiérarchique n'a plus lieu d'être. Et avec cette égalisation de statut disparaît soit l'idée de prédétermination du sujet, soit l'idée de prédétermination de l'objet. Requiem définitif, déjà joué par Piaget, à l'opposition entre l'empirisme et le rationalisme.

Testons donc l'affectivité en tant que système autonome, selon les quatre critères présentés par Varela.

Selon une *perspective empirique*, nous pouvons bien imaginer comment l'amour et la haine se dessinent mutuellement. Toute l'affectivité se caractérise par les rapports antagonisme/complémentarité, où un des termes en opposition définit et

est défini par l'autre. Dans un niveau supérieur, si nous prenons l'affectivité et l'effectivité comme des unités autonomes, nous pouvons considérer qu'il existe une clôture opérationnelle à chaque fois qu'une nouvelle connaissance résulte de la composition entre les deux, annulant leurs différences.

Dans une *perspective formelle*, c'est la nature propre de l'affectivité d'être paradoxale. Bien que l'amour et la haine soient normalement vus comme antagoniques, nous pouvons parfaitement aimer et haïr à la fois, formant ainsi un paradoxe affectif. Mais nous ne pouvons aimer et haïr que si un sentiment de hiérarchie supérieur donne un sens à cette contradiction. Par exemple, nous pouvons aimer notre pays et le haïr si un sentiment d'appartenance est plus fort que cette contradiction, et donc l'annule.

La perspective cognitive de l'autonomie des affects nous renvoie à la conscience que nous avons de nos affects. À chaque fois que nous avons conscience d'éprouver un sentiment, nous devenons des observateurs de ce sentiment, qui était lui-même une observation. Dans la description d'un sentiment qui est le nôtre, nous pouvons sentir que nous avons senti, ce que nous sommes en train de sentir, et nous pouvons même prévoir ce que nous allons sentir, dans une situation quelconque. C'est cette capacité, de demeurer dans notre esprit dans le passé, présent et futur, qui définit, dans une perspective cognitive, la *permanence* d'un affect en tant qu'unité d'interaction.

Dans une *perspective d'interaction entre le sujet et l'objet*, nous ne pouvons connaître l'amour qu'en aimant, l'envie qu'en enviant. Le semblable est connu par le semblable. C'est-à-dire, pour que le sujet d'observation, ici un observateur scientifique, puisse connaître son objet d'étude, ici un sentiment, il faut qu'il l'éprouve. Et ce faisant, sujet de connaissance et objet d'étude se fondent dans une totalité autonome. En réfléchissant sur ses sentiments, l'observateur les modifie, en les enrichissant, en les différenciant, ce qui fait que l'objet en étude ne sera jamais connu dans sa simplicité.

Quelles sont les principales conséquences de considérer les affects comme étant des systèmes unitaires et complexes? _ Pour principale conséquence de l'*unité* des affects, nous avons choisi l'impossibilité de décrire un affect quelconque comme possédant des qualités universelles ou une structure universelle. *Chaque affect est unique*, et ne peut pas être subi exactement de la même façon deux fois de suite. Il n'existe pas un amour, il n'existe que des amours. Mayr (1988) a bien rappelé que, dans le monde du vivant chaque individu est unique; chaque stade de son cycle vital est unique; chaque population est unique; chaque espèce et chaque catégorie d'ordre supérieur est unique; chaque contact interindividuel est unique; chaque association naturelle de l'espèce est unique; chaque événement évolutif est unique. Encore plus que les systèmes organiques, les systèmes psychiques sont si riches de retroactions, mécanismes homéostatiques et d'une multiplicité de trajectoires, qu'une description complète est pratiquement impossible.

III.2. La hiérarchie entre systèmes affectifs autonomes

Concevoir l'affectivité en tant que système structurellement complexe ne doit pas, comme nous l'avons déjà compris, être fait d'un point de vue strictement synchronique, qui nous renvoie à la propre diversité de connaissances ou structures affectives sur un plan donné. Mais aussi d'un point de vue diachronique, strictement associé aux notions de genèse et de niveau hiérarchique de la connaissance.

Pour concevoir les structures d'un point de vue diachronique, nous devons les concevoir dans le rapport entre la genèse et la structure: Si toute genèse part d'une structure pour arriver à une autre structure, réciproquement toute structure a une genèse. Dit autrement genèse et structure sont indissociables, et dans ce sens il n'existe pas de structures innées.

La formation des structures affectives, dans ce sens, n'est pas une exception. La construction génétique affective ne part pas d'une genèse initiale absolue, mais plutôt d'une multiplicité de moments de genèse, qui impliquent l'idée de développement. L'affectivité s'enrichit, donc, progressivement. Ses structures ne se diluent pas ni ne se remplacent par d'autres plus riches et étendues. Elles

s'encastrent selon l'extension et la complexité. Cela veut dire que leur enrichissement _ étant surtout intégratif _ élargit structurellement les limites et les possibilités de transformation de la connaissance.

La notion d'*organisation hiérarchique* de la connaissance, liée à celle de niveau, s'illustre dans la psychologie génétique avec l'idée d'intégrativité au sein des systèmes d'action. Et cette idée va à la rencontre des conceptions vitalistes, qui ont aussi trouvé un écho dans les théories modernes organicistes (Ceruti, M. op.cit. 1986).

Pour Paul Weiss (1974) La notion de niveau d'organisation s'associe irréductiblement à celle de dynamique circulaire et auto-organisatrice qui caractérise les systèmes biologiques. Ces systèmes seraient, selon lui doués des caractéristiques suivantes:

- «1- Les systèmes organiques sont des unités composées par d'autres unités, plus petites, subordonnées, qui en sont les parties ou les composantes.
- 2- Les systèmes organiques ont une composition hétérogène, cela veut dire, que leurs composants ne sont pas tous d'une espèce unique ..., mais appartiennent à des classes différentes.
- 3- Les différentes populations d'unités constituants ne sont pas elles-mêmes dispersées d'une manière diffuse, ni mélangées au hasard, mais se répartissent, par ségrégation et agrégation, selon

des distributions caractéristiques qui représentent le «modèle de champ» du système.

- 4- Ce modèle de champ tend à conserver sa configuration et son unité pendant les phases d'équilibre stationnaire, en dépit de la relative liberté de mouvement des sous-unités constituants.
- 5- En cas de perturbation imposée au dessous du seuil de destruction, le modèle du champ tend à retrouver sa configuration primaire...
- 6- Toutes ces références aux configurations se rapportent en premier lieu à la distribution des énergies (ou des forces), les contellations géométriques facilement observables dans les états stables ou stationnaires n'en étant que les indicateurs. Ainsi, la morphologie d'un système doit être regardée comme la manifestation dérivée d'une dynamique formatrice, ou, plus précisément, "transformatrice.
- 7- Les composants des systèmes sont souvent des systèmes unitaires eux-mêmes» (Idem, p.106).

A partir de ces suppositions, Weiss représente la dynamique des interactions entre les divers sous-systèmes et les niveaux hiérarchiques de la façon suivante:

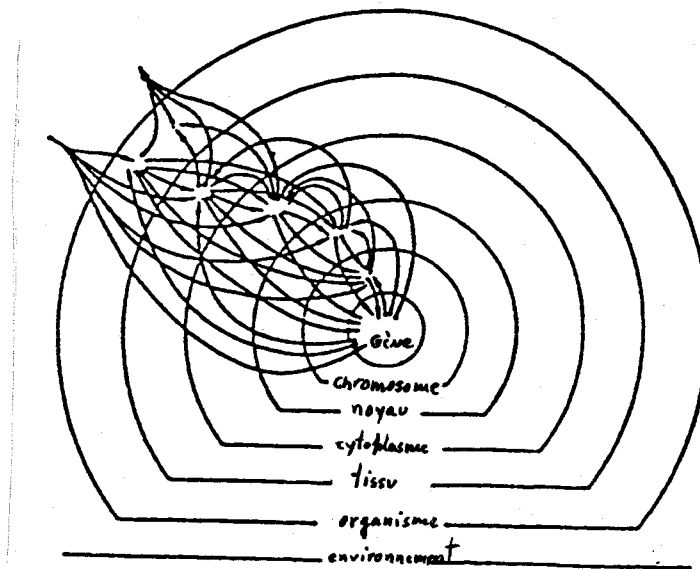


Fig.19 La dynamique des interactions entre les divers sous-systèmes et les niveaux hiérarchiques d'un système biologique auto-régulé
(Weiss, 1974, p.118)

Nous avons voulu représenter la *composition structurelle de l'affectivité* avec un graphisme équivalent. Nous étions conscient du caractère abusif de cette transposition d'un graphisme structural de la biologie pour la psychologie. Mais nous voulions rendre compte, soit de l'existence d'une dynamique entre les divers niveaux du système affectif, soit de l'hétérogénéité structurelle des éléments qui le composent. *Toute considération de caractère fonctionnel _ qui caractériserait davantage l'affectivité _ devrait être exclue:*

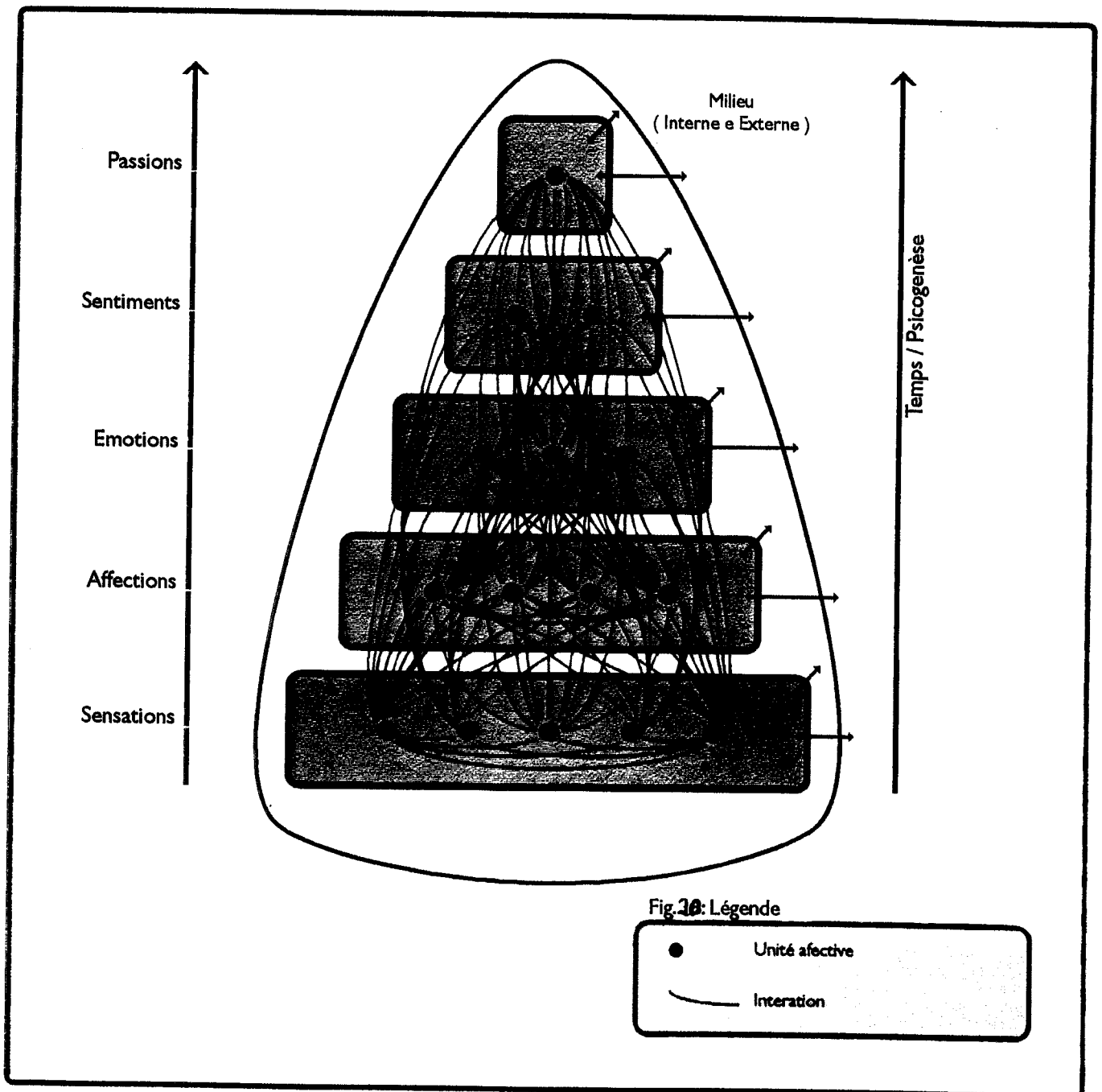


FIG. 20 _ Exemple de la structure hiérarchique de l'affectivité

Cette représentation montre une passion, composée de l'intégration hiérarchique des sensations, émotions et sentiments, successivement. Une passion, par exemple, contient en soi les qualités d'un grand nombre d'émotions.

Pour pouvoir comprendre le vrai sens de ce schéma, nous devons comprendre chacune des unités, bien que chacun des niveaux, autant que des systèmes doués d'une dynamique circulaire et auto-organisatrice et non comme des ensembles de chaînes programmés d'une façon rigide. Bien sûr, cette représentation *__fermée* dans la mesure où elle *prétend établir une structure* *_* ne prend pas en compte la multiplicité des éléments qui, étant au départ étrangers au système affectif, l'intègrent par la voie des interactions.

Mais nous pouvons y voir comment l'hétérogénéité des composantes n'est pas en opposition avec la relative homogénéité du système global, étant plutôt une garantie de son fonctionnement adéquat.

Nous devons aussi, pour mieux comprendre notre représentation graphique, voir les affects d'ordre supérieur comme étant plus *stables* que les affects d'ordre inférieur. Un système, pris dans sa totalité, doit être stable par opposition à la *variabilité* des sous-systèmes qui le composent. Paul Weiss a bien expliqué ce phénomène. D'une façon générale, pendant que le système, pris dans son ensemble, présente une configuration bien déterminée dans l'espace et dans le temps; les sous-systèmes manifestent, entre eux, un nombre de relations bien supérieures, soit en variabilité soit en fréquence.

Ce phénomène est bien connu dans l'affectivité, bien qu'ici nous ne puissions pas parler de "configuration"; pour une simple passion, qui se prolonge dans le temps, d'une façon assez stable et bien définie, des milliers de sensations s'activent en tourbillon, des peurs et des soucis se succèdent, des amours et des haines se disputent.

Weiss définit ce caractère des systèmes vivants de la façon suivante: Considérons un système s , a, b, c, \dots, n , étant les éléments qui le composent, et $V_a, V_b, V_c, \dots, V_n$ la gamme de variabilité que chacun d'entre eux peut manifester dans un certain temps. Considérons aussi V_s , la gamme de variabilité de l'objet global s dans un instant donné. Alors, s ne peut pas être défini comme étant un système si la gamme de sa variabilité est, d'une façon significative, inférieure à la somme de la gamme de variabilité de ses composantes considérées individuellement:

$$V_s \ll (V_a + V_b + V_c + \dots + V_n)$$

Par conséquent, pour considérer l'affectivité comme étant un système, son invariabilité doit être plus grande que celle de ses composantes. Cela a un effet intéressant: jusqu'à une certaine limite, qui détermine la destruction de s , V_c ou V_b peuvent augmenter sans que cela change V_s . Ainsi nous aimons notre chien mais il nous mord une première fois, nous l'excusons. Si ensuite il décide d'enterrer son os

dans notre parterre préféré, ça passe encore. Mais s'il insiste pour manger notre petit déjeuner, notre amour à son égard peut être endommagé.

De la même façon, pour Weiss, la *dynamique* d'un système ne peut pas se réduire à la somme de la dynamique de ses constituants. Considérons, pour illustrer, la passion P de notre modèle, et les sentiments S1 et S2. La dynamique (d) de P doit être supérieure à la somme des dynamiques des sentiments de niveau inférieur:

$$dP > dS1 + dS2$$

Si cela arrive, ce n'est pas dû au fait que P soit une entité indépendante de S1 et S2, mais plutôt parce que S1 et S2, en interagissant entre eux, créent des liens réciproques qui finissent par constituer les conditions dans lesquelles se fonde la dynamique de P. Mais les possibilités d'interaction de P, dans la mesure où ce système réagit sur les comportements de chacune de ses parties, sont supérieures aux possibilités d'interaction de S1 + S2. (Idem, p161)

Enfin, pour mieux *résumer*, nous avons construit quelques *postulats*, qui sont aussi les conséquences d'une *approche structurale de l'affectivité*. Pour la construction de ces présuppositions nous nous sommes beaucoup inspiré de la définition de Maturana sur ce qu'est un système vivant. (Maturana, op.cit., 1980, ps. 9-14). Son point de départ est que l'affectivité est douée d'une *organisation autonome*:

propre des niveaux de l'*hypercomplexité*. Cela implique qu'elle possède une structure *particulière*, donc des caractéristiques d'*unité*:

- 1- L'affectivité est un *système*. Toutes les caractéristiques imputables à un système, le sont aussi à l'affectivité
- 2- L'affectivité est un *système ouvert*. Toutes les conditions qui s'appliquent à un système ouvert, s'appliquent aussi à l'affectivité.
- 3- Comme conséquence de son ouverture, pour empêcher sa désintégration, le système affectif doit être doué d'un certain degré de *fermeture*.
- 4- Étant un système ouvert, l'affectivité est obligée de maintenir un *système d'interactions* continu, soit avec les systèmes qui la composent, soit avec les systèmes qu'elle aide à composer, soit encore avec des éléments ou systèmes extérieurs (Cf.p.132). Ce sont ces interactions qui définissent le contexte de son *système d'échanges*. Ces échanges sont de nature matérielle, énergétique, organisationnelle et informationnelle.
- 5- En fonctionnant à partir d'un réseau d'échanges, le système affectif doit être nécessairement doué d'une *organisation* qui régule, soit les échanges internes entre les éléments qui le composent, soit les échanges qu'il établit avec les autres systèmes.

- 6- L'organisation du réseau d'échanges se fait dans un cercle de causalité fermé. Ce mouvement circulaire dote le système affectif avec des caractéristiques d'*unité*.
- 7- L'affectivité est une *organisation complexe*, qui établit des rapports complexes avec d'autres unités de la connaissance. L'unique façon de comprendre l'extension de cette complexité est de l'appréhender au travers de ses projets d'action. La complexité d'un système affectif est proportionnelle au nombre de projets d'action qu'un observateur peut lui trouver. Dans ce sens, ce qui marque la dynamique de l'affectivité c'est sa propre capacité de transformation.
- 8- C'est au travers de l'action que l'affectivité se *maintient*, se *reproduit* et *évolue*. Cependant, toute nouvelle information, générée par l'activité de connaissance affective doit pouvoir être mémorisable. C'est la structure de cette même *mémoire* qui définit l'*identité* de l'affect.
- 9- L'affectivité est, donc, un *système autonome*. Toutes les caractéristiques qui définissent l'autonomie, aident aussi à la définition de l'affectivité.
- 10- L'affectivité est un *système vivant*. Toutes les caractéristiques qui s'appliquent à la vie s'appliquent aussi à l'affectivité.
- 11- Le fait que l'affectivité soit une structure vivante organisée implique, à l'image des systèmes organiques identifiés par Paul Weiss, qu'elle soit

composée par des *sous-niveaux* qui la composent, et par des *supra-niveaux* qu'elle aide à composer.

12-Les affects et sous-affects qui composent l'affectivité, pourvu qu'ils soient identifiables et qu'ils aient une certaine durée, sont aussi des systèmes autonomes vivants (même si leur existence est fugace. Donc, dans l'exemple de la fig.20 (Cf.p.155), les affects les plus élémentaires, comme les sensations sont, eux aussi, des systèmes autonomes vivants.

13-Les sous-unités affectives doivent coopérer, au sein d'un réseau (vertical ou horizontal), pour que l'affectivité, en tant que totalité, puisse *émerger*.

14-Comme tous les autres systèmes vivants, le système affectif est un *système cognitif*, étant donné que la vie est connaissance.

15-Étant donné qu'il est un système cognitif, le système affectif doit nécessairement maintenir des *interactions non physiques* avec d'autres systèmes. Cela signifie que l'affectivité oriente tous les éléments avec lesquelles elle interagit vers son propre *domaine cognitif*. Pour arriver à cela, le système cognitif doit *représenter* ses propres interactions.

16-Le système affectif est incapable d'établir des interactions qui n'aient pas été spécifiées par son organisation. La limite des interactions est *la limite de son domaine cognitif*.

17-La représentation de ses propres interactions forme un paradoxe qui rend le système affectif un *observateur*. Et, récursivement, un *observateur de*

l'observateur, avec une limite indéfinie. L'auto-observation et l'auto-description, doivent avoir un rôle principal dans la formation de la *conscience affective*.

18-L'affectivité ne possède une individualité que quand elle interagit avec un observateur, tout en gardant son organisation indépendante. Cela veut dire que l'identité de tout affect est toujours définie à partir de l'extérieur.

CONCLUSION

Quel est donc l'intérêt de concevoir une connaissance affective qui construit son sens dans le désordre, dans le déséquilibre et dans l'irréalité? Une connaissance d'une irréductible subjectivité qui s'oppose, au sein de la même action, à une connaissance la plus objective possible, c'est-à-dire, la plus vraie possible.

L'objectif initial de ce travail est un peu différent du but final atteint. Nous voulions étudier, au sein de la psychologie cognitive, le rapport entre la complexité d'un stimulus musical et l'affectivité des individus vis-à-vis de ce stimulus. Mais, si la mesure de la complexité d'une musique ne nous semblait pas un problème insurmontable, l'objectivation honnête de l'affectivité se montrait peu à peu un problème sans solution. Toutes les définitions offertes par la psychologie contemporaine, nous semblaient vagues, imprécises et même contradictoires. Par exemple, dans la psychologie anglo-saxonne, le terme "émotion" recouvrait tout ce phénomène de l'esprit, que notre intuition évaluait comme très complexe. Au bout de deux ans de travail, notre objectif initial s'est au fur et à mesure transformé. Il n'était plus celui de vouloir l'objectiver. Il s'agissait plutôt de la comprendre d'une façon assez générale, pour pouvoir, après, approfondir son étude. Et cet objectif, bien assez vague, s'est maintenu jusqu'à la fin. C'est pourquoi nous nous trouvons

maintenant dans l'impossibilité de boucler un problème qui offre constamment de nouvelles directions, de nouvelles ouvertures. Nous ne pouvons donc, que montrer les chemins que nous allons suivre.

Nous avons d'abord choisi d'abandonner définitivement la conception énergétique de l'affectivité, largement dominante en psychologie. Cette idée est peut-être à l'origine des limitations que nous avons pu identifier dans l'explication de Piaget, mais elle est aussi présente dans presque toutes les écoles. L'auteur, influencé par Freud, a privilégié l'aspect quantitatif et économique de l'affectivité, en négligeant sa composante qualitative. Nous croyons que l'affectivité n'a aucun rapport privilégié avec l'énergie. La dernière permet à l'action d'agir ses structures, qu'elles soient affectives ou intellectuelles. Et n'importe quelle structure peut, d'une façon plus ou moins importante mobiliser une certaine quantité d'énergie. Le plaisir et le déplaisir ne doivent pas être confondus avec une énergie pulsionnelle quelconque. Nous savons comment, pour Freud, le plaisir advient de la consommation d'énergie interne, donc de la satisfaction de la pulsion. Le déplaisir advient, au contraire d'une excessive accumulation d'énergie. Or, l'appréciation du plaisir ou du déplaisir n'est jamais une observation purement quantitative, du genre tout ou rien. Elle est une évaluation surtout qualitative, et qualitative depuis le départ. Et elle est une évaluation d'un état interne comme d'un état externe. L'énergie est renouvelée en permanence, et n'est pas spécialement attachée au plaisir. Elle se vide aussi bien dans le plaisir que dans le déplaisir, aussi bien dans

les contenus internes que dans les contenus externes. Dans notre schéma de l'évolution conjointe de l'affectivité et de l'effectivité (Cf. fig.19), cette énergie se répartirait au long de toutes les lignes d'une façon plus ou moins homogène, et se concentrerait dans les "boucles" de l'une comme de l'autre. C'est à dire qu'une structure intellectuelle, dans le sens où elle est le résultat d'une évaluation de l'extérieur, doit pouvoir mobiliser autant d'énergie qu'une structure affective.

La deuxième direction à suivre, dérivée de la première, est donc l'approfondissement de l'idée de l'existence de vraies structures ou unités affectives. Cette idée est loin d'être nouvelle en psychologie, et même Piaget s'est efforcé à décrire l'évolution conjointe entre les principales structures affectives, décrites par la psychanalyse, et les structures "intellectuelles". Cependant, si nous recherchons dans un dictionnaire, très vite nous nous rendons compte de la relative pauvreté de mots pour décrire des états affectifs. Il faudrait pouvoir remplir cette carte de l'évolution conjointe, ou créer de nouvelles expressions pour désigner des états internes. Sachant qu'une structure intellectuelle doit être, pour pouvoir exister, toujours relative à une structure affective, un psychologue peut décider d'intervenir plus dans une de ces deux structures. Mais quiconque tenterait cette expérience n'aboutirait à rien. En effet, au contraire des structures intellectuelles, objectivables par exemple par le langage, les structures affectives sont marquées par une irréductible subjectivité.

Piaget aura été plus attentif que Freud au caractère précoce de l'évolution conjointe entre les schémas de l'«intelligence» _ qui permettent au sujet d'évoluer dans un milieu _ et les schémas affectifs. Dans ce sens, il a bien montré l'hétérogénéité fondamentale des deux. Mais, quand il privilégie, en 1958, et dans l'évolution des schèmes intra-individuels, et la façon dont ces schèmes se soumettent à la norme, à la morale et à la vie sociale, il se limite à décrire l'évolution des sentiments moraux et éthiques. De la façon dont nous les avons décrits, ces sentiments sont une espèce de compromis entre les schèmes de l'effectivité et les schèmes de la vraie affectivité, voués à détacher le plus possible l'individu de la norme, pour pouvoir créer une réalité aussi autonome que possible. Dans ce sens, pour les schèmes affectifs, toutes les nouvelles synthèses demeurent possibles. Bien sûr, cette possibilité doit toujours demeurer relative à deux types de nécessité, l'une interne et l'autre externe, car tout individu doit pouvoir justifier, dans le monde, sa propre différence, son propre sens.

Nous avons donc présenté l'affectivité comme le domaine des nouvelles possibilités, de la liberté, et de la création de sens. Royaume organisé de l'erreur, dans la mesure où elle réfléchit une conscience naïve et irréfléchie, elle contient aussi un principe de réflexion et d'éloignement. Vérité et fausseté sont des étapes nécessaires dans un itinéraire qui n'a pas encore été construit.

Nous nous rendons bien compte de la proximité de notre conception et celle de Freud qui oppose une pensée réaliste, une espèce de conscience qui veut connaître

le réel, à une pensée imaginaire, productrice de fantaisies. L'imaginaire fonctionne comme une espèce de compensation que l'individu trouve pour les frustrations imposées par le réel. Le premier fait l'épreuve de la réalité. Le deuxième, poussé par les impositions du premier, et étant le produit d'une scission avec la réalité, compense la perte de réalité à travers la production de contenus qui expriment clairement les désirs et les exigences du sujet. Les désirs qui ne sont pas réalisés sont la force motrice de la fantaisie.

Cependant, pour Freud, au contraire de ce que notre modèle semble suggérer, le Moi, instance privilégiée de la conscience, évolue d'une phase où il est un simple agent du principe du plaisir. Ce n'est que progressivement que le Moi incorpore les objets extérieurs, et toujours selon le principe de plaisir. Le principe de plaisir se modifie, en assumant la forme de principe de réalité. Le deuxième n'annule pas le premier, mais crée des conditions pour le rendre plus sûr. Dans ce sens, le principe de réalité est une simple modification du premier. Or, nous voulions montrer comment, depuis le départ, il existe un principe de réalité qui s'oppose fermement au principe de plaisir. Le sujet est, depuis le départ, obligé d'agir d'une façon efficace, avec le risque de rester profondément inadapté. Si, au départ, l'individu ne possède pas une instance du réel différenciée, il n'existe pas non plus un *Id* complet. La vie pulsionnelle n'arrête pas de se développer, et en aucun moment elle est séparée du réel. Concevoir le primat du principe de plaisir, c'est concevoir une

espèce de pathologie primordiale (ou pêché originel), car cette conception consacre le déséquilibre, isolé, à l'origine de la connaissance.

L'évolution de l'affectivité, comme de l'effectivité doivent être comprises, depuis le départ, et tout au long du développement, comme deux principes de l'action de connaître qui se développent d'une façon dialectique, l'équilibre de l'un représentant le déséquilibre de l'autre. Si la santé doit être comprise au sein d'un équilibre final entre les deux, la pathologie peut survenir d'un excessif équilibre ou d'un excessif déséquilibre. Hegel le savait déjà: il existe, dans la construction de toutes les figures de la conscience, une interpénétration du faux savoir avec le vrai savoir. La conscience ne peut pas se considérer vraie, avant de se reconnaître comme limitée par l'historiquement possible. Donc, de se reconnaître comme partielle: la vérité est dans le tout. Le tout, cependant, est seulement la nature essentielle qui se rend complète au travers de son propre développement. L'absolu est essentiellement un résultat, qui seulement à la fin devient ce qu'il est vraiment. Dans ce sens, le vrai et le faux ne sont que les deux faces d'une même pièce. Le faux, dans ce qu'il contient d'altérité, c'est l'aspect négatif que toute substance contient. Comprendre la substance c'est comprendre ce qu'elle possède de différent, de négatif: un autre aspect de la réalité (Rouanet, Opus cit., 1985). Cependant, pour Hegel, même s'il existe l'idée d'une dérive affective, l'affectivité n'est pas spécialement liée au processus de distorsion cognitive. Le désir est vu comme positif pour la trajectoire de la connaissance. C'est au travers du désir que nous cherchons

les autres consciences, pour se les approprier. Et, dans ce sens, le désir fait progresser une raison dont l'objectif final est le déni de toute altérité. C'est-à-dire, la reconnaissance de soi même dans l'autre. Dans notre travail, au contraire, elle est vue comme une recherche active d'altérité. Le désir est aussi et surtout le désir de soi. La dérive affective est beaucoup plus une recherche de soi qu'une recherche de l'autre. Le sujet, dans la mesure où il croit en l'existence d'un soi, se conduit vers le faux et le négatif. Le *telos*, ici, est l'altérité la plus absolue, condition nécessaire pour la connaissance.

-BIBLIOGRAPHIE-

Abbagnano, N. *Storia Della Filosofia* Volume 1 Copyright de Nicola Abbagnano
(trad.port. 1981, Editorial Presença, Lisbonne)

Alquié, F. (1980) Introduction de *La critique de la raison pure*, Éditions Gallimard,
France.

Alquié F. (1968) *La critique kantienne de la métaphysique*, PUF, Paris

Apostel, L. ; Mandelbrot, B. ; Piaget, J. (1957) *Logique et équilibre*, PUF, Paris

Aristote (1995) *De l'âme*, Vrin, Paris

Atlan, H. (1979) *Entre le Cristal et la fumée*, Seuil, Paris.

Atlan, H. (1986) *A tort et à raison*, Seuil, Paris; (trad.port. Fátima Gaspar,
Epistemologia e Sociedade, Instituto Piaget, 1994)

Bachelard, G. (1948) *La terre et les rêveries de la volonté*, Librairie José Corti;
(trad.port. Paulo N. Silva, Martins Fontes, São Paulo, 1991)

Bachelard, G. (1960) *La poétique de la rêverie*, PUF; (trad.port. Alain Mouzat, Martins Fontes, São Paulo, 1996)

Beyssade, J.-M. (1983) La classification cartésienne des passions, *Revue internationale de philosophie*, 186, pp.278-287)

Bateson, G. (1979) *Mind and Nature*, E. P. Dutton, New York: (trad. port. Maria R. Carrilho, Publicações D.Quixote, Lisboa, 1987)

Bergson, H., (1927) *Essai sur les donnés immédiates de la conscience*, Paris PUF; trad. port. João da Silva Gama, Ed.s 70, 1988)

Beth, E. et Piaget, J. (1961) *Épistémologie mathématique et psychologie: essai sur les relations entre la logique formelle et la pensée réelle*, PUF, Paris)

Bergson, H.(1927) *Les deux sources de la morale et de la religion*, In Tran Tong, W., *La pensée pédagogique de Henri Wallon*, Paris, P.U.F., 1969

Ceruti, M. (1986) *Il vincolo e la possibilità*, Giancomo Feltrinelli Editore; (trad. port. Edite Caetano, Lisboa, Colecção Epistemologia e Sociedade, Instituto Jean Piaget, 1995)

Ceruti M. (1992) *La danza che crea*, Milan, Giancomo Feltrinelli Editore; (trad. port. Edite Caetano, Lisbonne, Colecção Epistemologia e Sociedade, Instituto Jean Piaget, 1995)

Dolle J.-M.(1987) *Au delà de Freud et Piaget. Jalons pour de nouvelles perspectives en Psychologie*, Privat, Toulouse.

Dolle, J.-M. (1990) Figurativité et opérativité dans la pensée opératoire concrète, *Psicologia*, U.S.P., V2, N°1-2, pp. 7-20 (Brésil)

Dolle, J.-M. (1992) La genèse de l'opératif sous dominance figurative. Essai de modélisation. In *Actes du colloque international: psychologie génétique et échec scolaire*. Université Lumière Lyon 2, 28-31, pp. 140-158

Dolle, J.-M. (1998) Signification et importance de l'oeuvre de Jean-Piaget. *Bulletin de Psychologie* tome, 51 (5) / 437 / Septembre / Octobre

Dupuy, J.P. (1985) L'essor de la première cybernétique (1943-1953), In *Cahiers du CREA*, 7, Paris.

Fink, E. (1966) *Le jeu comme symbole du monde*, In Atlan, H. *A tort et à raison*, Seuil, Paris, 1986)

Jones, E. et Powell, T.P.S. (1970) An anatomical study of converging pathways within the cerebral cortex of the monkey, *Brain*, n°93, p.793-820

Jung, C.G. et Pauli, W. (1955) *The Interpretation of Nature and the Psyche*, New York, Pantheon Books, Bolligen Series.

Le Moigne J.-L. (1977) *La théorie du système générale _Théorie de la modélisation*, Paris, PUF; (trad.port. Jorge Pinheiro, Lisboa, Pensamento e Filosofia, Instituto Jean Piaget,)

Macedo, M.A. (1997) *O problema da novidade cognitiva na epistemologia de Jean Piaget*, Epigése e Desenvolvimento, Instituto Piaget, Lisbonne.

Mayr, E. (1980) *Toward a New Philosophy of Biology: Observations of a Evolutionist*, Harward Un. Press., Cambridge

Martinet, M. (1972) *Théorie des Émotions: Introduction à l'oeuvre d'Henri Wallon*, Aubier, Paris (trad. port. 1981, Moraes Ed.s, Lisbonne.)

Maturana, H.R. et Varela F.J. (1980) *The Organisation of the Living*, Reidel Publishing Company, Dordrecht, Hollande.

McCulloch, W. et Pitts W. (1943) A logical Calculus of the Ideas Immanent in Nervous Activity, *Bull. Math. Biophysics*, 5.

Merani, A.L. (-1977) *Psicologia y Pedagogia – las ideas pedagógicas de Henri Wallon*, Editorial Grijalbo, México (trad.port., 1977, Editora Notícias, Lisboa.)

Meyer, M. (1989) Postface d'Aristote, *La Rhétorique des passions*, Editions Rivage, Paris

Meyer, M. (1991) *Les passions ne sont plus ce qu'elles étaient*, Le Livre de Poche, Biblio/essais, Paris

Morin, E. (1977) *La Méthode 1. La Nature de La nature*, Seuil, Paris. (trad. portug. 1987, Publicações Europa América, Men Martins)

Morin, E. (1986) *La méthode 3. La connaissance de la connaissance*, Seuil, Paris
(trad. port. 1987, Publicações Europa-América, Mem Martins)

Morin, E. (1990) *Introduction à la pensée complexe*, ESF éditeur, Paris; 5 ed.1994).

Mourão, J.A. (1996) *Sujeito, Paixão e discurso*, Vega, Lisboa

Newmann, J. Von (1966) *Theory of Self-Reproducing Automata*, University of Illinois Press, Urbana, TII

Parret, H. 1988, *Les passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Mardaga, Bruxelles.

Peyrefitte, A., (1973) *Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera*, Librairie A. Fayard, Paris.

Piaget, J. (1932) *Le jugement moral chez l'enfant*, F.Alcan, Paris

Piaget, J. (1949) *Traité de Logique*, p.18, Paris, A.Colin, In Dolle J.-M. *Au delà de Freud et Piaget. Jalons pour de nouvelles perspectives en Psychologie*, Privat, Toulouse, 1987.

Piaget, J. (1958) *Les relations entre l'affectivité et l'intelligence dans le développement mental de l'enfant*, Centre Documentation Universitaire, Sorbonne, Paris.

Piaget, J. (1952) Équilibre et structures d'ensemble, *Bulletin de Psychologie*, 6, 4-10.

Piaget, J. (1959) Le rôle de la notion d'équilibre dans l'explication en psychologie, *Acta Psychologica*, 15, pp. 51-62.

Piaget, J. (1964) *La formation du symbole chez l'enfant; Imitation, Jeu et rêve; Image et Représentation*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel. (trad. port. Alvaro Cabral,Zahar Ed.s, Rio de Janeiro, 2 éd. 1975)

Piaget, J. (1967) *Biologie et Connaissance*, Gallimard, Paris; (trad. port. Francisco Guimarães, Vozes, Petrópolis, Brésil, 1973.)

Piaget, J. (1967-b) *Logique et connaissance scientifique*, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, Paris.

Piaget, J. (1970) *Psychologie et Épistémologie*, Gonthier, Paris; (trad.port. Fátima Bastos, Dom Quixote, Lisboa, 1976).

Piaget, J. (1971) *Essai de logique opératoire*, Dunod, Paris; (trad.port. Vinagre de Almeida, Globo, São Paulo, 1976).

Piaget, J. (1973) *Six Études de Psychologie*, Gonthier, Paris (trad. port. Nina Pereira, Publicações Dom Quixote, Lisboa, 1990).

Piaget, J. (1975) *L'Équilibration des structures cognitives: problème central du développement*, PUF, Paris

Piaget, J. (1977) *Recherches sur l'abstraction réfléchissante, 2 partie: l'abstraction de l'ordre et des relations spatiales*, avec 10 coll., PUF, Paris

Piaget, J. (1979) *l'Épistémologie Génétique*, Paris, PUF; (trad. port. Álvaro Cabral, Martins fontes, São Paulo, 1990)

Piattelli- Palmarini, M. (1980) (Ed.) *Langage and learning: The debate between Jean-Piaget et Noam Chomsky*, Cambridge, Mass.: Harvard University press.

Ribot, Th. (1905) *La logique des sentiments*, Félix Alcan, Paris.

Ricoeur, P. (1986) *Du texte à l'action*. Paris, Seuil

Roanet, R.S. (1985) *A razão cativa: As ilusões da consciência de Platão a Freud*, Editora Brasiliense, São Paulo.

Schrödinger, E., (1947) *What is life?* , Boni and Gaer, New York.

Smith, N.K. (1966) *The Philosophy of David Hume*, Mac Millan, Londres.

Santos L.R.(1994) *A Razão sensível:Estudos Kantianos*, Edições Colibri, Lisbonne

Shannon, C.E. et Weaver, N. (1949) *The Mathematical Theory of Communication*, University of Illinois Press, Urbana.

Sperry, R.W. (1981) Cerebral Organization and Behavior, *Science*, nº133, p.191-220.

Trang Thong (1969) *La pensée pédagogique de Henri Wallon*, PUF, Paris

Wallon, H. (1945) *De l'acte à la pensée*, Flammarion, (trad.port. J. Seabra Dinis, Moraes, Lisbonne, 1979)

Wallon, H. (1954) *Les origines du caractère chez l'enfant*, PUF, Paris.

Wallon, H. (1950) *L'évolution psychologique de l'enfant*, Armand Colin, Paris.

Weiss, P. (1974) *L'archipel scientifique*, Maloine, Paris

Winnicott, D. W. (1971) *Playing and reality* (trad. fr. C.Monod et J.-B Pontalis, Gallimard, Paris, 1975)

Sartre, J.-P. (1938-1965) *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann

Werner, H. (1957) The concept of development from a comparative and organismic point of view. In D. Harris (Ed.) *The concept of development*. Minneapolis University of Minesota Press)

Varela, F. (1980) *Principles of Biological Autonomy*; (trad.fr.,1987, *Autonomie et connaissance*, P. Bourguine et P. Dumouchel, Paris, Seuil)

Varela, F. (1992) *Connaître la sciences cognitives, tendances et perspectives*; trad.port. Maria Teresa Guerreiro, Lisboa, Coleção Epigénese e Desenvolvimento, Instituto Piaget, 1995)

Zilberger, C. (1988) *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF.

GLOSSAIRE

Affectivité

Tout ce qui, dans l'action du sujet, l'affecte, donc le transforme, indépendamment de l'effet que cette transformation puisse avoir dans son adaptation au milieu. L'affectivité, dans le temps, se constitue comme une organisation distincte de toutes les autres, au sein de la connaissance.

Désordre

Le mot, ici, est toujours relatif à la dialectique entre l'affectivité et l' "effectivité", dans la mesure où la formation d'un certain ordre affectif implique la destruction d'un ancien ordre de l' "effectivité". Sa définition est proche de celle du chaos, car elle implique l'existence et la formation d'un nouvel ordre, dont on ne connaît pas la forme.

.Déséquilibration Majorante

Si l'équilibration majorante implique la mise en place de structures de plus en plus complexes, souples et mobiles, comme résultat d'une équilibration qui suit une déséquilibration, alors la déséquilibration majorante implique la mise en place de structures de plus en plus complexes, souples et mobiles, comme résultat d'une

déséquilibration qui suit une équilibration. Si la première est le résultat d'un mouvement d'équilibration assimilateur, la deuxième est le résultat d'un mouvement de déséquilibration accommodateur. La dernière, tout comme la première, implique la projection d'un schème emboîtant d'un niveau ou stade inférieur, vers un niveau ou stade supérieur.

Déséquilibre

Aussi relatif à la dialectique affectivité / "effectivité", car l'équilibration d'un système implique toujours la déséquilibration de l'autre. En tant qu'observateurs scientifiques, nous attribuons le rôle de déséquilibreur à l'affectivité, et le rôle d'équilibreur à l'effectivité. Mais nous pourrions faire le contraire avec le même résultat, bien que l'affectivité, tel que nous la définissons, implique toujours un déséquilibre initial du sujet par rapport au réel.

Diversité Cognitive

Formations de nouveaux sens, ou de nouvelles formes de sentir. Utilisée dans le sens de la formation de vraie nouveauté cognitive, indépendamment de la connaissance du réel. Elle contient donc, un principe d'irréalité. Si nous prenons le terme complexité comme une mesure de non connaissance, par un observateur, d'un

certain système, alors la diversification implique la complexification de ce système par rapport à un observateur externe.

Effectivité

Tout ce qui, dans l'action du sujet, existe positivement dans le milieu. Elle traduit aussi l'organisation de l'action, donc la connaissance, soucieuse de rendre les comportements du sujet efficaces, du point de vue de son adaptation. Et cela implique aussi bien une connaissance du milieu, qu'une pertinence éventuelle des nouveaux sens, générés par l'affectivité, dans ce même milieu.

Résumé

Au sein du problème ancien qui concerne le rapport entre l'affectivité et l'intelligence, nous présentons un *modèle* sur la genèse de l'affectivité où l'on prétend qu'elle est génératrice de *diversité cognitive*, de *désordre* et de *déséquilibre*.

Après une brève présentation de l'histoire de l'affectivité dans la philosophie occidentale, la discussion de son statut se développe au sein de l'épistémologie génétique cognitive. Ici est défendue une position sur les relations entre l'affectivité et l'intelligence qui s'efforce de dépasser le point de vue purement énergétique de Piaget sur l'affectivité, sans pour autant remettre en cause les idées de ce dernier sur l'aspect intellectuel de la conduite humaine. Les conclusions s'inscrivent dans la perspective épistémologique largement ouverte par l'École de Lyon de psychologie génétique de terrain depuis de nombreuses années.

L'idée centrale que l'intelligence et l'affectivité sont complémentaires dans un rapport dialectique d'équilibre et de déséquilibre, est nourrie par une approche des Sciences Cognitives, ce qui résulte dans l'idée d'une constitution progressive des affects, en tant qu'*unités autonomes*, s'organisant *hiérarchiquement* dans le sens de la *complexité* croissante. Nous insistons, donc, sur l'idée que l'affectivité, au sein de la connaissance, rend le sujet diverse et déséquilibré. Elle diversifie dans la mesure où elle multiplie le sentir et le sens, et parce qu'elle introduit sans cesse de nouvelles réalités, irréelles jusqu'à son apparition. Elle déséquilibre parce qu'elle détruit sans cesse les connaissances déjà établies, les connaissances qui étaient déjà enfermées dans une certaine forme d'équilibre. Elle se structure donc, à partir des exigences de se déséquilibrer.

Psychologie

Mots-Clés: Affectivité; Autonomie; Déséquilibration Majorante; Déséquilibre;

Désordre; Diversité Cognitive; Irréalité.